

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
Légendes Arabes**

Jean Corriéras

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN CORRIÈRAS

CONTES ET LÈGENDES ARABES



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

AU PAYS DE L'ISLAM

**CONTES ET LÉGENDES
ARABES**

**Par
Jean Corriéras**

***Illustrations : René Péron
Année de parution : 1961***

PRÉFACE

L'éloquence est la clef qui ouvre toutes les portes, chantaient autrefois les poètes arabes.

Il est curieux de constater une telle disposition d'esprit chez ces errants des grands espaces qui ont toujours affecté de mépriser.

*Nos maisons de pierre et de boue.
Alors que, sous leur toit, fort aisément se joue
Le plus souple des vents.*

En toute saison, le *meddah*, sorte de troubadour en pays d'Islam, était accueilli et hébergé sans parcimonie lorsqu'il colportait ses récits merveilleux de douar en douar, de tribu en tribu, d'oasis en oasis, de café maure en café maure. Le plus souvent, il ne savait ni lire ni écrire, mais sa mémoire était prodigieuse. Il était apte à réciter le Coran d'un bout à l'autre, sans une défaillance. Les proverbes, les sentences, les formules poétiques les plus imaginées s'inscrivaient dans son cerveau avec une précision incroyable.

Au cours d'une veillée, il était capable de tenir son auditoire sous le charme, sans faiblir et sans se répéter, jusqu'au lever de l'aurore, jusqu'au moment de prononcer la formule consacrée : « La suite à la prochaine nuit. »

Il était le commensal de tous les festins, de toutes les fêtes organisées à l'occasion d'un événement heureux : mariage, naissance, fructueuse *razzia*, etc. À la tombée de la nuit, petits et grands se groupaient autour de lui, sur l'emplacement réservé aux palabres. Au-dessus de leur tête, la voûte splendide d'un ciel toujours pur scintillait des mille feux qu'alluma « la divine étincelle ».

Quel cadre prestigieux pour se laisser entraîner vers le pays des rêves, à la suite de l'intarissable narrateur !

Certes, la portée philosophique de tous ces contes échappait à la grande majorité des auditeurs, mais tous écoutaient cette prose nuancée et ces mots sonores avec la même ferveur et le même plaisir que nous éprouvons nous-mêmes en présence de phrases musicales qui nous bercent et que nous apprécions, sans être très fixés sur les sens de

la technique et des paroles qui y sont attachées.

Plus tard, tous ces poèmes en prose, ayant trouvé leur forme définitive, furent réunis dans des recueils bien connus : *Les Mille et une Nuits*, le *Roman d'Antar*, les *Séances de Hariri*, le *Mostatrif*, les *Prairies d'Or*, les *Fables de Bidpai*. etc.

Nous avons extrait de ce riche folklore quelques fragments qui nous ont paru les plus caractéristiques d'une littérature singulière, mais toujours attachante. Nous nous sommes efforcés de conserver aux récits ainsi présentés leur facture, leur particularisme et leur fraîcheur. Si nous avons ajouté à la traduction littérale quelques détails et quelques arabesques, c'est moins pour l'agrémenter que pour la rendre plus accessible au lecteur européen, un peu surpris, désorienté en présence de ce besoin de mysticisme et de religiosité, dans lequel se complaît la Société musulmane.

Ces invocations continuelles à la Divinité, ces appels inattendus à l'intervention des marabouts, des sorciers, des devins, des astrologues, des génies, des lutins, des effrits et des démons, sont de nature à nous surprendre, mais c'est dans cette incursion au sein du monde invisible qu'il faut chercher le miroir aux multiples facettes qui nous renseignera sur une mentalité assez éloignée de la nôtre, mais fort intéressante à connaître et à comprendre.

(Alger, le 21 mars 1952.)

L'ermite et la souris



UX temps anciens, les conditions de la vie des humains, sur notre globe, étaient bien différentes. Plus rapprochés que nous de l'époque de la création, nos ascendants avaient conservé, du Paradis originel, des impressions et des aptitudes qui se maintenaient dans toute leur fraîcheur et dans tout leur pouvoir.

Bêtes et gens se comprenaient.

Ceux que nous appelons, maintenant, végétaux et minéraux, n'étaient pas exclus de ce concert verbal. Des conversations s'engageaient entre ces êtres si disparates, et l'harmonie qui en résultait créait, entre tous, un lien de sympathie, dont nous n'avons plus, hélas ! qu'un vague souvenir.

On prétend même que des changements imprévus, des mutations extraordinaires, se produisaient au sein des groupes, sans motif apparent, mais non sans se justifier de punitions ou de récompenses venues d'En-Haut.

Ainsi, tel jeune homme, imprudent ou coupable, se réveillait, un beau matin, dans le corps d'un bourriquet, d'un chien famélique ou de tout autre animal indésirable. Telle jeune fille se voyait soudain transformée en gazelle aux yeux pers, en libellule, ou en oiseau couleur du temps.

Le contraire n'était pas impossible. On cite tel animal, revêtant miraculeusement la forme humaine, sans s'y attendre, et sans l'avoir demandé.

Dans ce domaine, la toute-puissante intervention des marabouts de l'Islam, auprès d'Allah, n'était pas contestée.

Écoutons une histoire de ces temps heureux.

L'ermite Abd-Allah était un saint homme qui vivait près de Bassora.

Loin des foules tumultueuses, il s'était installé sur les bords du golfe Persique, dans un coin ombragé par des figuiers géants.

Ses besoins étaient très limités, et il laissait à sa femme et à ses enfants le soin d'y pourvoir.

Souvent, il s'enfermait à l'écart. « Seul avec Allah », disait-il.

L'ange Djbril venait-il le visiter dans ces moments de méditation et de prière ? C'est fort possible, mais il ne s'en vantait pas.

Il recevait, avec indulgence, les malheureux ou les désespérés, qui se rendaient auprès de lui pour le consulter. Aucun d'eux ne s'en retournait sans une lueur d'espérance. Et les satisfactions, qu'il obtenait du Très-Haut, étaient légendaires.

Or, un soir qu'il était assis sur la grève, devant son domicile, il aperçut un oiseau de proie qui tournoyait au-dessus de sa tête et se rapprochait du sol, en décrivant des courbes de plus en plus étroites.

Un mince paquet, de couleur claire, tomba des serres de l'oiseau.

Délicatement, l'ermite s'en empara, et, à sa grande surprise, il reconnut une souris toute blanche, un peu étourdie du choc, mais bien vivante.

Il l'enveloppa dans une feuille de latanier, l'emporta chez lui, la posa dans un coin avec précaution et se coucha près d'elle.

Il ne dormit guère.

Non pas qu'il fût étonné de cet envoi mystérieux, mais il était préoccupé de la façon dont il élèverait, et préserverait de toute embûche, sa fragile pensionnaire.

Bien inspiré, comme toujours, il demanda au Créateur de la transformer en jeune fille.

Son vœu fut exaucé incontinent.

Il appela sa femme :

— Le Ciel nous envoie cette enfant, lui dit-il. Elle sera la nôtre. Ne me demande aucune explication.

De jour en jour, la jeune fille se développa, grandit, s'embellit, fut admirée comme une princesse.

Quand l'ermite jugea que la nature en avait fait une femme accomplie, il songea à la marier.

— Mon enfant, lui dit-il, l'heure est arrivée, pour toi, de choisir un époux. Il ne m'appartient pas de peser sur ta décision. Ton avis sera le mien.

Sans hésiter, la jeune fille répondit :

— Je veux me marier avec celui qui est le plus puissant sur la Terre, après le Maître des mondes.

L'ermite daigna sourire.

— Voudrais-tu te marier avec le Soleil ? rétorqua-t-il.

— Certes, dit-elle, s'il est le plus puissant.

— Allons le lui demander, ajouta l'ermite.

Et ils partirent.

Ils cheminèrent longtemps, longtemps, jusqu'au moment où ils arrivèrent au mont Elbrouz, en Caucasia.

L'ermite profita d'un instant favorable pour s'adresser au Soleil.

Celui-ci lui répondit :

— Sans aucun doute, sous l'égide d'Allah, je devrais être le Premier, le seul, au-dessus de vous et près de vous. Si je ne vous apportais, chaque matin, la lumière et la chaleur qui vous sont indispensables, votre existence serait précaire, insignifiante, sans joie. Dès que je disparaîs, les cœurs s'attristent, les paupières se referment, la vie est suspendue. Mais je reviens, à chaque aurore, stimuler vos énergies, secouer les indolences, mettre en branle l'immense concert de chanteurs à roulades, de cris débordants, de sifflements aigus, de sourds murmures des êtres invisibles.

» Je voudrais faire d'avantage, toujours davantage.

» J'en suis empêché par un adversaire gênant qui s'interpose entre nous, qui cherche à annihiler mes efforts, qui me nargue : c'est le Nuage. »

— Interrogeons le Nuage, dit l'ermite.

Ce fut facile. Une énorme masse de brume s'avavançait, couvrant de son ombre la plaine et la montagne.

— Mon importance est grande, dit le Nuage. Je suis multiforme. Je parais et disparaîs. Je couvre et je découvre, à mon gré, toute une région, tout un pays. Mes colères sont terribles. Mon rictus, zigzagué et pétaradant, fait trembler les humains.

» Pourtant, je suis de caractère débonnaire et bienfaisant. Je vous préserve des morsures trop vives de l'orgueilleux Soleil. Et surtout, surtout, je véhicule dans mes flancs le liquide miraculeux sans lequel aucun de vous, nul animal, nulle plante ne pourrait vivre. J'en accumule d'immenses réserves sur le haut des monts, pour qu'elles s'écoulent, lentement, vers vos plaines et vos champs assoiffés. Pourquoi faut-il que mon action soit amoindrie et ma bonne volonté contrariée ? »

— Je ne vois pas, dit l'ermite.

— Hélas ! reprit le Nuage, je suis en butte aux attaques incessantes d'un ennemi tenace et méchant. Par lui, je suis traqué, poursuivi, déchiqueté, chassé. Et contre lui, je ne puis rien : c'est le Vent.

— Allons consulter le Vent, dit l'ermite.

Et le Vent leur parla en ces termes :

— Ma vie est un véritable enchantement. Personne ne sait d'où je viens, ni où je vais. Insinuant et doux, j'effleure à peine les feuilles et les rameaux ; j'emporte les parfums les plus délicats et les

plus variés ; je m'attarde aux balcons où s'exposent les belles, et je batifole dans leurs chevelures et leurs fanfreluches. Mais ce jeu puéril n'est pour moi qu'un passe-temps insignifiant. Quand il me plaît, je manifeste mon activité et ma puissance d'une façon plus virile. Tout à coup ma voix s'enfle. Je suis déchaîné. Je bouscule tout sur mon passage. Je renverse les arbres, j'éparpille les branches, je ravage les cultures, je fais des brèches dans les toits, je supprime les cheminées, je porte la terreur chez les gens et je me ris de leurs angoisses. Je danse une sarabande infernale.

— En somme, rien ne te résiste, dit l'ermite.

— Si, malheureusement ! Il est quelqu'un contre qui mes poussées sont inutiles : c'est le Mont, le Mont qui reste insensible à mes égratignures et impassible devant mes attaques.

— Adressons-nous au Mont, observa l'ermite.

— J'ai entendu la harangue de ce jeune présomptueux, dit le Mont. Se croit-il donc de taille à compromettre l'œuvre d'Allah ? Que représente-t-il pour nous ?

La légèreté, la futilité, l'insignifiance !

— Tu as raison, ajouta l'ermite. Tandis que vous, les monts, vous représentez la masse qui dure, l'éternelle réserve. Nul ne peut vous être égalé.

— Détrompe-toi, rétorqua le Mont. Dans notre monde périssable, le nombre est toujours plus puissant que l'unité. Nous avons un ennemi silencieux, dangereux, infatigable et insaisissable : c'est le Rat. Lentement, patiemment, il sape notre base, creuse des galeries, installe sa nichée. Des milliers et des milliers de ses congénères en font autant. Un jour viendra où nous ne reposeront plus que sur de minces cloisons qui s'effondreront toutes ensemble. Et il ne restera plus de nous qu'un piètre souvenir.

— Allons trouver le Rat, dit l'ermite à sa jeune compagne.

Ils descendirent le long des pentes, et lorsqu'ils arrivèrent au bas de la montagne, ils attendirent l'apparition du menu quadrupède.

Leur attente fut brève. Bientôt, un rat musqué montra sa frimousse à l'orifice d'une galerie. Il huma le vent, retroussa son petit nez et, avant qu'on eût pu l'interroger, réintégra son logis.

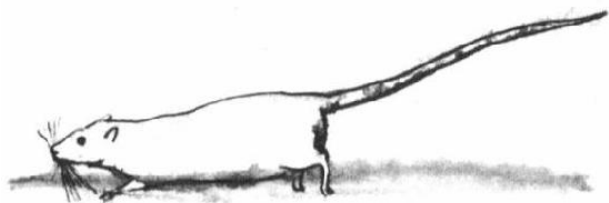
— Je veux épouser le rat, affirma la jeune fille.

Une rapide invocation de l'ermite lui rendit sa forme première. Et toute guillerette, la petite souris blanche s'enfonça dans la terre, à son tour.

L'ermite reprit le chemin de Bassora.

Lorsqu'il retrouva sa demeure, on l'entendit murmurer :

— Remercie le Ciel d'avoir fixé, pour toujours, l'orientation de ta destinée. N'en change pas.



L'histoire d'Adam et du cep de vigne



DANS les livres d'autrefois, on raconte qu'Adam, notre aïeul vénéré, fut rejeté du Paradis dans un monde inconnu, pour avoir sottement désobéi aux ordres de Jéhovah. Quel messenger céleste le transporta au seuil de sa nouvelle résidence ? En quel point précis marquèrent ses premiers pas ? Fut-ce en Mésopotamie ? En Arabie Pétrée ? Sur les confins persans ? Ou dans un autre lieu ?

L'Histoire ne l'a pas mentionné, et nul n'en fut témoin.

On suppose que, se voyant abandonné, il s'assit sur un rocher – peut-être une pierre noire – et que là, tout en caressant sa barbe hirsute et frisstante, il se mit à réfléchir.

Près de lui, son étourdie et charmante compagne le regardait de ses grands yeux éplorés.

— Bah ! dit-il tout à coup dans son primitif langage, on se débrouillera. En définitive, le Tout-Puissant ne nous a pas trop mal traités. Le domaine qu'il nous a réservé – toute la Terre – est d'importance. Et si j'en juge par ce que j'aperçois devant moi, le séjour n'y sera pas tellement désagréable. Faisons le tour du propriétaire.

Il se leva et fit signe à Ève de le suivre.

De clairière en clairière, ils cheminèrent tout le jour.

Moins méchants que ceux d'aujourd'hui, les animaux de l'époque les regardaient passer, avec un peu d'étonnement sans doute, mais sans manifester d'intention agressive à leur égard.

Dans ce milieu de grands arbres et de voûtes sinistres, ils entendaient des cris, des chants, des ululements, des ricanements, des grognements, des rugissements, des glapissements et des sifflements.

Soudain, un spectacle auquel ils n'étaient pas habitués vint les surprendre davantage.

Le ciel s'assombrit et le soleil disparut.

Au-dessus de leurs têtes, de gros nuages noirs roulaient, en se bousculant, vers des destinations lointaines.

Le fracas du tonnerre, qui s'amplifiait d'écho en écho, et les éclairs fulgurants qui accompagnaient cet exode, étaient terrifiants.

Fallait-il voir, dans ce tintamarre fantastique, une nouvelle manifestation de la colère divine ?

L'Éternel continuait-il à les poursuivre, et voulait-il aggraver leur châtimement ?

Ils n'étaient pas rassurés.

Instinctivement, Adam avait saisi un gourdin à sa taille. Il s'efforçait de garder la tête haute dans ce fouillis invraisemblable, mais il grinçait des dents.

Sous les gouttes de pluie, Ève frissonnait et, les membres tremblants, s'accrochait à son protecteur comme une naufragée.

Enfin, la tornade passa et le calme revint.

L'heure du crépuscule était proche.

Le soleil s'enfonça derrière un épais rideau dans un coin de la forêt.

Ses derniers rayons caressèrent un instant les petits nuages qui flottaient encore sur l'horizon et, à leur tour, s'évanouirent.

Les bruits s'atténuèrent.

Une ombre sombre et uniforme recouvrit tout.

Quel contraste avec la lumière, éblouissante et sans fin, de la Cité des Anges, la Cité suspendue là-haut, au-dessus des nuages !

Désespérés, nos deux pauvres errants se mirent à l'abri dans une sorte de caverne, dont l'entrée était masquée par le feuillage massif d'un plant de vigne vierge.

Harassés, ils s'endormirent.

Le lendemain matin, l'un à côté de l'autre, ils admirèrent le paysage biblique qui, devant eux, s'étalait dans son exubérante splendeur.

Fatigués de leurs pérégrinations de la veille, ils décidèrent de ne pas aller plus avant et de fixer là leur demeure, du moins momentanément.

Leurs occupations n'étaient ni très absorbantes, ni très compliquées.

Le plus important de leurs soucis consistait à dresser le menu de chaque jour et à cueillir dans leur immense jardin ce qui leur agréait. Les fruits s'offraient sur les branches et, dans les nids, les œufs ne manquaient pas.

Un après-midi, Adam, somnolant devant son logis, fut obsédé par une idée bizarre, une idée révolutionnaire, pour ainsi dire.

Était-ce une réminiscence de l'opération qu'il avait subie lui-même, dans son jeune temps, lorsque le Créateur lui avait enlevé une côte,

pour lui donner une compagne ?

Obéissait-il à une cause mystérieuse, dont le secret ne nous a pas été dévoilé ?

Toujours est-il qu'il résolut de prélever un cep vigoureux sur le tronc de vigne qui encadrait sa demeure, et de le planter ailleurs.

S'aidant d'un morceau de bois pointu, il creusa un trou de dimension convenable. Sans trop de maladresse, il y déposa l'extrémité du sarment, tassa la terre et redressa la tige.

Satisfait, il se dit :

« Et maintenant, attendons ! »

Or, derrière lui, et sans qu'il s'en aperçût, un malicieux personnage observait tous ses mouvements.

Iblis le Démon, son mauvais génie, l'avait retrouvé, et il s'apprêtait à lui jouer quelque mauvais tour.

Dès la nuit suivante, en effet, le Malin captura un superbe paon, l'égorgea et versa son sang au pied du sarment.

Le sarment but ce qui lui était offert jusqu'à la dernière goutte.

À l'exemple d'Adam, Iblis murmura :

— Et maintenant, attendons !

L'écheveau des jours continua à se dérouler.

On arriva au printemps. Les bourgeons apparurent sur les rameaux et les limbes dentelés des petites feuilles dessinèrent leurs contours.

Iblis happa, au passage, un singe de la meilleure espèce, l'immola et versa son sang sur la plante enracinée.

Le sarment accepta l'offrande et but avec volupté.

Par la suite, des fruits se montrèrent en leur capuce verte.

Iblis, toujours à l'affût, pensa :

« Voici le grand moment ! »

Sans hésiter, il s'attacha au pas d'un lion de forte taille, qui terrorisait le voisinage, l'attaqua par surprise, l'égorgea, recueillit le sang par un procédé connu de lui seul et porta le breuvage au sarment, dont l'avidité était insatiable.

Les grains grossirent et passèrent du rouge mordoré à une nuance plus accentuée.

Avant qu'ils eussent atteint leur maturité complète, Iblis tenta une dernière manœuvre.

Prestement, il terrassa un porc sauvage et lui fit subir le même sort qu'aux animaux précédents.

Le sarment se délecta, satisfait de cet ultime sacrifice. Iblis le salua d'un geste ironique et, jugeant son œuvre accomplie, s'envola.

Qu'advint-il de l'arbuste ainsi sustenté au début de son existence ?

Quelle influence eut, sur sa destinée, le sortilège imaginé par Iblis ?

Dans quelle mesure Adam et Ève cédèrent-ils à la tentation de goûter aux grappes tentatrices ?

Instruite par une expérience antérieure qui lui avait si mal réussi, Ève se contenta-t-elle simplement de détacher une à une les feuilles symboliques, pour en confectionner le premier vêtement de son mari ?

Autant de questions qui restent sans réponse.

Il faut nous reporter à beaucoup plus tard, pour apprendre par la Bible que Noé, le Prophète de l'Arche, se présenta un jour devant ses enfants horrifiés, terrassé par l'ivresse.

Cette anecdote suffit à prouver que la plante au philtre démoniaque avait prospéré et essaimé ses rejetons un peu partout.

Quel alchimiste barbu eut l'idée singulière de presser les raisins et d'en recueillir le jus ?

Quels essais fit-il, de cornue en cornue ?

Écraser la grappe tout entière, laisser macérer la pulpe avec le liquide, faire des prélèvements, mélanger les résidus, comparer et méditer, autant d'actions qui constituèrent sans doute, pour lui, un plaisir. Sur quel grimoire a-t-il consigné le résultat de ses recherches ?

N'importe, le principe de la fermentation était trouvé, et comme il est de règle, l'indiscrétion de quelque disciple intempérant et bavard suffit pour en divulguer la recette.

La vigne devint l'arbre sacré.

Des crus réputés surgirent des coteaux de Syrie, des plaines de l'Irak et des pays voisins.

Sur la table des rois, et sur celle des princes, apparurent les flacons multiformes et les gobelets d'or ciselé.

Mais sur chaque flacon se dissimulait, en caractères maléfiques, l'estampille du Démon.

Dans les orgies des courtisans, comme au fond des estaminets, le processus des effets de l'ivresse restait invariable.

Chez tous les buveurs, on remarquait les mêmes symptômes de désagrégation morale et de déchéance physiologique.

La première dose procurait au bénéficiaire une griserie délicieuse. Son cerveau paraissait libéré de toute entrave. Il devenait loquace. Son teint s'animait. Il prodiguait les compliments à ses convives. Et si, d'aventure, quelque belle dame se trouvait en face de lui, il rectifiait sa tenue, s'efforçait d'être galant, se rengorgeait et faisait la roue comme un paon.

Au deuxième stade, ses nerfs commençaient à s'affoler ; il grimaçait comme un singe, se tordait les mains, s'agitait en tous sens, se permettait des libertés frisant l'indécence, sautait sur le plancher et se mettait à danser.

Lorsque ses libations dépassaient la mesure, sa figure se contractait, ses yeux s'injectaient de sang, son langage devenait violent, son attitude agressive, et ses gestes prompts à l'attaque comme à la défense. Volontiers, il se serait battu comme un lion, si un adversaire

s'était présenté devant lui et l'avait défié.

Enfin, dès que son organisme saturé avait franchi toute limite, l'incohérence de ses propos devenait pénible, ses nerfs s'effondraient, son corps était secoué par des vomissements, et il roulait dans la fange comme un pourceau.

Et Iblis, partout présent, et toujours invisible, frottait ses mains velues l'une contre l'autre.



Les Arabes ne laissent pas pénétrer facilement la liqueur diabolique sous leur tente, et de douar en douar circule encore, de nos jours, l'anecdote bien connue :

Aux premiers temps de l'islamisme, un nouveau converti alla trouver un jurisconsulte renommé et lui dit :

— Est-il vrai que le vin soit défendu ?

— Il est défendu.

— Et le raisin ?

— Le raisin est permis.

— Et le sucre de canne ? Et le miel ?

— Ils sont permis.

— Mais pourquoi l'un est-il permis et l'autre défendu ?

— Écoute, lui répondit le savant légiste. Si on te jette au visage une poignée de terre, en ressentiras-tu de la douleur ?

— Non.

— Et si on te jette au visage une égale quantité d'eau, en ressentiras-tu de la douleur ?

— Non plus.

— Mais si l'on prend une poignée de terre et autant d'eau, qu'on en fasse une brique séchée au soleil, et qu'on te la jette au visage, en souffriras-tu ?

— Certainement, répondit l'homme.

— Eh bien, il en est de même du raisin, du sucre et du miel. Pris séparément, ils sont inoffensifs, mais si on les mélange et si on les laisse fermenter ensemble, on obtient un produit dangereux et illicite.



Les faux prophètes



N tous temps et dans tous les pays, ceux qui se targuent de pénétrer le secret caché au fond des choses ou de comprendre les êtres mystérieux habitant les mondes inconnus, ont toujours joui d'une considération particulière et souvent avantageuse.

— À l'époque où régnaient les puissants sultans de Bagdad et de Bassora, les sorciers, les devins et les astrologues s'introduisaient aisément à la Cour. Selon les circonstances, le souverain les consultait, tenait compte de leurs avis, ou, simplement, s'amusait de leurs réparties et des traits acérés qu'ils lançaient contre les courtisans.

Semblablement, autour des remparts, à l'entrée des villes et sur les carrefours, les gens du peuple se groupaient pour admirer les tours des bateleurs et pour entendre des discoureurs intarissables qui les entraînaient, un instant, dans les sentiers du rêve et de la fantaisie. Ces spectateurs bénévoles étaient parfois généreux et, lorsque la recette s'augmentait, la verve des histrions redoublait, atteignant quelquefois l'apparence d'un art véritable.

Le souverain appelait volontiers devant lui les plus marquants, les plus habiles, les plus spirituels.

Il n'hésitait pas à réprimer les écarts de langage et les fautes de goût, mais si le délinquant savait manier la louange ou la satire avec adresse, il était renvoyé sans dommage et emportait, avec lui, un gage appréciable de la générosité de son Maître.

Parmi le nombre de ces poètes en plein vent, de ces illusionnistes ingénieux, de ces conteurs éloquents, ceux qu'on appelait des faux Prophètes occupaient une place de choix.

Les historiens arabes ne les ont pas oubliés. Il suffit d'ouvrir les annales qu'ils nous ont laissées pour y trouver des récits concernant l'existence de ces prétentieux personnages.

Citons-en quelques-uns.



Sous le règne d'El Mamoun, un Arabe avait pris le nom de Noé.

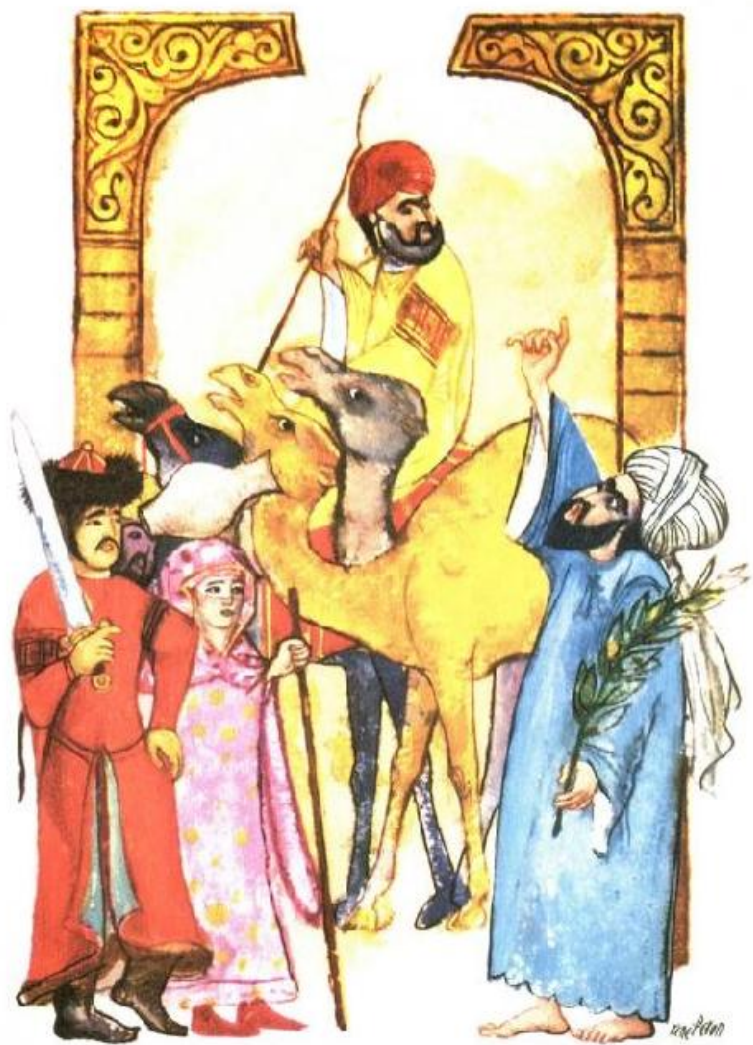
De haute taille, de forte corpulence, l'ampleur de son turban en imposait aux passants.

Ostensiblement, il tenait à la main un rameau d'olivier, en souvenance de celui que la colombe apporta dans l'Arche, à Noé l'Ancien, au moment où le déluge cessa et où les eaux se retirèrent.

Il stationnait de préférence à la Porte du Sud de la ville de Bassora.

D'une voix rauque, il interpellait ceux que le désœuvrement ou l'attente des caravanes attiraient dans ces lieux.

— Arrêtez-vous, leur disait-il, ô hommes de toutes couleurs et de toutes contrées ! Je suis Noé, le Prophète Noé. Je suis envoyé vers vous par le Très-Haut, l'incomparable, le Juste, le Miséricordieux, le Tout-Puissant.



Je suis Noé, le Prophète Noé

» J'ai une mission à remplir. Je suis le grand solitaire : celui qui est chargé de distinguer les bons et de faire reculer les méchants. Je clarifierai l'eau bourbeuse et je la rendrai limpide. Je chasserai les miasmes qui vous empoisonnent et je vous redonnerai de l'air pur.

» Suivez-moi ! Suivez-moi !

» Regardez autour de vous !

» Les plantes, silencieuses et sages, se contentent de la place qui leur est assignée au grand soleil. Elles vous offrent leur suc, leur parfum et leurs fruits. Elles naissent, vivent et meurent sans se plaindre, sans mettre en doute la bonté divine, sans récrimination vaine.

» S'il en est qui pactisent avec le Démon, qui cachent leurs piquants sous leurs roses, qui dissimulent leur poison sous les plus riantes couleurs, qui s'entortillent autour des autres pour les étouffer, nous leur ferons subir l'épreuve du feu. Nous soufflerons sur ces maléfices.

» Regardez ! Regardez !

» Plus turbulents et plus fous, les animaux s'agitent, se poursuivent, se combattent, s'entretuent, se dévorent.

» Pourtant, il en est parmi eux qui ont des mœurs douces, une allure paisible, et dont la vie pourrait s'écouler comme celle d'un ruisseau tranquille, allant de sa source à l'océan, sans histoire malencontreuse.

» Hélas ! les oiseaux de proie s'abattent sur eux ; des bêtes avides les guettent dans la jungle ; des loups affamés rôdent sur la steppe ; des parasites leur sucent le sang ; des requins les poursuivent au fond des eaux.

» Nous vaincrons l'Esprit du mal et de la convoitise.

» Ô vous qui m'entendez, rappelez-vous mes paroles !

» Vous êtes semblables aux animaux et vous êtes semblables aux plantes. Parmi vous, il est de bonnes natures et il est de mauvaises natures ; des cœurs compatissants et des cœurs fermés ; des âmes loyales et des fourbes.

« Arrière ! ceux qui ont du venin comme le serpent, de la bave comme le crapaud, de la méchanceté comme l'ortie, de la cruauté comme la panthère.

» Avancez, les autres !

» Je vous le dis, les jours sont proches.

» Malheur aux tyrans ! Tremblez, ceux qui se sont engagés dans les sentiers ténébreux ! Le Déluge reviendra. Les villes seront submergées et les palais seront engloutis. Je reconstruirai l'arche, mais je ne sauverai que ceux qui ont des intentions pures, la conscience sans une tache et les mains blanches.

» J'ai dit. »

Les auditeurs l'écoutaient effarés et s'éloignaient de lui en baissant la tête.

Les hommes de police le surveillaient et signalaient ses incartades à

leurs chefs.

Un jour d'audience publique, le sultan le fit comparaître devant lui et l'interrogea :

— Vraiment ! tu te crois prophète ? Tu prétends être en relation directe avec la pensée divine ? Eh bien, je t'invite à nous en donner une preuve.

— Ma preuve la plus simple, lui répondit le faux Noé, c'est que je devine ce que tu penses de moi, en ce moment.

— Et qu'est-ce que je pense de toi ?

— Que je ne suis qu'un menteur, un imposteur ou un fou.

— Tu dis vrai, répartit le calife. Et, pour te permettre de réfléchir avec plus de tranquillité à la mission qui t'a été confiée, je vais t'envoyer en prison.

Quelques jours après, le sultan le convoqua de nouveau.

— Eh bien, Noé, lui dit-il, que t'ont révélé les anges dans ta prison ?

— Rien, Sire.

— Comment ! Rien ? Et pourquoi ?

— Parce que les anges n'entrent pas dans les prisons.

Le sultan sourit et le congédia, non sans lui avoir fait l'aumône de quelques sultani.

Noé ne lui en fut pas reconnaissant.

Il persista dans ses propos déplacés et dans sa propagande subversive.

En vain, l'un de ses voisins qui était devenu son confident, lui faisait-il des remontrances et l'engageait-il à plus de modération. Il ne tenait aucun compte de cette fraternelle sollicitude.

— Qu'on le pend ! dit un jour le calife, dans un accès de mauvaise humeur.

Et il fut pendu.

Son ami tint à lui adresser un dernier adieu. Il s'approcha du gibet et lui cria :

— Ô Noé, pourquoi ne m'as-tu pas écouté ? Vois où cela t'a conduit ! Tu voulais reconstruire l'arche et tu n'as retrouvé que le haut du mât !



Sous le même règne, un autre Arabe avait pris le nom du prophète Ibrahim (Abraham).

Le sultan lui dit :

— Il m'a été rapporté que tu prétends réincarner en toi le prophète Ibrahim. Est-ce exact ?

— C'est exact, Sire, je suis le prophète Ibrahim.

— Tu n'ignores pas que le prophète Ibrahim (qu'Allah lui accorde le salut !) a réussi de nombreux miracles. Es-tu capable d'en faire autant ?

— Je suis capable de faire un miracle.

— Bien. Je désire que tu transformes instantanément les visages imberbes et souriants des pages qui sont alignés autour de mon trône, en figures barbues et grisonnantes.

— C'est impossible. Sire ! Je n'ai pas le droit de corriger l'œuvre d'Allah. Le Créateur a voulu qu'ils soient ainsi et ils doivent rester ainsi. Mais, je puis faire le contraire. Si tu le permets, en une minute, je ferai tomber les barbes hirsutes et mal peignées des mamelucks qui se tiennent au fond de la salle.

Le sultan sourit, mais n'insista pas.

Il continua :

— Veux-tu qu'on te soumette à une épreuve qu'on imposa jadis à ton illustre devancier ?

— Quelle épreuve ?

— On dressa un bûcher à son intention. On le hissa dessus et on mit le feu. Instantanément, une brise rafraîchissante vint souffler sur la flamme et le prophète descendit sans la moindre brûlure.

— Je préfère quelque chose de plus facile, dit le faux prophète.

— Te sens-tu de taille à reproduire un miracle de Moïse ?

» Il jeta un bâton sur la route, et ce bâton fut transformé en une vipère bien vivante et agressive. Il frappa la mer avec une baguette et la mer fut fendue du haut en bas.

» Il entra la main dans sa poche et l'en sortit toute blanche.

— Ces exercices sont trop difficiles pour moi.

— Veux-tu que je te propose de réaliser un miracle de Sidna Aïssa (Jésus) ?

— Quel miracle ?

— La résurrection des morts.

— Quant à cela, je m'en charge. Fais venir le bourreau. Ordonne-lui de couper la tête du cadi Yaya, assis à ta droite. Je m'engage à replacer immédiatement la tête sur ses épaules et à lui restituer la vie dont il jouit présentement.

D'un bond, le cadi Yaya fut debout. Il tendit la main en avant et prononça gravement :

— L'épreuve est inutile. J'atteste et me porte garant que tu es bien le prophète Ibrahim.



Sur un autre qui vivait au temps du sultan Aboul Abbas, on rapporte

l'anecdote suivante :

— Puisque tu es prophète, lui dit le souverain, tu as le pouvoir d'obtenir beaucoup de choses, même surprenantes. Je ne serai pas exigeant. Je te demande simplement de nous présenter, sur l'heure, un melon mûr et à point pour être mangé.

L'interpellé réfléchit un instant et répondit :

— Accorde-moi dix jours !

— Non, je l'exige tout de suite !

— Prince des Croyants, tu n'es pas généreux avec moi. Comment veux-tu que j'accède à ton désir ? Allah qui est Tout-Puissant, et qui a mis sept jours pour créer le Ciel et la Terre, n'a pu faire mûrir un melon qu'au bout de trois mois, et toi, tu ne veux pas m'accorder seulement un délai de dix jours !



Il y avait aussi des femmes qui se disaient prophétesses. Elles prédisaient l'avenir, donnaient des consultations, se livraient à des incantations, servaient d'entremetteuses, fabriquaient des philtres et prétendaient guérir tous les maux, aussi bien dans le domaine moral que dans le domaine physique.

Un jour, l'une d'elles fut amenée devant le sultan El Moutaouakil qui lui dit :

— Te crois-tu vraiment une prophétesse ?

— Certes ! répondit-elle.

— Est-ce que tu crois en Mahomet ?

— Sans aucun doute !

— Mahomet n'a-t-il pas écrit dans le Livre sacré : « Il n'y aura pas de prophète après moi » ?

— Certainement ! Mais, nulle part, il n'a mentionné : « Il n'y aura pas de prophétesse après moi. »



Le prince obèse et le médecin inconnu



IMOUN BEN SMAÏN, roi de l'Irak, avait été affecté, dès son enfance, d'une infirmité désagréable : il était obèse. Son estomac, solide et exigeant, réclamait sans cesse de nouveaux aliments.

Les cuisiniers de son père le redoutaient.

Malgré le protocole, il leur faisait de fréquentes visites et trempait ses doigts dans les sauces. Horreur !

Sur les recommandations des médecins de la cour, son père avait donné des ordres sévères à ceux qui étaient chargés de son éducation, pour l'obliger à modérer ses bas appétits, mais il se trouvait toujours, sur son chemin, quelque comparse intéressé qui l'aidait à transgresser les lois de la bienséance et de la bonne tenue.

D'humeur joviale, d'abord facile, il était sympathique à tous. Les jeunes courtisans l'appelaient le prince Boulboul, par allusion élégante au mot arabe dont on se sert pour désigner le rossignol. Il en tirait vanité.

Que de fois ne l'avait-on vu, au milieu des cortèges les plus imposants, se mettre soudain à sautiller, en chantonnant : *Je suis Boulboul ! Boulboul ! Boulboul !*

Dans les cérémonies officielles, et notamment au cours des réceptions d'ambassades, il avait, par droit de préséance, sa place marquée au premier rang. Ostensiblement, il attirait les regards en se dandinant, et parfois, les nobles étrangers, effarés, se montraient surpris devant un tel phénomène.

« Hélas ! nos actes nous suivent », a dit l'autre.

À force d'obliger son sang à véhiculer des doses massives d'éléments gras, un engorgement se produisit.

Sa peau se détendit, jusqu'à l'extrême. Le jeu de ses muscles devint plus lent, pénible, douloureux, presque impossible.

Complication !

À l'heure ultime, marquée par le Destin, l'Ange de la mort vint saisir l'âme de son père, et selon les rites, il dut s'asseoir sur le trône de ses ancêtres.

Il le fit sans enthousiasme.

On ne tarda pas à l'appeler le roi Bou Kerch, le roi au gros ventre.

Il le sut, et n'en fut point flatté.

De jour en jour, son énorme corpulence s'accrut, visiblement.

Sur son front bourgeonné, des stries, creusées en diagonales, convergeaient vers une dépression centrale et simulaient la mauvaise étoile de sa destinée.

Des médecins attirés et suffisants se réunissaient fréquemment en conseil, pour justifier leur sollicitude à son égard ; mais leur médiocre habileté se bornait à de banales recommandations sur la nécessité de la marche, de l'équitation, des exercices de gymnastique, de la natation et de la diète.

La marche ?... Alors qu'il était incapable de se maintenir, en équilibre, sur la plante de ses pieds mous !

L'équitation ?... On fit venir des pays d'Europe de solides percherons, au poitrail proéminent et à la vaste croupe. Mais comment maintenir, si haut, ce grotesque pantin impotent ?

Les exercices de gymnastique ?... Quelle plaisanterie ! Ses muscles, verrouillés dans la graisse, n'étaient-ils pas inaptés à toute acrobatie ?

La natation ?... Si, par imprudence, il s'était jeté dans les eaux du Tigre ou dans celles de l'Euphrate, tous les poissons des environs se seraient groupés autour de cet appât inattendu, autant par curiosité que par avidité.

La diète ?... Pouvait-on y songer ? Un plat succulent était le seul plaisir qu'il pût encore goûter. Comment l'en priver, sans qu'il protestât et sans qu'il ordonnât ?

Bref. Son obésité augmentait, augmentait toujours.

On tripla l'épaisseur des tapis dans les salons.

Précaution inutile !

Bientôt, il ne lui fut plus possible de quitter le lit improvisé pour sa commodité.

La nuit, il avait des cauchemars, et il faisait de drôles de rêves.

Tout d'un coup, il sentait son corps quitter le sol, flotter dans l'allégresse... Il allait très loin, très loin.

Dès qu'il frôlait un obstacle, du bout de ses orteils, il rebondissait et il repartait encore plus haut. Ainsi, il jouissait des paysages les plus

variés. Villes et banlieues, plaines et vallons, rivières et forêts, déserts et oasis se succédaient au-dessous de lui. Mais, toujours, quelque heurt malencontreux, contre un Arabe géant ou le flanc d'une montagne, le réveillait, et il se retrouvait sur sa couche de royale misère avec ses tares, ses angoisses et ses membres douloureux.

D'autres fois, dans un affreux délire, il lui semblait qu'un chameau de haute taille se mettait à genoux, s'aplatissait sur son ventre et l'étouffait. Il se débattait, haletait, gémissait jusqu'à ce que le serviteur, préposé à sa garde, le secouât avec douceur et le rassurât.

Pauvre roi ! Une terrible calamité pesait sur lui !

Or, un jour, un médecin étranger, venu on ne savait d'où, mais de belle prestance, s'installa dans la ville. Promptement, le prince Tabar, chef de la Police, en informa son auguste et malheureux souverain.

— Qu'on l'amène sur l'heure ! dit le Maître.

C'était, en effet, un impressionnant personnage. Très grand, le nez busqué, le menton volontaire, les lèvres rentrées, le regard d'un magicien, son profil inspirait l'effroi. Son costume rappelait celui des riches habitants de Babylone et de Ninive, au temps de leur splendeur.

Avec une assurance déférente, mais désinvolte, il se présenta devant le roi.

Celui-ci le toisa de bas en haut et lui dit brusquement :

— Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que sais-tu ?

Imperturbable, le nouvel arrivant répondit :

— Je suis médecin et astrologue, en même temps. Je connais les secrets de l'Indien et j'ai étudié la marche des étoiles du haut du plateau de Pamir.

— Que peux-tu pour moi ?

— Je ne le sais pas encore ! Avec l'aide d'Allah, j'essaierai de te guérir, s'il n'est pas trop tard.

— Commence !

L'étranger s'approcha de lui, l'examina attentivement, l'ausculta, l'interrogea et lui dit, en forme de conclusion :

— Avant de te donner une réponse définitive, il faut que je consulte les astres, et je le ferai dès cette nuit.

— Va, lui dit le roi, et reviens sans délai !

À son retour, le lendemain, le souverain remarqua tout de suite son air soucieux et la dureté de ses traits.

— Parle ! lui commanda-t-il.

— Je n'ose, répondit l'autre, car je ne puis rien pour toi.

— Parle ! répéta le roi, et ne me cache rien ! Sinon, gare à toi !

— Eh bien, puisque tu l'exiges, voici l'arrêt du Destin : dans quarante jours, tu auras cessé de vivre.

— Tu mens, chien, fils de chien ! Va-t'en ! Va-t'en ! Ou plutôt, non, qu'on l'emprisonne ! Qu'on l'enferme dans le cachot le plus obscur et

le plus humide.

— Tu es le Maître, dit calmement l'étranger, mais rappelle-toi que je n'ai jamais menti et que je ne me suis jamais trompé ! Fais une expérience ! Garde-moi en prison durant quarante jours ! Si au bout de ce temps tu es encore vivant, je te demanderai moi-même d'appeler le bourreau et de me décapiter.

— Oui, oui ! Qu'on l'emprisonne ! répéta le roi.

Et il ne s'en occupa plus.

Pendant des heures, il hurla, se roula sur sa couche, invoqua le Très-Haut, injuria tous ceux qui l'approchaient, jusqu'à ce que, épuisé, il sombrât dans une prostration voisine de la mort.

Surprise ! Lorsqu'il reprit le contrôle de ses sens, une fée bienfaisante était à son chevet. Oh ! ce n'était pas une princesse échappée de quelque conte des *Mille et une Nuits*. C'était, plus simplement, quelqu'un que Mimoun connaissait bien, la bonne Nedjma, son ancienne nourrice, qui le regardait avec toute sa tendresse.

Elle lui sourit et lui présenta un breuvage parfumé, en lui disant doucement :

— Bois, mon fils !

Mais soudain, le pronostic du diabolique sorcier lui revint à l'esprit. Il repoussa le breuvage et recommença ses cris :

— À quoi bon ? À quoi bon ? Je vais mourir ! Je vais mourir !

Nedjma attendit la fin de la crise et lui représenta la coupe.

— Bois, mon fils ! Moi, je te sauverai, tu verras !

Et il but.

Nedjma avait toujours conservé sur lui un maternel ascendant. Elle occupait, dans le palais, une place privilégiée. Toutes les portes s'ouvraient devant elle, et l'on rapporte même que, par faveur spéciale, elle pouvait pénétrer dans les prisons, à toute heure, pour aller réconforter, un instant, les malheureux qui y étaient jetés. Elle était fort aimée de tous.

Maintenant, la voilà redevenue l'ange gardien de celui à qui elle avait donné un peu de son sang et sacrifié toute sa jeunesse.

Sa tâche n'était pas facile.

Sans arrêt, sans se lasser, le royal malade déroulait, sur un rythme de mélodie, l'écheveau monotone de ses lamentations.

— Je suis perdu ! Je suis perdu ! Je vais mourir ! Je vais mourir ! Dans quarante jours, je ne serai plus ! Maudit ! Je suis maudit !

Avec rage, il chassait ses médecins habituels.

— Arrière ! vous autres, troupeau d'ignorants, d'incapables, d'impuissants, de voleurs de mes deniers. Qu'on les pende ! Qu'on les pende !

Certes, il leur aurait fait subir les plus durs supplices, s'il avait pu en

surveiller l'exécution, mais, lui aussi, était impuissant.

Il s'efforçât de ne pas dormir, craignant de ne plus se réveiller. Tout son corps ruisselait. Pour humecter son gosier desséché, Nedjma se penchait vers lui et parvenait à lui faire avaler quelques gorgées du liquide qu'elle tenait toujours prêt.

Ainsi, dans cet état fébrile et trépidant, il passa les premiers jours. Au bout d'une semaine, il lui sembla que son sang circulait plus facilement, que son oppression était moins pénible, que ses organes étaient plus à l'aise, et même que ses boursouflures diminuaient de volume. Tout d'abord, il en éprouva une réelle satisfaction, mais ses angoisses ne tardèrent pas à revenir, lorsqu'il s'imagina que ce ne pouvait être un symptôme favorable, mais plutôt le commencement de sa décrépitude.

Durant ce temps, que devenait le médecin astrologue dans sa prison ?

Il ne croupissait point sur la dalle humide.

Assis sur un confortable tapis de Smyrne, placé là tout exprès pour lui, longuement il méditait.

Deux fois par jour, sa porte s'ouvrait et une main féminine étalait, devant lui, les mets les plus recherchés et les plus variés. Après un court colloque avec sa bienfaitrice, il reprenait sa rêverie.

Décidément, ce palais était hanté, et de la meilleure façon. Pourquoi ne s'y produirait-il pas un miracle ?

Le miracle se produisit, en effet.

De jour en jour, et à son grand étonnement, le roi constatait une amélioration certaine dans tout son être.

— C'est le philtre qui agit ! disait Nedjma. Sois tranquille, mon fils ! Je te sauverai.

Le calme revint chez le patient. Il s'intéressa au lever du jour, à la présence auprès de lui de ses meilleurs serviteurs, au retour des absents, aux petits détails de la vie quotidienne.

Il put s'accouder sur sa couche, s'asseoir sur son séant.

Le vingtième jour, il se tint debout un instant. Tout étonné des progrès de sa rééducation, il reprenait goût à l'existence.

Le trentième jour, on lui remit un message urgent.

De sa prison, le médecin étranger l'informait qu'il venait de découvrir, pour lui, un remède d'une efficacité extraordinaire. Il s'engageait à le faire connaître au souverain, dès que Sa Majesté le lui ordonnerait.

— Qu'on l'amène ! dit le roi.

Il se présenta.

— Parle ! dit Mimoun. Que nous rapportes-tu ?

Le médecin-astrologue le regarda fixement.

— Grand Roi, lui répondit-il, tu es sauvé ! Tout remède est

maintenant inutile. Pardonne-moi ! J'ai usé envers toi d'une ruse, mais c'était nécessaire. Je ne suis ni médecin, ni astrologue. Je n'ai étudié ni dans les livres, ni dans le ciel. J'ai scruté le cœur des hommes, leurs passions, leurs vices et leurs réactions en face de la douleur et de l'adversité. J'ai appris que le chagrin, la souffrance et les privations ne sont pas toujours inutiles. Grâce à la complicité de la bonne Nedjma, j'ai préparé, pour toi, une potion inoffensive, mais c'était en toi que résidait la réaction salutaire, et il fallait la provoquer. Désormais, tu pourras reprendre ta vie normale, comme tous les autres hommes. Quant à moi, lorsque je ne te serai plus utile, je continuerai ma route, si tu le permets !

— Non ! non ! répliqua le roi, je ne permets pas. Tu ne me quitteras plus ! Tu siègeras à ma droite.

» Je te comblerai d'honneurs et de présents, et malheur à celui qui n'aura pas pour toi la considération que tu mérites. Tu resteras, pour moi, le commensal le plus précieux et le conseiller le plus sûr. »

Et il ajouta :

— Gloire au Maître des Mondes !



Le calife Haroun al-Rachid et le bateleur



ES rois et les sultans dorment bien ou dorment mal, comme les autres hommes.

Une certaine nuit, le Prince des Croyants, Haroun al-Rachid, eut le sommeil troublé par un affreux cauchemar. Il rêva que des bestioles, noires et gluantes, grimpaient tout le long de son manteau impérial, atteignaient sa gorge et pénétraient dans sa bouche. Quelle horrible sensation !

Il se réveilla, angoissé, le corps ruisselant.

Debout près de lui, son fidèle serviteur Mesrour le considérait, inquiet, attentif à ses moindres gestes.

Haroun lui ordonna d'aller quérir, sur-le-champ, le grand vizir Djafar le Barmécide.

Djafar accourut. Très agité, Haroun le mit au courant de ce qu'il avait vu en songe.

— Ô toi, le plus avisé de ceux qui me conseillent, ajouta-t-il, indique-moi le moyen de chasser la mauvaise impression que je ressens encore ! Est-ce que le Ciel vient de me donner un avertissement ? Quelle faute ai-je donc commise ? Ne suis-je plus qu'un humble mortel, comme le dernier des calfats ?

Djafar restait perplexe, assombri, consterné.

Tout à coup, il se retourna vers Mesrour, l'interpella.

— Et toi, Mesrour, qu'en penses-tu ?

Mesrour éclata de rire.

La fureur du sultan se déchaîna. La veine de la colère se gonfla sur son front.

— Qu'est-ce à dire, maraud ? Voudrais-tu te moquer de moi ? Tu seras châtié !

Et déjà, il levait sa cravache.

Mesrour se jeta à ses pieds.

— Que la malédiction de nos prophètes s'abatte sur moi et sur tous les miens, si pareille pensée venait à effleurer mon esprit ! lui dit-il. Écoute-moi, ô toi, le plus grand des Grands de la Terre, et tu connaîtras la cause de mon hilarité !

— Parle ! ordonna le sultan.

— Hier, reprit Mesrour, je sortis un instant du palais pour me mêler à la foule et écouter ses propos. J'aperçus un rassemblement. Je m'approchai, et je vis au centre du groupe un bateleur qui avait un tel talent, un habit si extravagant, et des manières de s'exprimer si inattendues, que ses auditeurs riaient bruyamment, lui jetaient des pièces de monnaie, et ne se lassaient de crier : « Encore ! Encore ! » Je ne sais pourquoi cette scène m'est réapparue à l'instant, et je n'ai pu m'empêcher de rire. Pardonne-moi, illustre Maître, je le regrette !

Le visage du sultan se rasséréna.

— Crois-tu, Mesrour, dit-il, que la présence de ce bateleur soit de nature à chasser la fumée de la nuit qui ne cesse de m'obséder et de me faire souffrir ?

— Je le crois, Sire !

— Va le chercher, amène-le promptement !

Mesrour sortit et retrouva facilement son homme. Il l'apostropha :

— Notre Maître et Seigneur te demande sur l'heure.

— J'obéis. Conduis-moi ! dit l'autre.

Tout en marchant, Mesrour précisa :

— Si tu parviens à effacer les rides de son front, le Maître te récompensera généreusement. Tu garderas le quart de la somme pour toi, et je prendrai les autres trois quarts pour moi, ainsi qu'il est d'usage.

Le bateleur se récria et déclara qu'il préférerait aller en prison, plutôt que de supporter une pareille injustice.

La discussion s'anima, mais Mesrour sut la terminer et conclure :

— Calme-toi et transigeons ! Tu garderas le tiers pour toi et tu me laisseras le reste.

Ils entrèrent au palais.

Le bateleur se présenta devant le sultan fort congrûment. Avec l'aisance d'un baladin de haute classe, il accomplit les prosternations rituelles et s'immobilisa.

Le sultan lui dit :

— Ainsi, tu te sens capable de me faire rire !

— J'agirai de mon mieux, Seigneur.

— Nous verrons ! Si tu réussis, je te donnerai cinq cents dinars. Mais si tu ne réussis pas, je te frapperai trois fois avec cette cravache. Commence !

Le bateleur fit le tour de la salle en gambadant, puis il revint au centre du tapis, près de ses accessoires.

Après quelques jongleries de moindre importance, il entra dans le grand jeu.

Ses aptitudes étaient nombreuses.

Il rampait comme un serpent, se traînait lourdement sur des pattes maladroites, ainsi qu'un crocodile.

La marche balancée du canard, aussi bien que l'allure ondulante du chameau, lui étaient familières.

Il se pavanait en gloussant comme un dindon, se dressait sur ses ergots et poussait le plus joyeux des cocoricos.

En se servant des petits instruments qu'il avait inventés lui-même, il imitait à s'y méprendre le cri des animaux les plus divers ou le chant des oiseaux les mieux doués.

Il excellait surtout dans les simagrées burlesques de la gent simiesque qu'il avait particulièrement étudiées.

Enfin, il se drapait dans ses oripeaux avec une telle maîtrise qu'il pouvait représenter instantanément, et de façon bouffonne, les personnages les plus marquants de la cour impériale.

Le tout était agrémenté d'apostrophes cocasses et de réflexions imprévues.

En toute autre circonstance, il eût certainement obtenu un succès mérité. Et de fait, les courtisans privilégiés qui étaient présents ne dissimulaient qu'à grand-peine leur gaieté, et ils n'attendaient qu'un signe du Maître pour la manifester bruyamment.

Mais le visage du sultan restait fermé, impassible, rebelle.

Or, les forces humaines ont des limites, et il n'est bonne volonté qui ne s'émousse.

Découragé, décontenancé, épuisé, le bateleur s'affaissa et se pelotonna comme un hérisson en détresse.

— Avance ! lui ordonna Haroun al-Rachid. Tu te rappelles nos conditions. Puisque tu n'es pas arrivé à me déridier, la justice exige que tu sois frappé, par trois fois, avec cette cravache.

Et le calife cingla si brutalement le malheureux que le sang gicla.

Il s'apprêtait à recommencer, lorsque l'autre se recula et cria :

— Arrête, Prince des Croyants ! La Justice exige aussi que tu sois mis au courant de l'accord intervenu entre Mesrour et ton humble serviteur.

Et il raconta la conversation qu'ils avaient eue ensemble, avant d'entrer au palais.

— Une part pour moi, deux parts pour lui ! répéta-t-il.

— Approche ! dit le sultan à Mesrour. Ne mens pas ! Est-ce vrai ?
Mesrour baissa la tête.

— Toute justice émane d'Allah, ajouta le calife.

Levant sa cravache, il frappa le malheureux avec autant de force et de dureté qu'il l'avait fait pour le bateleur.

Restait en suspens le troisième coup de cravache.

Mesrour leva la main et dit :

— Ô Sublime Prince ! J'ai des regrets. Pressé par un désir coupable, j'ai essayé de frustrer cet homme du peuple d'un bien qui lui était dû. Mais c'est un pauvre diable, et je lui abandonne volontiers la troisième part.

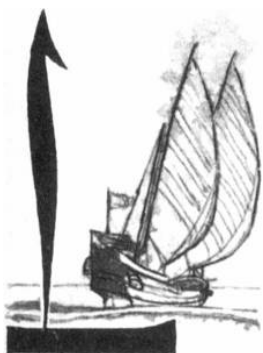
Le visage du calife se détendit. Il sourit.

Instantanément, les courtisans se crurent autorisés à amplifier cette bonne humeur. Un joyeux brouhaha s'ensuivit. Le calife ne put résister à son emprise et le rideau des sombres pensées qui obscurcissait ses yeux s'évanouit.

Très paternellement, il fit remettre aux deux associés la somme de cinq cents dinars qui avait été convenue et leur recommanda, simplement, de la partager avec équité.



La belle aventure



Le superbe voilier qui avait lentement remonté le cours du Tigre, depuis Bassora, venait d'accoster. Du haut de sa dunette, et selon la coutume, le capitaine harangua les passagers rassemblés sur le pont.

— Vous voilà arrivés à Bagdad, leur dit-il. Vous y jouirez d'une parfaite sécurité.

Le souverain est honoré. Les courtisans s'amuse. La police veille. Les voleurs n'osent plus se montrer. Les juges ont des loisirs. Les honnêtes gens dorment tranquilles » L'hiver a quitté la région. Le printemps fait son apparition, tout couvert de roses. Des légions de porteurs invisibles présentent la corne d'abondance aux citadins et aux citadines et folâtrèrent dans les vergers.

» Une brise vivifiante réveille les arbres de leur long sommeil et les invite à se parer de leurs plus beaux atours. Les ruisseaux sont de la fête et se gonflent à pleins bords. Les oiseaux redoublent leurs chants. L'allégresse est générale.

» Courez prendre votre place dans ce festin du renouveau. Mes meilleurs vœux vous accompagnent. Que la bénédiction divine se répande sur vous tous et vous préserve de toute embûche. »

Rapidement, les voyageurs se dispersèrent.

Toutefois, dans la cohue de ces nouveaux débarqués, il était facile d'en remarquer deux qui avaient l'air plus indécis, un peu désesparés.

Personne n'était venu à leur rencontre. Ils ne portaient aucun bagage.

Après quelques hésitations, ils se décidèrent à suivre le bord du

fleuve, en amont.

Quel couple charmant !

Lui, grand, de noble maintien, le regard assuré de ceux qui commandent, les joues vermeilles, les lèvres ornées d'un duvet à peine naissant.

Elle, très élancée, les yeux brillants, le front mat, sans une ride. Ses vêtements soyeux se drapaient autour d'elle, comme sur une idole ; le rythme de ses pas imprimait à son corps un balancement voluptueux qui attirait les regards.

Contrairement aux habitudes imposées par la tradition, ils marchaient côte à côte, sans se soucier des regards furtifs des passantes ou de l'étonnement des jeunes gens qu'ils rencontraient.

Ils parvinrent jusqu'à un carrefour où aboutissait une rue qui leur parut plus spacieuse, plus fréquentée, plus riche. Ils s'y engagèrent.

Sur le désir de la jeune femme, ils stationnèrent longtemps devant les magasins aux étoffes recherchées, aux bibelots de prix, aux bijoux de formes multiples et de couleurs variées.

Vers le milieu du jour, éprouvés par la chaleur, fatigués, ils s'arrêtèrent dans un square garni de bancs de pierre et pourvu de petites jarres suspendues, remplies d'eau fraîche.

Ils se désaltérèrent et reprirent leur promenade.

Un peu plus loin, ils s'engagèrent dans une allée entièrement recouverte d'un treillis en roseau et aboutirent à une porte close.

Le jeune homme s'aperçut que cette porte n'était pas fermée à clef : il la poussa.

Quel éblouissement !

Un immense jardin s'étalait devant eux, avec ses fleurs et ses grands arbres.

D'un même élan, ils se précipitèrent sous un énorme platane qui recouvrait le gazon de son ombre.

Ils s'allongèrent sur ce moelleux tapis, l'un en face de l'autre.

Après avoir échangé un ultime sourire et un caressant regard d'amour, ils s'endormirent.

La jeune femme, un bras replié, maintenait sur son visage un voile de soie, pour se préserver du contact désagréable des mouches.

Le jeune homme, plus agité, avait laissé glisser ses chaussures.

Au bout d'un temps indéterminé, il fut réveillé par le frottement rugueux d'un morceau de bois sur la plante de ses pieds nus.

Il se dressa sur son séant et vit devant lui un vieillard à longue barbe qui le regardait sans aménité.

— Que faites-vous là ? dit-il d'une voix impérieuse.

— Nous dormons, répondit l'interpellé, ou plutôt nous avons dormi, ou plutôt, non, ma compagne dort encore. Quant à moi, je ne sais pas !

Et, un peu confus de sa tenue irrégulière et de son bredouillement, il se mit à rire.



Que faites-vous là?

Malgré leur désir de se montrer sévères, les yeux du vieillard riaient aussi, avec bonhomie.

Le jeune homme se leva. La jeune femme avait entendu, sans doute, mais elle n'avait pas bougé, confiante dans son compagnon pour la protéger, s'il en était besoin.

— Enfin, qui êtes-vous ? dit l'homme au bâton.

— Pardonne-moi, Sidi, nous sommes des étrangers ! Nous arrivons de Bassora et nous nous sommes réfugiés dans l'opulente et hospitalière ville de Bagdad, pour fuir le terrible ouragan de méchanceté et de persécution qui s'est abattu sur nous.

— Mais comment êtes-vous entrés dans ce jardin ? Ne savez-vous pas que c'est défendu ?

— Certes, nous avons eu tort, puisque nous t'avons offensé, répartit le jeune homme. Mais il a été dit : « Soyez miséricordieux envers ceux qui n'ont pas de mauvaises intentions. »

» Nous sommes descendus, ce matin seulement, du bateau qui nous a amenés. Nous avons erré dans cette immense cité, éblouis par les richesses qu'elle renferme et les somptueuses demeures qui abritent ses habitants. Passant devant cette voûte, nous avons désiré nous mettre à l'ombre un instant. Comme la porte était entrouverte, nous avons pénétré plus avant, sans rencontrer personne. Nous étions très fatigués. Séduits par l'ombrage de ce platane aux superbes branches, nous nous sommes assis et nous nous sommes endormis. Gloire à celui qui ne dort jamais ! »

Alors le vieillard, radouci, prononça ces paroles :

— Les lois de l'hospitalité sont sacrées. Vous êtes mes hôtes. Soyez les bienvenus dans ma demeure ! Suivez-moi !

Par une délicate attention, il détacha deux fortes grappes de raisins mûrs à la vigne qui encadrait la porte d'entrée et les tendit aux jeunes gens.

Puis, ils s'avancèrent dans le jardin, le vieillard servant de guide.

Des oiseaux de toutes nuances et de toutes couleurs les accueillirent par leurs cris, leurs chants et leurs babillages.

De droite et de gauche partaient des sentiers élégants qui, au lieu de suivre une banale ligne droite, s'incurvaient en spirales et se perdaient dans des massifs de verdure et de fleurs. Fruitières et non fruitières, des arbres de toutes tailles et des essences les plus rares, étalaient leurs trésors et leur feuillage vigoureux. Bois de santal, bois de rose et bois d'ébène se devinaient sous les écorces les plus rugueuses ou les plus lisses.

Dans cet enchevêtrement d'arabesques si grandiosement dessinées, au milieu de cette munificence florale si extraordinaire, les jeunes gens se sentaient un peu inquiets, mais ravis. Ils marchaient en se tenant par la main.

Après de multiples détours, ils arrivèrent en un point central, devant la façade d'un palais dont ils avaient entrevu les lignes harmonieuses à travers la frondaison.

Sans commentaires inutiles, le vieillard leur laissa admirer la façade toute blanche et ajourée sous la ligne des toits.

Sur la porte principale, une large main, sculptée en plein bois, rappelait le symbole de l'Islam et le signe préservateur du mauvais œil.

Invités par leur guide, les jeunes gens pénétrèrent dans une cour carrée qui occupait tout le milieu de la construction.

Une élégante colonnade en faisait le tour.

Les fûts des colonnes étaient en marbre blanc et les chapiteaux étaient ornés de feuilles de lotus, enlacées de mille façons.

Le pavé présentait une mosaïque, où les cailloux noirs dessinaient sur un fond blanc toutes les figures géométriques possibles, pour donner l'illusion d'un tapis.

Au centre, un groupe d'animaux étranges et stylisés soutenait un double bassin en onyx, agrémenté d'un jet d'eau.

Des niches destinées à recevoir des vases remplis d'eau fraîche étaient creusées dans le pourtour.

On accédait au premier étage par un escalier monumental, dont les murs étaient recouverts de carreaux de faïence vernis et miroitants.

Le vieillard introduisit ses invités dans une vaste salle, où l'ornementation était inouïe. Cette salle était divisée en trois parties : un carré central et deux pièces surélevées qui servaient sans doute de chambres de repos, et dont les arcs, maintenant ouverts, devaient être habituellement fermés par les magnifiques rideaux repliés sur les côtés.

Le plafond était orné de sculptures compliquées et de splendides bigarrures.

Des stucages, aux teintes éclatantes, revêtaient le haut des murs de lourdes rangées de dentelle et de motifs de broderie.

Des frises sculpturales, en relief et en caractères confiques, couraient au-dessus des lambris et reproduisaient les formules bien connues :

« Allah Akbar. Allah est le plus grand. »

« Allah seul est vainqueur. »

« Qu'Allah répande ses bénédictions sur son serviteur Haroun Er-Rachid, Prince des Croyants. »

Quatre-vingts lampes en argent descendaient du plafond et encadraient un grand candélabre, tout en or massif.

Quatre-vingts fenêtres, en forme de fer à cheval, réglaient l'éclairage pendant le jour. La vitre était une lame d'albâtre forée en dessins géométriques variés pour ne laisser pénétrer qu'une lumière douce, discrète.

Le vieillard amena les deux jeunes gens à l'une des fenêtres, l'ouvrit et les mit en présence du jardin féerique qu'ils avaient parcouru ensemble, leur fit remarquer le sillage du fleuve qui roulait ses flots à proximité et leur indiqua, sur l'autre rive, la silhouette imposante du palais du sultan.

Émerveillés, mais surpris de n'apercevoir personne dans ce lieu enchanté et de n'entendre aucun bruit, ils se hasardèrent à interroger le vieillard.

— Mais de qui donc sommes-nous les hôtes ? dit le jeune homme.

— De moi-même ! répondit le cheikh. Je suis l'unique héritier de la famille Ibrahim et c'est mon aïeul qui fit construire ce palais, du temps où il occupait des fonctions importantes à la cour.

Le cheikh Ibrahim mentait. Il usurpait un titre de propriétaire qu'il ne méritait pas, mais il le faisait dans une intention louable. Il voulait ainsi mettre ses jeunes hôtes plus à l'aise et leur éviter toute crainte.

En réalité, il n'était que le gardien de ce majestueux pavillon construit sur l'ordre du calife Haroun al-Rachid et connu sous le nom de Palais de la Gaîté.

Lorsque le souverain éprouvait un malaise, il y venait volontiers et, souvent, il s'en servait pour donner à ses intimes des fêtes dont la splendeur et le faste défiaient toute comparaison.

La famille du cheikh Ibrahim jouissait de la confiance des rois depuis plusieurs générations, et lui-même avait été désigné pour veiller à la sécurité du jardin et du pavillon. En temps normal, il résidait seul dans le local qui lui avait été réservé, près de la porte extérieure. Il avait toutes les clefs et était le dépositaire de tout ce qui entraînait dans cette princière demeure. La plus grande latitude lui était laissée par le souverain, mais il n'en usait qu'à bon escient.

Avec son flair de courtisan et son habitude de fréquenter les gens de qualité, il avait tout de suite reconnu dans les jeunes gens des fils de grande race, et il avait eu pour eux des égards qu'il n'aurait nullement prodigués à d'autres, moins bien nés. Il ne se trompait pas.

Le jeune homme s'appelait Nour ed-Din, et il était le fils d'un ancien vizir du roi de Bassora. Sa compagne portait le nom d'Enis el-Djélis.

Tous deux avaient été habitués à la vie de grand luxe, mais la munificence de ce cadre n'était comparable ni à ce qu'ils avaient vu, ni à ce qu'ils avaient pu rêver.

Ils s'assirent dans l'embrasure de la fenêtre restée ouverte.

Après une courte absence, le cheikh leur présenta des viandes assaisonnées et des fruits mûrs sur une petite table qu'il plaça auprès d'eux.

Ils mangèrent à leur convenance et se purifièrent les mains.

— J'ai soif ! dit la jeune femme.

— Moi aussi ! ajouta le jeune homme.

Le cheikh s'empessa de leur apporter une carafe d'eau fraîche et limpide.

Ils se regardèrent en souriant. Le jeune homme reprit :

— N'aurais-tu pas un liquide plus coloré et qui convienne mieux à nos gosiers avides ?

— Voudrais-tu donc boire du vin ? répondit le vieillard.

— Pourquoi pas ? S'il te plaisait de nous en offrir.

— Oublies-tu que le Prophète a prononcé la malédiction contre celui qui boit le vin, celui qui l'exprime du raisin, et celui qui en porte aux autres ?

— Et si tu ne l'exprimes pas du raisin, si tu ne le bois pas, et si tu ne le portes pas aux autres, la malédiction de celui qui voit tout t'atteindra-t-elle ?

— Non.

— Bien. Alors, prends ce dinar et ces deux dirhems, monte sur un âne et attends dans la rue. Lorsque tu verras un homme acheter du vin, crie-lui :

« Deux dirhems pour toi, si tu m'achètes pour un dinar de vin, si tu me l'apportes, et si tu le places sur mon âne. » De cette façon, tu ne seras ni fendeur de vin, ni acheteur, ni porteur, et tu échapperas à toute sanction divine. J'irai moi-même prendre livraison de la marchandise.

Le cheikh se mit à rire et dit :

— Par ma vie, je n'ai jamais vu d'homme plus facétieux et plus éloquent que toi ! Prends cette clef, ouvre cette porte, et tu trouveras là tout ce que tu désires !

Il s'agissait d'une petite salle qui servait de garde-manger, et où on accumulait les provisions destinées au calife et à ses invités.

Nour ed-Din y entra et y trouva de la vaisselle en or et en argent, des coupes de cristal incrustées de pierreries et une quantité imposante de vins de toutes couleurs et des meilleures qualités.

Il choisit et revint les bras chargés.

Il emplit les coupes et la jeune femme et lui se mirent à boire en toute liberté.

Ravi de leur gaîté et de leur exubérance juvénile, le cheikh Ibrahim leur apporta des pastilles parfumées, s'assit à distance et s'amusa de leur contentement.

— Par ma tête, Sidi, lui dit Nour ed-Din, il est convenable que tu viennes en notre compagnie ! Assieds-toi près de nous !

Le cheikh s'approcha.

Nour ed-Din remplit une troisième coupe et la lui présenta.

— Bois, lui dit-il. Le goût en est délicieux. De tout ce qui a été créé, rien n'est plus digne de réjouir le cœur de l'homme.

— Il y a treize mois que je m'abstiens de pécher ainsi, répondit

Ibrahim, et je ne me laisserai pas induire en tentation.

— À ton aise ! répartit le jeune homme.

Et il but la coupe qu'il lui destinait.

Puis, cédant à l'ivresse, ou faisant semblant, il se laissa tomber sur le tapis.

Les yeux de la jeune femme brillaient d'une lueur étrange et ses joues devenaient écarlates.

Ses cheveux s'étaient déroulés et retombaient en longues tresses sur ses épaules.

— Regarde, dit-elle au vieillard, mon commensal est vaincu, et il m'abandonne. Selon son habitude, il va dormir longtemps, et je reste désespérée. Ne voudras-tu pas me tenir compagnie, remplir ma coupe lorsque je voudrai boire, me passer le vin ?

Et, d'un geste câlin, elle lui présenta sa propre coupe, en lui disant :

— Ne me refuse pas, bois ! Bois pour me faire plaisir, et je chanterai pour toi !

Le cheikh tendit la main, prit la coupe et la vida.

Il en accepta une secondé, puis une troisième.

La chaîne diabolique, qu'il avait cru rompue pour toujours, s'était ressoudée.

Tout à coup, Nour ed-Din se redressa, et, devant la confusion du vieillard, éclata de rire. Mais, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre de lui, Ibrahim reprit sa coupe et, tous les trois, ils continuèrent joyeusement leurs libations et leurs propos de bonne humeur.

Vers le tiers de la nuit, la jeune femme dit au cheikh :

— Permets-moi d'allumer l'une de ces lampes splendides qui pendent au-dessus de nous !

— Oui, mais à la condition que tu n'en allumeras qu'une, une seule.

La jeune femme commença par la première et s'en servit pour allumer toutes les autres.

De cette profusion de lumières, on avait l'impression que tout le palais dansait.

— En vérité, dit le cheikh, vous êtes plus fous que moi !

Et, voulant faire preuve d'activité, à son tour, il ouvrit les quatre-vingts fenêtres de la salle, comme aux jours de grande fête.

Ensemble, ils s'approchèrent d'une ouverture pour respirer à pleins poumons l'air embaumé que la brise leur apportait des jardins d'alentour.

Ô surprise ! Un chant, tout proche, s'éleva dans la nuit.

Une voix bien timbrée, une voix d'homme, leur fit entendre ces paroles ailées qu'ils écoutèrent, ravis et silencieux :

Chante, pêcheur, chante

Dans la nuit grise.
Les mailles de ton filet
Ne seront point avares.
Le fleuve est généreux,
Le fleuve est bienfaisant.
Chante, pêcheur, chante
Les louanges
De celui qui le créa.

Les poissons s'effarouchent
D'une lueur trop vive ;
Mais les étoiles d'or
Très haut sont suspendues,
Plus haut que les sommets,
Et plus haut que les nues.
Prends bien garde à ta barque.
Prends garde à la dérive.
Gloire à celui qui t'éclaira.

Tu n'as pour tout jardin
Que l'eau entre deux rives
Et ton palais n'est pas
Le Palais des plaisirs.
C'est au peuple muet
Que sont tes courtisanes
Et tes brunes aimées.
Tu n'es pas Souverain !
Gloire à celui qui partagea.

Ton lot n'est pas plus mince
Que celui du barbeau,
Ni du frêle vairon,
Ni même de plus gros.
Ne prends-tu les poissons
Pour que d'autres les mangent ?
Chante, pêcheur, chante
Les louanges
De celui qui te créa.

— Hohé ! Hohé ! Hoho ! Hoho ! crièrent les deux jeunes gens.

— Qui est-ce ? demanda Nour ed-Din.

— Un mauvais sujet, le pêcheur Kerim, repartit Ibrahim. Il se prétend l'ami de notre souverain qui, dans son imprudente bonté, lui

permet tout, même de venir jeter ses filets diaboliques dans mon jardin. Mais, moi, je ne le connais pas et ne veux point le connaître.

Ils reprirent leur place autour de la petite table et remplirent leurs coupes.

Dans les fumées de l'ivresse croissante, le cheikh Ibrahim oubliait qu'il avait dépassé la cinquantaine. Il redevenait galant et, en termes choisis, il s'adressa à la jeune femme :

— Boire sans musique n'est pas le vrai bonheur ! N'as-tu pas entendu les paroles du poète ?

Fais circuler le breuvage
En grande coupe et en petite coupe.
Et reçois-le des mains De la déesse brune,
Fille de la Lune.

Souviens-toi de ne boire
Qu'aux accompagnements
Des sons de la musique.
J'ai vu les chevaux boire,
Au bruit de nos sifflets.

— Je n'ai pas d'instrument, dit la jeune femme.

— Qu'à cela ne tienne ! répondit le cheikh.

Et il lui apporta le luth du célèbre Ishak, le musicien favori qui dirigeait les chœurs des jeunes filles esclaves, les jours de gala.

Après quelques accords sous ses doigts fuselés, Enis el-Djelis chanta.

Sur un thème invariable, celui d'autrefois et celui de toujours, ses phrases passionnées s'enroulaient autour d'une idée centrale qui enchaînait les strophes l'une à l'autre :

Il est parti, mon bien-aimé.
Il reviendra, mon bien-aimé.
Il est revenu, mon bien-aimé.
Il ne me quittera plus, mon bien-aimé.

Quand elle eut terminé, Nour ed-Din se rapprocha d'elle. Ils se prirent la main, et, joue contre joue, ils regardaient dans le lointain la même étoile, l'étoile du grand amour.

Le vieillard contemplait ce tableau d'apothéose de ses yeux flétris et larmoyants. Il paraissait dégrisé et conscient de son irréparable décrépitude.

Des coups sourds, frappés à la porte extérieure, mirent fin à cette scène pathétique.

— Qui va là ? cria Ibrahim par une fenêtre.

— Moi, le pêcheur Kerim, répondit une voix. Je vous apporte du poisson frais, Seigneurs.

— Va-t'en au diable, sacripant !

— Non, non, qu'il monte ! dirent en même temps les deux jeunes gens. Nous serons enchantés de manger du poisson.

Le pêcheur se présenta avec son panier sous le bras. Il avait la tête et le cou recouverts d'une étoffe grossière.

« À cause de la fraîcheur de la nuit », expliqua-t-il.

Les poissons étaient encore vivants et remuaient.

— Que n'as-tu pu nous les apporter tout frits ! dit Enis el-Djelis.

— Il est facile de vous donner satisfaction, objecta Ibrahim.

Et, s'adressant au pêcheur :

— Va à l'appartement qui est près de la porte d'entrée. Tu y trouveras les ustensiles qui te seront nécessaires, ainsi que du sel, de la marjolaine et d'autres condiments. N'oublie pas les citrons, et fais diligence !

Peu de temps après, le poisson, frit à point, était présenté aux convives sur une feuille de bananier. Ils se rassasièrent.

— Par Allah ! dit Nour ed-Din au pêcheur. Tu nous as satisfaits, cette nuit. Voici pour toi !

Et il lui jeta trois dinars que l'autre ramassa et mit modestement dans sa poche.

Bon prince, Nour ed-Din lui offrit une coupe, puis une deuxième, suivie de plusieurs autres.

La familiarité la plus complète ne tarda pas à s'établir entre tous les quatre.

Le pêcheur se tenait fort convenablement et observait une réserve de bonne compagnie.

Cependant, il se hasarda et dit à Nour ed-Din :

— Seigneur, tu m'as comblé et honoré ! Voudrais-tu ajouter, à ta bonté pour moi, la faveur d'intervenir auprès de ta compagne, pour qu'elle chante et que je l'entende ?

— Qu'en penses-tu, Enis el-Djelis ? demanda le jeune homme.

Enis prit le luth, le caressa du doigt, donna un tour aux clés et chanta.

C'est sans doute pour elle que le poète a écrit ces vers :

Une gazelle, sur le luth,
Posa légèrement les doigts.
Au son de ses accords.
L'âme fut bouleversée.
Les accents de sa voix
Rendirent l'ouïe au sourd.

Et le muet qui l'entendit,
Cria : Quel est ce divin chant ?

Le pêcheur ne cessait de répéter :

— Allah vous bénira ! Allah vous bénira !

Son enthousiasme était visible et se manifestait bruyamment.

Soit par plaisanterie, soit comme conséquence de libations excessives, Nour ed-Din lui dit :

— Est-ce que la fille te plaît, aussi bien que son chant ?

— Comment ne me plairait-elle pas ! dit le pêcheur.

— Eh bien, c'est dit, je te la donne, repartit le jeune homme. Les dons des hommes généreux sont irrévocables.

Et, prenant son manteau, il le jeta sur les épaules du pauvre pêcheur et lui dit :

— Emmène-la, elle est à toi !

Le pêcheur fut sans doute interloqué, mais il n'en fit rien paraître.

— À mon tour, reprit-il, je regrette de ne pouvoir rien faire pour toi. Si, un jour, tu as besoin d'un auxiliaire, rappelle-toi que je te suis dévoué, corps et âme. As-tu des ennemis à combattre ? Dispose de moi, comme d'un instrument à tout usage. Avec l'aide d'Allah, tu n'auras pas à t'en repentir.

Alors, le jeune homme se leva, et avec une franchise toute juvénile, il prononça, d'une voix forte :

— Ô vous qui m'entendez, écoutez la véridique histoire d'Ali Nour ed-Din et d'Enis el-Djelis !

» Mon père s'appelait El Fadhel ben Khaqan.

» Il habitait la ville de Bassora.

» Sa tendresse s'étendait sur nous tous, mais, visiblement, il avait une prédilection marquée pour moi-même.

» En toutes circonstances, il se préoccupait de prévoir et préparer mon avenir, qu'il voulait brillant et honoré.

» Vers ma quatorzième année j'appris, par l'indiscrétion d'une de mes sœurs, qu'il était entré dans notre maison une jeune fille étrangère, dont la garde et l'éducation étaient confiées à ma mère.

» Évidemment, il ne m'était loisible ni de la voir, ni même de l'entrevoir.

» Néanmoins, je ne tardai pas à l'imaginer telle qu'elle devait être, à l'embellir, jour après jour, de toutes les qualités qu'il m'était permis de concevoir, aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue moral.

» Je créai ainsi dans mon esprit une image qui ne me quitta plus et que j'invoquais avec tendresse dans mes heures de solitude.

» Je me gardai soigneusement de faire des confidences sur ce sujet à mon entourage et, patiemment, j'attendis le déroulement des

circonstances, comme il est de règle chez nous.

» Nul incident ne vint rompre la monotonie des longs mois que je vécus, dans l'espoir d'un changement que je soupçonnais, mais qui ne se réalisait pas.

» Enfin, l'heureux jour arriva où, après le cérémonial habituel, je fus mis en présence de celle que j'avais tant désirée.

» Avec allégresse, nous commençâmes tous deux notre nouvelle existence et, durant plusieurs années, aucune ombre ne ternit le ciel pur de notre indéfectible amour.

» Nous étions fêtés et choyés par tous. Nos nombreux amis nous citaient en exemple. Hélas ! ces moments de félicité furent suivis d'une sombre période.

» Notre père nous fut brusquement ravi, après une courte maladie.

» Sa mort fut, pour moi, la source de nombreux soucis. Avec l'aide précieuse de celle qui partageait ma vie, je les aurais aisément supportés, si une nouvelle catastrophe n'était venue aggraver l'épreuve douloureuse que nous traversons.

» Un vendredi, jour de visite au cimetière musulman, Enis el-Djelis s'était rendue au champ de repos avec ses compagnes, pour y accomplir le pieux devoir traditionnel.

» Le soir, elle ne reparut pas.

» Affolé, je la cherchai de tous côtés, mais en vain.

» Des témoignages contradictoires et timides me laissèrent soupçonner qu'elle avait été enlevée par des hommes masqués, et entraînée dans une direction inconnue.

» J'étais désespéré.

» Discrètement, je fis prévenir mes plus intimes amis. Ils furent bientôt groupés autour de moi.

» Nous nous efforçons d'élaborer un plan méthodique de démarches à entreprendre, lorsqu'un auxiliaire inattendu se présenta devant nous. C'était un chambellan de la cour qui m'avait manifesté sa sympathie à plusieurs reprises, en souvenir de quelques services que mon père lui avait rendus.

» Sans nous faire connaître comment il l'avait appris, il nous indiqua avec précision la maison de banlieue où Enis el-Djelis était momentanément enfermée.

» — Faites diligence pour la délivrer, ajouta-t-il, car elle est destinée au harem royal. L'instigateur de ce rapt infâme est le vizir détesté El Mouhin ben Saoui, capable de tout pour plaire à son maître et lui arracher des faveurs.

» Résolus et bien armés, nous partîmes vers le lieu qui nous avait été signalé. Les gardiens, surpris, furent rapidement ligotés et exécutés jusqu'au dernier.

» Un peu bouleversée par cette terrible émotion, mais ravie d'avoir

été si promptement retrouvée et sauvée, Enis réintégra notre domicile.

» Nous ne pouvions laisser cette vilaine action impunie. Mes fidèles amis se déclarèrent tout prêts à me seconder.

» Dans les jours qui suivirent, nous surveillâmes attentivement les allées et venues de l'indigne vizir.

» Un soir, à la tombée de la nuit, nous le surprimes dans une ruelle déserte qui conduisait à une porte basse donnant accès au palais et réservée aux courtisans de marque. Pendant que mes amis tenaient en respect les gens de sa suite, je m'avançai vers lui, je le provoquai et l'obligeai à descendre de sa monture. Puis, avec rage, je le souffletai violemment, de ma main droite et de ma main gauche.

» Il tomba à terre : je le piétinai.

» Satisfaits, moi et mes amis, nous nous dispersâmes.

» Je venais à peine de rentrer dans ma demeure, lorsque je vis apparaître le chambellan, mon informateur bienveillant.

— Fuyez, me dit-il, tout essoufflé. Un grave danger vous menace. Le roi est dans une fureur extrême. Dès qu'il a appris votre agression contre son vizir préféré, il a donné l'ordre à la police de se mettre immédiatement en campagne et de lui amener les coupables, tous les coupables. Fuyez avant qu'il ne soit trop tard ! Je vais prévenir vos amis.

» Nous suivîmes son conseil.

» Protégés par l'ombre de la nuit, nous nous réfugiâmes sur un bateau en partance pour la ville de Bagdad, et nous voici maintenant dans ce brillant asile. Que le Destin nous traite, comme il est écrit dans le Grand Livre ! »

Le pêcheur, qui l'avait écouté attentivement et le regardait fixement depuis un instant, lui dit :

— Serais-tu le fils de l'ancien vizir de Bassora, et le roi dont tu nous as parlé ne porterait-il pas le nom de Mohammed ben Soleiman Ez-Zaïni ?

— Tu as deviné juste, répondit Nour ed-Din.

— Bien, repartit le pêcheur. Je suis heureux que tu m'offres si vite l'occasion de t'être utile. Je vais te confier une lettre que tu porteras toi-même au roi de Bassora. Sois assuré qu'il n'en résultera que du bien pour toi.

Nour ed-Din et le cheikh se mirent à rire.

— Est-ce que, dans ce pays, les pêcheurs sont en correspondance avec les rois ? dit le jeune homme.

— Tu vas comprendre, repartit le pêcheur sans se troubler. Le roi Mohammed est mon camarade d'enfance. Tout jeunes, nous avons étudié ensemble dans la même école. Il a eu de la chance et il est devenu roi. Le destin m'a fait pêcheur. Mais il m'arrive parfois de lui demander quelque faveur. Jusqu'à ce jour, l'espoir que j'ai mis en lui

n'a jamais été déçu. Pourquoi n'en serait-il pas de même, en ce qui te concerne ? Essayons !

Le pêcheur prit un encrier et un kalem et, avec une aisance non dissimulée, il écrivit ce-qui suit :

« Or donc, cette lettre est adressée par Haroun al-Rachid, fils de Mehdi, au roi Mohammed ben Soleiman Ez-Zaïni, comblé de mes bienfaits et mon lieutenant, dans la ville de Bassora. Je te fais savoir que cette lettre te sera remise par Nour ed-Din, fils de Khaqan, ton ancien vizir. Dès qu'il sera arrivé près de toi, tu te démettras de ton autorité et tu l'installeras à ta place, car je l'ai nommé gouverneur de ce pays Garde-toi d'agir contrairement à mes ordres, et, sur ce, salut. »

Et, d'une main ferme, il signa :

« Haroun al-Rachid, Prince des Croyants. »

Intrigué et curieux, le cheikh Ibrahim s'était rapproché de lui et, par-dessus son épaule, il avait lu ce qu'il écrivait. Quand il reconnut la signature du calife, il blêmit, se jeta aux pieds de son maître et dit :

— Pardonne ma faute, Prince des Croyants, j'ai eu une faiblesse. Je suis coupable, mais il sied aux maîtres d'être généreux envers leurs esclaves.

D'un geste noble, le sultan rejeta le voile d'étoffe qui recouvrait son cou et dissimulait le haut de son visage, puis il dit :

— C'est bien moi, mais rassurez-vous ! Relève-toi, cheikh Ibrahim ! Tu es un loyal serviteur et je n'ai contre toi aucun ressentiment. Ne t'ai-je pas laissé toute liberté, pour user de ce qui se trouve ici en faveur des invités que le ciel nous envoie ?

Et, se retournant vers les deux jeunes gens, il poursuivit :

— Quant à vous, à dater de cet instant, vous n'êtes plus les hôtes du cheikh Ibrahim, vous êtes les miens. Vous reprendrez, à la cour, la place qui vous est due, et vous ne la quitterez plus.

L'explication de cet incident survenu si inopinément dans une liesse si bien commencée, est fort simple.

Des fenêtres de son palais impérial, le sultan avait aperçu la rangée des lumières qui brillaient dans la nuit et marquaient l'emplacement du Palais des Plaisirs. Interrogé, le grand vizir Djafar le Barmécide n'avait pu lui donner aucun renseignement au sujet de cette intempestive débauche lumineuse.

— Allons voir ! dit simplement le calife, heureux de trouver l'occasion d'entreprendre l'une des excursions nocturnes qu'il affectionnait tout particulièrement.

Habillé comme le commun, suivi de Djafar et de son fidèle Mesrour, il ne tarda pas à arriver dans le jardin que nous connaissons.

Sans façon, il monta sur les épaules de Mesrour et, avec une agilité surprenante, il grimpa jusqu'au sommet d'un arbre, d'où il pouvait apercevoir ce qui se passait dans la villa illuminée. Il fut vite édifié. Il

redescendit juste au moment où le pêcheur Kerim faisait retentir ses couplets dans la nuit. Sans hésiter, il se dirigea vers lui, troqua son vêtement contre le sien, lui acheta le poisson qu'il avait pris, et allègrement, se présenta à la porte du pavillon.

Le reste se devine.

Bref, Nour ed-Din et Enis el-Djelis figurèrent à la cour aux premières places, et, par la suite, Nour ed-Din fut nommé, effectivement, roi de Bassora. Lorsqu'ils retournèrent dans leur ville natale, ils furent accueillis dans le plus grand enthousiasme par toute la population.

Ils vécurent très heureux.

Le sage n'a-t-il pas dit :

— Honorons ceux qui s'aiment : ils nous montrent la route.



Le vieillard et les deux sots



UR la route poussiéreuse, deux Arabes d'Asie, un peu simples d'esprit, cheminaient côte à côte. Depuis l'aube, ils marchaient. Maintenant, le soleil tapait sur leurs crânes durcis, comme sur des Calebasses en plein champ. Dans cette plaine stérile, pas une ombre à prévoir, par un souffle de fraîcheur à espérer. Malgré leur endurance, ils sentaient leurs muscles s'engourdir et leur fatigue s'augmenter d'heure en heure.

L'un d'eux dit :

— Il fait chaud !

— Il fait très chaud ! répondit l'autre.

— Écoute, reprit le premier, nous allons nous livrer à un jeu facile qui nous égayera et nous fera oublier nos misères. Nous allons former des souhaits, et comme nous sommes de bons serviteurs d'Allah, peut-être que l'un de nos vœux sera exaucé.

— Commence, dit le second.

— Eh bien, je vais demander au Miséricordieux qui nous regarde de faire jaillir instantanément devant nous une source d'eau claire et glacée. Nous n'aurons qu'à nous pencher, et lentement, lentement, nous laisserons glisser le bienfaisant liquide dans nos gosiers desséchés.

— Impossible, rétorqua son compagnon, il n'y a pas de rocher devant nous, et tu n'as pas, entre tes mains, la baguette de Moïse pour le transpercer.

— Bon ! Je vais donc intercéder auprès de Lui pour qu'il nous envoie un messager diligent, capable de nous transporter au Palais des

Sultans de Bagdad. Là, je m'installerai sur le trône de nos rois... pour un jour seulement.

— C'est peu !

— Alors, pour un an.

— C'est beaucoup !

— N'importe ! Je te choisirai comme grand vizir. Je te permettrai de piller les biens de mes sujets, tout à ton aise, mais dès que je m'apercevrai que tes coffres sont suffisamment garnis, je te ferai couper la tête, je t'enverrai aux Enfers et je confisquerai toutes les richesses que tu auras ainsi amassées.

— Méfie-toi ! dit l'autre. Les êtres qui rampent sont plus dangereux que ceux qui cheminent le nez en l'air. Il suffit d'une piqûre au talon du plus orgueilleux des potentats, pour le faire choir de son siège doré. Je te mordrai jusqu'au sang, je t'empoisonnerai et tu iras aux Enfers avant moi.

— N'insistons pas ! Je vais solliciter du Tout-Puissant la faveur de m'installer miraculeusement dans la somptueuse demeure d'El Hadj Hassan, le plus riche négociant de Bassora.

» J'aurai des salons dorés, des jardins splendides, les fruits les plus savoureux, et je serai entouré des créatures les plus délicieuses. À moi, les belles Circassiennes, les aimées venues des pays d'Orient, les incomparables danseuses des Oulad-Naïls, les esclaves à l'œil noir des rives du Bosphore ! Je te nommerai mon grand chambellan. Tu auras toutes mes clefs et tu pourras t'introduire partout, et de jour et de nuit.

» Mais, attention à toi ! Si tu touches à l'une de mes colombes, et si tu froisses son aile, je te ferai manger par les poissons du fleuve. »

— Sois tranquille ! Je préviendrai tes mauvais desseins. Une nuit, quand tu seras bien endormi, je lâcherai sans bruit tous les mauvais garçons de la ville au milieu de tes colombes, et, les jours suivants, cheminera dans ton sang et dans leurs veines la maladie la plus insidieuse, la plus perfide et la plus sûre d'amener la déchéance des humains les mieux constitués. Ta chair tombera en lambeaux et leur radieuse beauté sera flétrie à jamais.

— N'en parlons plus ! Soyons moins présomptueux l'un et l'autre ! Le sage n'a pas besoin des trésors périssables de ce monde pour trouver le bonheur. Il lui suffit d'aimer Allah, d'attendre de lui sa nourriture quotidienne et de vivre libre au milieu des troupeaux, comme l'ont fait nos aïeux.

» Je demanderai donc simplement au dispensateur de toutes choses de me ramener au pays du Liban où je suis né, d'installer ma demeure au milieu des grands cèdres et de laisser vagabonder autour de moi les animaux domestiques les plus variés et les plus productifs.

» Quant à toi, je te prendrai comme berger. Tu auras une houlette en

palissandre. Tu surveilleras attentivement moutons et brebis, génisses et taureaux, et mes juments et leurs poulains.

» Nous tirerons profit des uns et des autres : de leur lait, de leur laine, de leur chair et de leur peau. De tous côtés, on viendra faire appel à nos ressources. Dirhems et dinars s'entasseront dans notre escarcelle.

» Qui nous empêchera de joindre à notre avoir les chamelles fécondes et les chameaux agiles ?

» Nos caravanes traverseront le désert de Syrie.

» Nous irons commercer avec les négociants les plus réputés de Ninive, de Babylone et d'autres cités renommées. Et nous rapporterons les tapis de Samarcande, les bijoux les plus rares de l'Inde et les parfums de tout l'Orient.

» À nous, la belle vie, camarade !

» Mais, prends garde à toi ! Si je m'aperçois que tu m'es infidèle, que tu pactises avec nos mauvais voisins du Djebel Druse pour me spolier et me ravir indûment têtes de bétail et coursiers, je te punirai comme il convient. À l'aube d'un beau jour, tu contempleras le soleil levant, pendu à la plus haute branche de l'un de nos plus grands arbres. Et si quelqu'un coupe la corde, tu tomberas sur le sol, mais tu ne te relèveras plus. »

— Merci, ô mon frère ! répliqua l'autre. Ta générosité est appréciable, et je te sais gré de m'avoir prévenu. Dès que j'apercevrai, dans tes yeux glauques, un mauvais regard dirigé vers moi, j'invoquerai Iblis le Démon. Je lui vendrai mon âme, s'il l'exige. Puis, je l'enverrai dans les pays du Nord chercher les loups qui vivent sur les plaines blanches et sont toujours affamés. Il en amènera des centaines et des milliers. Je lancerai leurs bandes sur tes troupeaux et ils rongeront tout jusqu'aux os. Il n'en restera rien. Puis je réunirai tous ceux qui n'auront pas trouvé place au festin et je les grouperai autour de ta demeure. Vous serez cernés, toi et les tiens. Vous ne pourrez plus sortir de votre infernale prison. Si vous le tentez, vous serez dévorés goulûment. Et si vous vous résignez à rester enfermés dans votre belle cage, vous en serez réduits à vous manger les uns les autres.

» Ha ! Ha ! la belle vie, camarade ! »

Outré, le premier discoureur s'arrêta brusquement, et, traîtreusement, lança un violent coup de poing dans le dos de son compagnon.

Celui-ci se retourna. Une bordée de jurons et de menaces les mit aux prises. Rapidement, les coups succédèrent aux paroles. Dans leur corps à corps, les mauvais habits qui les recouvraient furent vite réduits en lambeaux. Devant leur totale nudité, leur fureur s'apaisa, et ils éclatèrent de rire.

Tant bien que mal, ils rajustèrent leurs haillons et se remirent en marche.

Après quelques minutes de silence et de recueillement, leur colloque reprit sans trop d'aigreur.

D'un commun accord, ils proposèrent de soumettre leur différend et les raisons du pugilat qui s'en était suivi à l'arbitrage de la première personne qu'ils rencontreraient.

Leur attente fut de courte durée.

Habitués à scruter les grands espaces, leurs yeux ne tardèrent pas à distinguer une tache brune et indécise qui se déplaçait, lentement, vers eux.

C'était un vieux Bédouin qui s'avavançait, tassé sur son âne.

Ils l'arrêtèrent.

Tout de suite, ils le rassurèrent sur leurs intentions.

— Sois tranquille ! lui dirent-ils. Nous ne sommes pas des coupeurs de route. Nous voulons, au contraire, te demander un service et te prouver notre confiance. Tels que tu nous vois, nous venons de nous battre l'un contre l'autre. Nous allons t'exposer le motif de notre dispute. Tu le jugeras en toute liberté, et nous accepterons ta sentence.

— Parlez ! dit simplement le vieillard.

L'invitation était inutile. Ils commencèrent tous les deux à la fois. Leur ton se haussa instantanément. Leurs invectives fusèrent.



Leurs invectives fusèrent.

Dans ce verbiage heurté, incohérent, touffu, entremêlé de grossièretés et de gestes indignes, il était impossible à l'arbitre improvisé de discerner la moindre suite dans les idées, la plus faible clarté dans le dialogue, l'indice le plus léger sur lequel il aurait pu baser sa conviction.

Patiemment, il laissa les deux énergumènes s'agiter, jusqu'au moment où, à bout de souffle, ils se tournèrent vers lui et lui firent comprendre que leurs plaidoiries étaient terminées.

Pour toute réponse, le vieillard saisit une petite outre qui pendait derrière lui, l'ouvrit, leur montra qu'elle était remplie de miel et leur dit :

— Partagez-vous cela et remerciez la Providence de ne pas vous avoir créés pire. Vous êtes fous, tous les deux.

Et il continua son chemin.



L'avare et son hôte



LI BEN ASSOUD, Bédouin d'âge mûr, était très avare. Cette fâcheuse disposition d'esprit l'avait contraint de vivre à l'écart des siens, en égoïste. Il recevait peu de visites.

Un soir cependant, à la tombée de la nuit, un Arabe étranger vint lui demander l'hospitalité.

— Que le salut soit sur toi ! lui dit-il.

— Sois le bienvenu, ô mon frère ! lui répondit Ali sans lever les yeux.

L'Arabe entra sous la tente et s'assit sur un coin de la natte, à l'orientale.

Sans plus s'occuper de lui, Ali s'empara d'un plat en bois contenant son repas du soir et alla s'installer près de l'entrée, pour jouir des dernières lueurs du jour.

Il commença à manger.

L'Arabe qui escomptait l'invitation traditionnelle, de règle chez tout bon musulman, tenta de lui rappeler sa présence.

— J'ai passé récemment près de la demeure de ta famille, lui dit-il d'un ton dégagé.

— Sans doute se trouvait-elle sur ton chemin, rétorqua Ali.

Un court silence.

— Sais-tu que le Ciel a béni ton union, et que ta femme est devenue enceinte ? continua l'Arabe.

— Le contraire m'eût étonné, poursuivit Ali en toussotant.

Nouveau silence.

— Et qu'elle a enfanté, ajouta l'Arabe.

— Il le fallait bien, dit Ali avec un léger haussement d'épaules.
Après une courte pause, le dialogue reprit.
— Sais-tu qu'elle a eu deux jumeaux ?
— Il n'y a là rien de surprenant, sa mère en avait fait autant.
— L'un des jumeaux est mort.
— De nos jours, aucune femme de chez nous n'est assez forte pour allaiter deux enfants à la fois.
— L'autre aussi est mort.
— Il n'a pas voulu survivre à son frère. Allah seul lit au fond des cœurs.
— Leur mère aussi est morte.
— Morte de chagrin évidemment. C'était écrit.
Ali mangeait toujours.
Voyant qu'il était insensible aux allusions d'ordre familial, l'Arabe changea de tactique.
— Ce que tu manges a l'air bien bon, lui dit-il.
— Excellent, répondit Ali. C'est en raison de cela que je garde tout pour moi seul. Et tu n'en goûteras pas, porteur de mauvaises nouvelles.



L'Homme du nuage



'EST vraiment une histoire extraordinaire.

Ô toi qui en liras le récit, n'y cherche point la vraisemblance ! Ne la raccourcis pas aux mesures humaines ! Ne touche pas au fil qui relie les élus à d'autres paysages, à d'autres horizons ! Si tu ne comprends pas les vérités cachées, écoute tomber la pluie, la bienfaisante pluie des messages apportés par le génie des songes.

Et tais-toi !

On raconte qu'aux temps heureux vivait, dans la cité d'Israël, un saint homme d'ermite, uniquement préoccupé d'adorer Allah et de se prémunir contre les tentations diaboliques et illicites.

Jeune encore, les gens s'étonnaient de la sérénité de son visage.

Par privilège spécial, le Maître des Mondes avait placé au-dessus de sa tête un nuage singulier qui ne le quittait jamais, se déplaçait avec lui et le recouvrait de son ombre.

Ce n'était pas une auréole, mais un voile protecteur et enchanté, sous lequel l'ermite se sentait illuminé par des rayons divins.

Nul autre que lui n'avait pénétré son mystère.

Dans ces milieux crédules et fervents de l'Islam, la légende de l'Homme du Nuage fut vite mise en circulation.

De près et de loin, on venait le voir, l'entrevoir, le consulter, le supplier d'intervenir auprès du Tout-Puissant, aux heures désespérées.

Hélas ! le juste, comme l'injuste, est sujet aux défaillances.

Un jour de printemps, une poussée perverse l'inclina aux choses défendues.

Une sirène ensorceleuse accrocha, en passant, les pans de son

burnous.

Une main l'entraîna dans les jardins fleuris de la concupiscence.

Son absence fut brève, mais quand il revint, meurtri, déchiré par le remords, il n'était plus le même, et il s'en rendait compte.

Un léger brouillard recouvrait ses paupières et ses yeux étaient ternis.

En vain, il chercha au-dessus de lui le Nuage mystérieux, où résidait la source de son pouvoir et de son contentement.

Le Nuage ayant disparu, son prestige s'effondra. Personne ne s'arrêtait plus devant sa demeure et ses proches le fuyaient.

Une noire solitude s'appesantit sur lui.

L'aurore qui le surprenait à son réveil n'avait plus le charme d'autrefois.

Ses jours s'écoulaient comme une eau bourbeuse à travers des marécages.

Et pourtant il priait, il s'humiliait, il martyrisait son corps et le privait de nourriture. Mais tout cela ne le réconciliait point avec Celui qu'il avait offensé.

Il avait péché, le Ciel l'abandonnait.

Que d'heures, longues et pénibles, il vécut ainsi !

Enfin, une nuit, un rêve vint mettre fin à son effondrement.

Il entendit une voix qui disait :

— Lève-toi ! Pars ! Dirige-toi vers telle ville ! Adresse-toi à tel roi et, si tu en es digne, tu retrouveras auprès de lui la consolation et la paix !

C'est toujours dans les songes que sont renfermées les solutions heureuses.

Il partit.

Que d'embûches il rencontra sur sa route ! Il souffrit de la faim, de la soif et de la dureté des chemins, mais jamais il ne se rebuta. Il se sentait emporté sur les ailes de l'espoir, et quand un obstacle se présentait, tous ses muscles se raidissaient pour le pousser en avant, toujours plus avant.

Il arriva aux portes de la ville promise.

Sans prendre de repos, il se renseigna et, après quelques détours, il reconnut le palais du roi.

C'était un jour d'audience publique. La foule se pressait vers l'entrée.

Des soldats, armés de gourdins, maintenaient l'ordre sans ménagement.

Quand son tour vint, l'ermite pénétra dans un immense vestibule aux tentures impressionnantes.

Tout au fond, sur un siège incrusté de nacre et de pierres étincelantes, était assis un homme jeune et beau, superbement vêtu.

Les gens défilaient devant lui, exposaient leurs doléances ou leurs revendications, et il leur répondait avec une remarquable aisance.

L'étranger se présenta.

— Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que réclames-tu ? lui demanda le jeune homme.

— Je viens de très loin et je désire parler au roi, répondit l'ermite.

— Je ne suis pas le roi, rétorqua le jeune homme, mais j'ai tout pouvoir pour parler et pour agir en son nom. Fais-moi connaître brièvement ton affaire, et je te rendrai justice comme il convient.

— Pardonne-moi, Seigneur, mais l'affaire qui me concerne est spéciale et ne peut être portée que devant le roi lui-même.

— À ton aise ! Je te préviens que le souverain n'est visible pour son peuple que le vendredi, après la prière du milieu du jour. Reviens à ce moment-là, si telle est ton intention.

L'ermite s'inclina et sortit.

Il était contrarié de ce retard qu'il n'avait pas prévu.

Avec une résignation tout orientale, il entra dans une mosquée délabrée, peu fréquentée, et se mit à prier avec ferveur.

Il décida de passer la nuit dans ce lieu d'asile et d'y séjourner.

Enfin, le jour de l'audience plénière arriva.

Cette audience revêtait une solennité particulière et se déroulait selon les règles protocolaires les plus strictes.

Les émirs et les vizirs étaient présents.

Les quatre cadis et les chambellans occupaient leurs places.

Le maître des cérémonies canalisait les arrivants et surveillait les présentations.

Des officiers en grande tenue circulaient dans la salle et maintenaient l'ordre.

Tous les regards étaient tournés vers le roi, isolé sur son trône.

Au sein de cette splendeur, l'ermite se sentait tout petit, un peu semblable à une chauve-souris égarée dans un décor des Mille et une Nuits.

Il se dissimulait du mieux qu'il le pouvait et, furtivement, cherchait dans les rangs des solliciteurs un compagnon aussi déshérité que lui.

Cependant, ce qui le préoccupait surtout, c'était de trouver une formule convenable pour présenter sa requête.

Comment s'y prendrait-il ? Il craignait d'être maladroit, de donner une médiocre opinion de sa personnalité et de sa détresse.

Au fur et à mesure que la file s'amointrissait devant lui, son inquiétude augmentait.

Tout à coup, le roi l'interpella.

— Sois le bienvenu, ô toi, l'Homme du Nuage ! Je t'attendais. Je connais l'objet de ta démarche. Patiente un peu ! Je m'occuperai de toi dès que la séance sera terminée.

Et il fit signe à l'un de ses serviteurs de prendre l'étranger sous sa protection.

Plus surpris d'être connu du roi qu'intimidé, notre homme se blottit dans un coin.

Lorsque le Grand Chambellan annonça que l'audience était suspendue jusqu'au vendredi suivant, la salle se vida. Le public sortit et les portes réservées s'ouvrirent pour livrer passage aux dignitaires et aux courtisans.

Le roi lui-même disparut un instant.

Quand il revint, il s'avança vers l'ermite, le prit par la main et lui dit simplement :

— Maintenant, suis-moi !

Un mamelouk géant les précédait. Ils traversèrent successivement des chambres désertes, des antichambres et des couloirs interminables. Enfin, ils arrivèrent devant une porte formée de branches de palmier dépourvues de leurs feuilles et entrelacées. Ils la franchirent et se trouvèrent dans un immense jardin, où les arbres et les plantes s'enlaçaient en un fouillis inextricable.

Visiblement, et depuis fort longtemps sans doute, nul jardinier n'avait contrarié leur venue et leur épanouissement.

Une vieille bâtisse occupait le centre de cette végétation en liberté.

L'ensemble de son architecture laissait supposer qu'elle avait été construite dans une ère d'opulence. Maintenant, elle croulait lentement dans les ronces et les détritrus. Les lézardes dessinaient des arabesques sur la façade et les murs s'éloignaient de la verticale.

Des mousses jaunâtres et des plantes grimpantes montaient à l'assaut des encorbellements. Les abords étaient encombrés de plâtras détachés, de débris de boiseries et de fragments de moulures.

— Voici ma demeure, dit le roi à son compagnon en l'introduisant dans la première pièce. Assieds-toi !

Et il lui indiquait une mauvaise natte d'alfa tressé, décolorée par l'usage.

Puis, il appela :

— Aïcha, es-tu là ?

— Pour vous servir, mon Maître, répondit une voix féminine dans le lointain.

Sais-tu qui sera notre hôte, cette nuit ? poursuivit le roi.

Certainement ! C'est l'Homme du Nuage.

De plus en plus surpris, l'ermite se demandait qui avait pu ainsi dévoiler son identité, alors qu'il n'avait parlé à personne, ni de son rêve, ni de ses projets, ni du but de son voyage.

Le souverain, qui portait encore son habit de gala, entra dans une chambre voisine et en ressortit vêtu comme un homme du peuple, avec un vieux manteau de laine grossière et un bonnet pointu,

identique à celui que portent habituellement les pêcheurs et les hommes de peine.

Aïcha leur servit du thé parfumé à la menthe dans des tasses sans luxe.

Le maintien de cette femme, habillée sans coquetterie, était celui de la jeunesse, mais son visage plissé avait la teinte des feuilles mortes. Ses mains parcheminées rappelaient celles d'une servante.

L'ermite baissait les yeux et restait muet.

Le roi déroula son chapelet ; il en fit autant.

Ainsi, ils demeurèrent silencieux jusqu'au repas du soir.

Le menu était frugal : une galette d'orge, des fèves et quelques figes sèches. Une cruche, légèrement ébréchée, tenait lieu de pot à eau.

— Sortons ! dit le souverain, lorsqu'ils eurent terminé.

Dehors, nous serons plus à notre aise pour causer.

Ils s'assirent près de l'entrée, n'ayant d'autres tapis que des feuilles de palmier éparses sur le sol.

Machinalement, l'ermite regarda au-dessus de lui le spectacle féerique de cette nuit d'Orient, sans une tache.

Son illustre compagnon s'en aperçut.

— Oui, oui, lui dit-il, contemple l'immense voûte, admire tous ces foyers qui scintillent et pose-toi la question : « Mais qui donc les alluma ? » Chaque étoile a son rayon, un rayon différent de celui de sa voisine. Leurs existences sont parallèles, mais ne sont pas identiques.

» La grande loi qui régit l'Univers est moins celle de la multiplicité, que celle de la diversité. Comment les humains échapperaient-ils à cette volonté manifeste du Créateur ?

» Ici-bas comme là-haut, les individualités subsistent, sans être nivelées, sans avoir été coulées dans un moule uniforme.

» Chacun de nous a son étoile, une étoile intérieure qui l'illumine et éclaire sa destinée.

» Par faveur spéciale, il en est parmi nous qui, de surcroît, sont marqués du Sceau divin. Moi et toi, nous sommes du nombre. Nous servons de guides à d'autres moins favorisés, et nous avons envers eux une mission à remplir.

» Je connais ta vie passée, car je suis le Suprême initié, celui qui a été désigné pour relier les Élus avec le Tout-Puissant.

» Je savais que tu devais venir.

» Tu as pu faire un faux pas et choir dans le ruisseau, mais, quand c'est utile, le Ciel envoie toujours notre main secourable à celui qui en est digne.

» Ma conduite privée doit te paraître un peu étrange. Rassure-toi, elle est simple.

» La femme que tu as entrevue tout à l'heure n'est pas mon épouse,

mais la fille de mon oncle.

» Comme nous, elle a reçu le don à sa naissance, et, comme nous, elle croit que le véritable bonheur consiste à revenir aux pratiques de nos lointains aïeux. Tous les deux, nous confectionnons des objets en alfa. Nous subsistons uniquement de leur vente et n'attendons de secours alimentaire de personne. Depuis plus de dix ans, nous vivons côte à côte. Notre vie est sans histoire et sans trouble.

» Jusqu'à vingt-cinq ans, j'ai été mêlé à la vie banale, dissolue et perverse des gens de cour.

» Sans enthousiasme, d'ailleurs !

» Mes compagnons de plaisir et de débauche s'étonnaient de mon air pensif et réticent. Dans le concert de leurs débordements et de leurs folies, j'apportais une note sévère qui les chagrinait. Je m'écartais d'eux dans les limites permises à un prince héritier. À toutes ces distractions de vie perdue, je substituai, peu à peu, des incursions fréquentes dans les milieux populaires, en compagnie de mon fidèle Sélim.

« Avec son aide, je me camouflais si bien que mil ne pouvait soupçonner le rang élevé, occupé par moi au Palais des Ancêtres. J'appris à panser les corps endoloris et à chasser les mauvais génies dont les morsures supposées affolent les gens.

» On m'appelait le Sorcier inconnu. J'étais heureux.

» Vers cette époque, mon père mourut. Ce fut pour moi une terrible épreuve.

» Je restai prostré pendant plusieurs jours, indifférent et solitaire.

» Lorsque je revêtis le manteau royal, je posai mes conditions.

» — Je commanderai, dis-je au Grand Vizir, et tu gouverneras. Je te laisse ce soin, mais tu en acceptes la responsabilité. Tu me tiendras au courant de tous tes actes et de ceux des autres. En toutes circonstances, je jugerai.

» Depuis, je vis à ma guise. Mes sujets ne se plaignent pas. En réalité, les appétits s'équilibrent. Les plus voraces de mes courtisans se surveillent, se jalourent, se dénoncent. Je fais couper les têtes des plus compromis et je confisque leurs biens. Ces exemples suffisent. La machine fonctionne sans trop de grincements.

« Ainsi que tu as pu t'en apercevoir, le palais n'est pas ma maison d'habitation. Je n'y séjourne qu'une fois par semaine, pour remplir les devoirs de ma charge et maintenir un contact direct avec mon peuple.

» Ma véritable vie s'écoule dans cette vieille demeure dépourvue de tout confort et de tout attrait pour les esprits superficiels. Je l'ai choisie, parce que j'ai reconnu en elle l'image de notre destinée.

» Lentement, sa parure extérieure disparaît. Les murs s'effondrent. Morceau par morceau, elle est reprise par la grande Nature. Comme nous, elle subit l'inexorable loi de la décrépitude.

» Mais si notre existence terrestre est éphémère, Allah ne nous a pas défendu d'être heureux, pendant les courts instants qu'il nous a réservés.

» C'est si facile d'être heureux !

» Il suffit de saisir le bout d'un fil, le fil du bonheur. L'écheveau particulier à chacun de nous flotte au-dessus de notre front, et à portée de notre main. Attention ! Il convient de le dérouler avec prudence et, s'il se casse, de le ressaisir.

» En vérité, l'immense majorité des humains ignore cette mystérieuse aubaine.

» Quelques-uns en ont vaguement l'intuition, mais ils s'agitent sans avantage. Ils parcourent les monts et les plaines, les fleuves et les océans, à la recherche d'un trésor qui est tout près d'eux et ne les quitte pas.

» Quelle naïveté !

» Mon frère, j'ai tenu à te rappeler ces quelques vérités, non pas pour que tu en fasses ton profit, puisque tu es un initié, mais pour que tu les répandes autour de toi, dans la mesure où tes auditeurs sont aptes à comprendre. Sois indulgent avec eux : ils ne savent pas.

» Allons ! L'heure s'avance. Rentrons et dormons ! Repose en paix ! Demain sera, pour toi, le jour de la rédemption. »

L'ermite n'avait pas prononcé une parole.

Vers le milieu de la nuit, il fut réveillé par le roi qui lui dit :

— Lève-toi et prions !

La jeune femme était présente.

Tous les trois commencèrent à l'unisson, et sous la direction du Maître.

Ils pensèrent aux morts et ils pensèrent aux vivants.

Successivement, ils psalmodièrent sur le même rythme : la prière nocturne, différente des cinq prières quotidiennes et obligatoires, la prière pour les morts avec le poème de la Borda et la prière pour la réalisation d'un vœu.

Diverses sourates du Coran, dont le roi énonçait le titre, furent récitées à voix basse et à voix haute, et entremêlées d'invocations au Prophète.

Puis le roi s'exprima dans une langue inconnue. L'ermite cessa de le suivre. Il lui semblait percevoir les syllabes de son nom, mais il n'en était pas sûr.

À la fin probable de chaque strophe, la jeune femme prononçait avec conviction : « Amin ! »

Et cela dura jusqu'à l'aube.

Dès que le soleil parut, le roi accompagna son hôte vers une porte basse qui donnait sur la campagne et se borna à lui dire :

— Va, et ne quitte plus le bon chemin !

Ils se firent un dernier signe d'adieu et se séparèrent.
Lorsque l'ermite leva les yeux, le Nuage planait au-dessus de lui
comme autrefois.

Et il le voyait.

Le narrateur n'a rien à ajouter.



Le pêcheur israélite et le milicien



L'ÉPOQUE de la domination romaine en Palestine, un pauvre Juif avait construit sa demeure au bord de l'eau, près du port de Jaffa. L'appui d'un rocher et quelques branches d'arbre lui avaient suffi. Lorsque la mer le permettait, il montait sur sa petite barque et allait, le long de la côte, jeter ses engins. Il ne faisait pas de pêche miraculeuse, mais tantôt plus, tantôt moins, il rapportait toujours de quoi garnir la table familiale.

Un jour, il eut une surprise. Un poisson, le plus gros de tous ceux qu'il avait vus dans sa vie, s'empêtra dans les mailles de son filet.

— C'est la mère des rascasses ! cria-t-il en arrivant chez lui.

La manger ?... Il n'y fallait pas songer.

Il irait au marché de la ville, la vendrait un bon prix, achèterait quelques pièces de linge dont ils avaient grand besoin, et, avec le surplus, il se procurerait aisément de quoi agrémenter leur repas du jour.

Il plaça donc le poisson dans une bourriche en alfa et partit.

Malédiction ! Il rencontra, sur son chemin, un milicien qui le connaissait. Ce milicien faisait partie du service de surveillance du marché, et il était réputé pour sa sévérité. Il avait, comme attribut de ses fonctions, un solide bâton en bois de chêne, et il en usait.

L'éviter n'était pas facile.

— Tiens, c'est toi, le pêcheur ! dit-il au Juif. Que nous apportes-tu de bon aujourd'hui ?

Et, lui barrant la route :

— Oh ! Oh ! l'ami. Mais c'est un morceau de prince que tu as trouvé

là ! Je te l'achète ! Combien ?... Deux dirhems te suffisent ? Non ?... Alors, cinq, mais pas un de plus.

— Laisse-moi passer, répondit le pêcheur. Le poisson est vendu. C'est une commission. Je l'apporte au restaurant de Sidi Blal.

— Ta ta ta ! reprit le milicien. Sidi Blal cherchera autre chose pour ses clients. Voici dix dirhems, et finissons-en... Non ?... Tu résistes ?... Alors, je le prends pour rien !... D'ailleurs, tu as dû le voler, ce beau poisson, sur quelque grand bateau... et, comme je suis de la police, je le confisque. Voilà ! Et estime-toi heureux que je ne t'emmène pas en prison.

Le Juif voulut encore défendre son bien, mais un coup de bâton lui fit lâcher prise.

Tout penaud, il s'en revint.

Il s'assit au fond de sa demeure. Puis, passant et repassant la main sur le rocher qui lui servait de mur, il se lamenta.

— Oh ! Jéhovah. Je cherche en vain ta Justice. Je suis un réprouvé. Je ne suis rien. Je suis moins que rien, moins que l'animal le plus vil, le plus détesté. Le chacal qui a surpris un lapin le mange en paix dans son refuge. Le tigre qui rôde dans la jungle emporte sa proie et s'en repaît. Le serpent qui a fasciné l'oiseau s'en délecte. L'hirondelle apporte la becquée à ses petits, et nul ne l'empêche. Seul, le Juif n'est pas assuré de partager avec les siens le fruit de son labeur. À tout moment, le dernier des sbires peut le laisser nu sur le sol, même le priver d'une goutte d'eau. Qu'ai-je donc fait pour être si au-dessous des autres, si au-dessous de tout ?

» Je suis trop malheureux, Dieu juste ! Je suis pieux et religieux. Je ne discute pas ta Loi. Je trouve bon que tu nous punisses, ou que tu nous récompenses dans cette vie, notre vie terrestre, même si c'est la seule que tu nous aies permise. Mais, quelle malédiction pèse sur moi ? Qu'ai-je donc fait pour mériter un tel châtiment ? Quel crime ai-je commis ? Dieu bon, exauce-moi ! Ôte-moi l'existence ! Tue-moi ! Fais-nous mourir tous ! Tue-nous tous ! Nos souffrances seront finies. »

Et, autour de lui, sa femme et ses enfants avaient faim.

Et, autour de lui, sa femme et ses enfants pleuraient.

Revenons au milicien.

Bruyant et guilleret, il rentra chez lui et posa le panier sur la table. Sa femme s'extasia.

— Voilà la bête ! s'écria-t-il. Sors ta provision d'épices, d'aromates et de condiments, et fais-nous un plat digne des dieux.

Le repas fut très gai. Il fut agrémenté de saillies, de bons mots et du récit des bons tours que ses collègues et lui jouaient aux Juifs et à quelques autres indésirables.

— Pauvres Juifs ! s'exclamait la femme de temps en temps.

— Comment ? Pauvres Juifs ? répliquait-il. Est-ce que, maintenant,

tu vas t'apitoyer sur leur sort, prendre la défense de cette race exécrée ? Mange, et passe-moi encore une tranche de ce mets délectable !

À la fin du repas, le milicien, en guise de jeu, ramassa les arêtes une à une, les arrangea, et reconstitua le squelette. La tête était restée intacte.

Rassasiés et heureux, ils se couchèrent et s'endormirent.

Leur sommeil fut lourd, agité, entrecoupé de borborygmes et de soupirs prolongés.

Vers la mi-nuit, ils furent brusquement réveillés par une lueur fulgurante qui embrasa toute la pièce.

Ils sautèrent hors du lit.

Des torches flamboyantes étaient fichées dans les murs et se maintenaient toutes seules.

Sur la table, le poisson était reconstitué dans son intégralité. Il avait grandi, et le plat sur lequel il reposait, lui aussi, était agrandi. Les yeux de l'animal, cerclés de jaune, les regardaient fixement et paraissaient vivants. De la bouche ouverte, la langue, toute blanche, sortait hérissée comme un dard.

En signe de dérision, le mari avança la main et lui flanqua une chiquenaude. Prompte comme l'éclair, la gueule se referma et lui coupa les doigts.

Tout de suite, la blessure devint noirâtre, sanguinolente, horrible. Une vive douleur arracha des cris à l'imprudent, et, de ses yeux, les larmes coulèrent.

Rapidement, son état s'aggrava ; des morsures lancinantes lui broyaient les chairs.

Sa femme courut chercher un médecin.

Le praticien arriva et, de son scalpel agile, lui coupa le poignet.

Il n'en ressentit aucun soulagement, et ses cris redoublèrent.

On lui coupa l'avant-bras.

Exécution inutile, le mal remontait vers l'épaule.

Comme le bûcheron taille sur le tronc d'un arbre, le médecin déboîta la clavicule. Décision sans effet !

Des lames acérées s'enfonçaient dans la poitrine du malheureux et détruisaient ses organes.

De minute en minute, il suffoquait.

Il roula sur le sol et se pelotonna, en poussant d'affreux gémissements.

Son cerveau s'obscurcissait, et il sentait la vie se détacher de lui.

Horreur et blasphème ! Sans qu'il se fût aperçu de leur entrée dans la chambre, le Juif, sa femme et ses enfants étaient près de lui. Hagards, groupés comme des fantômes sortis des enfers, ces réprouvés le regardaient mourir. Leur rictus sardonique et vengeur l'épouvantait.

Il eut un dernier sursaut, ses nerfs se détendirent, et il sombra dans la nuit, l'éternelle nuit.

Une bourrade inattendue le raviva.

— Eh bien... On se lève, ou on ne se lève pas, aujourd'hui ? lui dit sa femme en le secouant rudement. Tu as trop bien dîné hier au soir, et la digestion te pèse. Allons, ouste ! paresseux. Dépêche-toi, ou tu arriveras en retard au travail, et tu seras blâmé.

Ahuri, il se dressa sur son lit et, machinalement, passa la main dans sa chevelure.

— Ah ! ma pauvre femme, répliqua-t-il, je sors d'un épouvantable cauchemar.

— Peuh ! rétorqua-t-elle. Des rêves !... De la fumée, de la fumée noire !

Et elle haussa les épaules.

D'un bond, il sauta sur le plancher, et, hâtivement, avec des gestes saccadés, il rajusta son uniforme.

— Donne-moi de l'argent, dit-il, beaucoup d'argent, tout l'argent que tu auras.

Sa femme voulut protester, mais devant son attitude farouche, elle n'osa pas.

À grandes enjambées, il se dirigea vers le port, le dépassa, et arriva devant la cahute du Juif.

— Viens ! lui dit-il sans autre explication.

Habitué à tout, même aux pires éventualités, le Juif le suivit.

Ils s'arrêtèrent sur la place du marché, devant la boutique d'un revendeur de coiffes en alfa.

Le milicien en choisit une, parmi les plus grandes, et la remit à son compagnon.

Ils s'approchèrent d'un marchand de légumes.

En un instant, le panier fut garni d'oignons, de carottes, de céleris, de poivrons, de piments doux, d'aubergines et de haricots tendres. Sans marchander, le milicien paya.

Puis, ils complétèrent l'approvisionnement par des fruits : abricots, pêches, cerises, ligues, bananes et dattes. Enfin, ils mirent sur le tout un gigot d'agneau prélevé à l'étal d'un boucher vendant de la viande licite.

Le milicien payait, payait toujours.

— Maintenant, va-t'en ! dit-il au Juif. Tout est pour toi. Aujourd'hui est un jour de fête. Fais bombance avec les tiens : c'est moi qui régale.

Le Juif repartit, sans lever la tête et sans comprendre.

— Est-ce que le Romain serait devenu fou ? se contenta-t-il de murmurer.

Quant au milicien, plus jamais il ne frappa un Israélite, ni ne le molesta.



Omar et ses trois filles



SOUS la domination des janissaires et des mamelouks en Afrique du Nord, vivait, en Alger la Blanche, un riche négociant que l'on appelait Omar el Faci (originaire de Fez). Ce surnom de Faci était de tradition dans sa famille. Il avait été donné à son grand-père, lorsque celui-ci était arrivé dans la capitale des pays barbaresques, pour y chercher fortune. Brave, audacieux, sympathique, cet ancêtre, maghrébin déraciné, n'avait pas tardé à constituer une équipe de corsaires de sa trempe ; et il en était devenu le chef.

Les fins voiliers du Levant qui traversaient la Méditerranée pour aller commercer dans les riches contrées de l'Italie, de la France ou de l'Espagne, n'avaient pas d'ennemi plus redoutable.

Sa réputation, comme pirate, était légendaire.

Rapidement, ses parts de prise s'accumulèrent dans les magasins qu'il créa. On trouvait chez lui, en abondance, les épices les plus renommées, de riches étoffes, toutes les armes connues, des bijoux d'or et d'argent, des glaces de Venise, les perles de la mer d'Oman et mille autres choses de moindre importance.

Lorsqu'il mourut, ses descendants le remplacèrent dans son négoce, mais, moins belliqueux et moins ardents que lui, ils se contentèrent de convertir le précieux héritage qu'il leur avait légué en monnaies de l'époque, afin de s'en servir pour acheter des immeubles dans la ville et des terres dans les environs.

Quelques-uns d'entre eux, personnages influents, figurèrent dans les conseils du gouvernement.

Omar était l'un des derniers représentants de cette opulente lignée.

Il naquit dans l'abondance. De nombreux fellahs travaillaient pour lui sur les coteaux d'Hussein-Dey et dans la plaine de la Mitidja.

Le Ciel l'avait comblé de biens. Mais cela ne suffit pas pour être heureux.

Et Omar n'était pas complètement heureux.

Méfiant, ombrageux, taciturne, il attachait au moindre incident une importance exagérée et parfois ridicule.

Il avait toujours l'air inquiet, obsédé, et les plissements de son front impressionnaient vivement ceux qui l'approchaient.

Ses traits tourmentés ne se détendaient qu'en présence de ses filles, des trois filles qui composaient toute sa progéniture. Leur mère, morte prématurément, avait été emportée en quelques jours par une fièvre maligne.

Omar avait été profondément affecté de la disparition de cette descendante des Marabouts, si noble, si parfaite.

Depuis, son humeur était devenue exécration, et il traitait ses autres concubines avec la même désinvolture et le même manque d'égards que lorsqu'il s'adressait aux esclaves et aux négresses composant son personnel domestique.

Par suite d'une réaction intime, bien naturelle, il avait reporté toute la douceur et la mansuétude dont il était capable sur les trois colombes « que le Ciel avait confiées à sa garde », ainsi qu'il aimait à le rappeler.

Elles le méritaient bien.

Leur éducation n'était pas négligée.

La négresse, qui en était plus spécialement chargée, leur donnait d'excellents conseils de bonne tenue et de dévouement filial. Aussi s'efforçaient-elles volontiers, par leur babillage et leurs câlineries, de déridier le front assombri de leur père.

Un peu par atavisme, et aussi par respect pour la tradition musulmane qui incite les parents à ne pas avoir pour les filles la même considération que pour les garçons, Omar ne leur manifestait pas, ostensiblement, sa satisfaction, mais il n'en était pas moins sensible à leurs bonnes manières, à leur espièglerie, à leur spontanéité.

Jour après jour, il assistait à leur épanouissement juvénile. Souvent, et à leur insu, il les contemplait, lorsqu'il les surprenait groupées dans quelque coin. Bien qu'il fût peu enclin aux images poétiques, parfois s'ébauchait confusément dans son esprit une comparaison entre leur poussée vers la vie et la lente éclosion des roses sélectionnées qu'un jardinier expert cultivait, sous sa direction, dans son magnifique jardin des coteaux d'El Biar.

Tout en haut d'un ravin qui descendait vers la mer, il avait fait édifier une somptueuse villa, qu'il utilisait comme résidence d'été.

Dès les premiers beaux jours, il y installait tous les siens, et lui-

même ne descendait plus à la ville que pour la surveillance de ses affaires.

La propriété était entourée de hauts murs qui la mettaient à l'abri des importuns et des regards indiscrets.

Extérieurement, ce vaste enclos ressemblait plutôt à un bordj, sans caractère particulier, qu'à une maison de plaisance ; mais à l'intérieur, quel émerveillement !

L'habitation, surélevée d'un étage et couverte en terrasse, occupait le centre.

Ni le marbre, ni l'onyx n'avaient été ménagés lors de la construction. Des revêtements en porcelaine vernissée et colorée se mêlaient aux pierres de luxe, pour en augmenter l'éclat.

Le jardin, qui encadrait le tout, était d'une parfaite ordonnance. Orangers et mandariniers y tenaient la première place ; mais les figuiers, les oliviers et d'autres porteurs de fruits savoureux y étalaient leurs branches. Entre les massifs, les roses les plus nuancées et les plus rares mélangeaient leurs tons dans des corbeilles de verdure.

Sidi Omar n'avait rien négligé pour donner à ses colombes la cage dorée et riante qu'il rêvait pour elles.

Il assistait, ravi, à leurs ébats, à leurs poursuites à travers les allées, à tous les jeux enfantins que peuvent imaginer les jeunes filles d'âge intermédiaire. Il se félicitait d'avoir réussi à les rendre heureuses, loin des bruits de la ville et de ses embûches, et surtout de les garder entièrement à lui, rien qu'à lui.

Hélas ! il est écrit que notre contentement ne sera jamais que de courte durée.

Un soir de mai, Omar reçut la visite de son voisin le plus proche, Si Saïd ould Kebir, le puissant syndic des crieurs publics.

Ils se connaissaient depuis fort longtemps, depuis leur enfance. Ils avaient suivi les mêmes études et perdu leurs illusions de jeunesse dans des conditions sensiblement identiques. Maintenant, ils fréquentaient le même café maure et se retrouvaient fréquemment dans les réunions de notables, où se discutaient les événements intéressant l'Islam.

— Mon cher Omar, dit-il, je suis venu te demander un conseil, un conseil important.

» Tu sais que j'ai un fils aîné qui, jusqu'à ce jour, m'a donné toute satisfaction, et dont je suis fier.

» Il vient de terminer brillamment ses études de droit musulman.

» Il est temps que je songe à organiser sa vie définitive, et que je le mette en mesure de se créer un foyer, à son tour.

» Mon devoir le plus sacré est de lui trouver une première compagne, digne de lui et de nous tous.

» Je sais aussi – et il est inutile de te dire comment je l'ai appris –

que l'aînée de tes trois filles est une personne accomplie. Elle va, je crois, entrer dans sa quatorzième année, et tu n'ignores pas plus que moi que nous avons de graves responsabilités concernant l'avenir de nos enfants. Nous ne devons pas laisser à Iblis le Démon le soin de régler leurs inclinations sentimentales, sans nous exposer à des catastrophes irrémédiables et à des regrets pénibles pour eux et pour nous. Bref ! Mon fils et ta fille appartiennent au même milieu. Nos familles s'estiment et nous avons toujours entretenu, les uns avec les autres, les relations les plus cordiales. En ce qui me concerne, je serai très heureux d'établir entre nous un lien de plus, en unissant nos deux jeunes gens. Je demande ton assentiment et j'attends ta réponse. »

Sidi Omar regarda son interlocuteur avec aménité, mais il resta muet.

Son silence dura un certain temps.

Enfin, il releva la tête, tendit la main à son ami et ajouta simplement :

— Je suis vivement touché de ta démarche. Accorde-moi un délai de quelques heures. Demain, je te ferai connaître ma décision.

Ils se séparèrent.

Omar était très troublé.

Il ne parvenait pas à reprendre son équilibre. Il jetait des regards furtifs à droite et à gauche, comme s'il était traqué, menacé par un ennemi invisible et inattendu.

Il dormit mal.

Étendu sur sa couche, il tournait, se retournait, s'appuyait sur son coude, se levait et restait immobile, debout, la tête penchée en avant.

Que faire ? Que dire ? Que répondre ?

Déjà, à plusieurs reprises, il avait dû couper court à des allusions du même genre, émanant d'intermédiaires envoyés par des personnalités connues ; mais il se rendait bien compte que l'éventualité qui se présentait à lui était normale, fatale, inexorable.

L'une après l'autre, ses filles allaient le quitter, se séparer de lui pour toujours, se détacher de son affection pour en accepter une nouvelle, se contenter de le revoir par intervalles, et plutôt par devoir que pour obéir à un sentiment plus tendre.

Des étrangers viendraient les lui prendre et les emmèneraient sous d'autres toits, au milieu de l'allégresse générale et des you-you de circonstances, sans se douter que le rapt lui crèverait le cœur, et sans qu'il puisse trouver autour de lui une âme compatissante qui le comprendrait et partagerait sa peine.

« Quelle atroce perspective s'inscrit dans mon avenir ! se disait-il. Ma destinée est de vieillir seul, toujours seul, sans un sourire affectueux pour me faire oublier la morsure des ans, sans un rayon de soleil qui m'accompagne jusqu'aux portes du tombeau.

» Et si, par la volonté d'Allah, la maladie et les infirmités fondent sur moi, je n'aurai d'autre réconfort à espérer que l'hypocrite servilité de la valetaille.

» Est-ce possible ?

» Qui m'accueillera désormais par des cris joyeux lorsque je franchirai ma porte, au retour de la ville ?

» N'ai-je pas été suffisamment frappé dans le passé ?

» N'ai-je pas payé mon tribut à l'Ange aux ailes noires ?

» N'est-ce donc rien que d'accomplir ponctuellement toutes ses obligations envers les siens, en veillant jour et nuit sur leur tranquillité et leur bien-être ?

» Mes filles ne sont-elles pas, grâce à moi, à l'abri de tout besoin ?

» Ne me doivent-elles pas une compensation ?

» Je n'en demande pas d'autre que de les conserver près de moi, autour de moi, jusqu'à ce que le messager céleste ait fermé ma paupière pour toujours.

» Déjà, je descends la pente qui conduit aux vallées funèbres, tandis qu'elles, elles continuent leur ascension vers les lumineux sommets. Je ne cherche nullement à contrarier leur élan, mais seulement à concilier leurs aspirations avec la considération à laquelle j'ai droit.

» Un jour viendra où je les remettrai à la garde du Tout-Puissant, et où elles seront libérées de toute entrave paternelle. Jusque-là, elles seront astreintes à patienter ; leur sacrifice n'aura rien de bien pénible, ni de douloureux.

» C'est dit, ma décision est prise.

» À l'avenir, je donnerai les ordres nécessaires pour que tout prétendant soit évincé de ma demeure, avant qu'il ait manifesté l'intention de troubler notre tranquillité.

» Hélas ! pourquoi faut-il que mon premier refus s'adresse au meilleur de mes amis ? Que va penser Si Saïd lorsqu'il recevra notification de mon refus ? Vais-je me contenter d'une excuse banale pour justifier mon attitude ? Ne m'attribuera-t-il pas une pensée désobligeante, pour lui et pour son fils ? Notre vieille amitié résistera-t-elle à cette déconvenue, inexplicable et imprévisible ?

» Je suis très malheureux. »

Et, sans arrêt, ces mêmes raisonnements passaient et repassaient dans son cerveau en ébullition.

Un peu avant l'aurore, harassé, découragé, il se laissa tomber sur son lit et s'endormit profondément.

Dès son réveil, il se préoccupa de rédiger sa réponse. Est-il besoin d'ajouter que cette réponse était négative ?

Quelques jours se succédèrent.

Discrètement, les deux amis évitèrent de se rencontrer, jusqu'à ce qu'une circonstance, toute fortuite, les remît en présence. D'un

commun accord, ils effacèrent de leur mémoire ce pénible incident. Plus jamais il n'en fut question entre eux, et leurs relations redevinrent cordiales comme précédemment.

Le calme revint dans l'esprit du Faci.

Il croyait bien avoir résolu pour longtemps, sinon pour toujours, le problème délicat et épineux qui s'était posé devant lui.

Il se trompait.

La proximité des colombes attire invariablement la venue des ramiers, et les jolies colombes ne sont pas insensibles à leurs roucoulements.

Et sur le chemin du Télemly, les ramiers ne manquaient pas.

Les apparitions des trois filles d'Omar, dans l'unique sentier qui reliait le faubourg à la ville, étaient rares, mais possibles.

Elles étaient très remarquées.

L'œil noir des jouvencelles croisait, au passage, ces rayons voilés, avec l'ardent hommage qui se lisait sur les visages des jeunes élégants qu'elles rencontraient.

Et, le lendemain, les hauts murs qui les enfermaient dans leur princière demeure ne parvenaient à amoindrir, ni l'essor de leurs pensées, ni l'envol de leurs aspirations vers des jardins inconnus.

Parfois, elles s'arrêtaient au milieu des allées de l'enclos familial, pour écouter le battement sourd du tambourin ou les modulations langoureuses de la flûte de roseau.

Avec quel ravissement elles interprétaient ce langage que leur apportait la brise !

Elles se faisaient des confidences, mais elles connaissaient déjà la valeur de la discrétion, et leurs propos mystérieux ne franchissaient pas le cadre de leur intimité.

Un jour, elles obtinrent de leur surveillante attitrée – Allah seul pourrait dire comment – l'autorisation de monter sur la grande terrasse de l'immeuble.

Leur premier contact avec l'immense horizon, qui s'étendait jusqu'à de lointains rivages, fut de courte durée ; mais elles descendirent de leur observatoire émerveillées.

La tentation de recommencer cet exploit était trop forte pour qu'il ne fût pas renouvelé. Avec quel empressement elles récidivèrent !

Les tourtereaux du voisinage ne tardèrent pas à s'en apercevoir.

Des signaux furent échangés.

Les trois jeunes filles venaient de s'engager dans les sentiers si attrayants, mais si dangereux, de l'Amour.

À cette période de leur croissance, quelqu'un prit sur elles une influence éducative prépondérante. Ce fut la plus jeune des femmes de leur père, la dernière venue.

On l'appelait Lalla el Barania, la dame des champs lointains, parce

qu'elle était originaire du Sud-Algérien. Sa vie de jeunesse était peu connue, et elle n'en parlait guère ; mais c'était une créature de marque, aux grands yeux ensorceleurs et à la silhouette féline. Elle avait dû fréquenter des milieux choisis, car elle s'exprimait avec distinction, et elle était experte dans les arts d'agrément, si précieux pour rompre la monotonie de l'existence féminine dans les intérieurs mauresques.

Les jeunes filles l'aimaient beaucoup et la nommaient Oumiya – Petite Mère.

Elle, elle les initiait à la tapisserie, à l'harmonie des teintes, à l'exécution de dentelles compliquées, à l'ornementation de leurs vêtements et à tous les artifices de nature à rehausser la beauté de la femme et à la faire apprécier davantage.

Pour les récompenser de leur application, elle leur racontait les Histoires merveilleuses des *Mille et une Nuits* et les entraînait, avec elle, dans le monde féerique des palais enchantés et des princes charmants.

— Apprends-nous à danser, la Oumiya, lui dirent-elles par un bel après-midi de printemps. Pour toute réponse, la Petite Mère mit un doigt sur ses lèvres et les invita à la suivre. Sur la pointe des pieds, et avec mystère, elles grimpèrent au premier étage et s'installèrent dans la grande chambre, dite chambre des enfants.

En un clin d'œil, coussins et matelas furent rangés le long des murs.

El Barania se campa au milieu du vide qui avait été laissé, et les jeunes filles se munirent de leurs tambours de basque.

L'orchestre improvisé fut vite au point.

Dov dov dov..., Dov dov dov.

Et lentement, posément, la Fille des Sables dansa la noble danse du Harem.

Ses dociles élèves la regardaient évoluer, pensives.

Sur son invitation, et avec beaucoup de bonne volonté, sinon avec brio, elles vinrent, l'une après l'autre, esquisser leurs premiers pas.

Cette première leçon d'initiation fut suivie de beaucoup d'autres. Les séances se succédèrent, agitées, pleines d'entrain.

El Barania, elle-même, s'était prise à son propre jeu. Elle s'élançait parfois avec frénésie, dans des bonds désordonnés, comme si elle voulait s'évader, oublier un instant sa condition servile et le mari maussade que le hasard lui avait donné.

On n'oserait affirmer que ces réunions clandestines n'étaient pas présidées par quelque malin djinn, tapi dans un coin et envoyé tout exprès par Iblis le Démon.

N'importe ! Les jeunes filles étaient heureuses. Elles étaient traitées par tous comme de petites reines ; tous leurs caprices étaient satisfaits. Leur père s'absentait pendant la plus grande partie de la journée, et

elles savaient bien que, même si elles dépassaient la mesure dans leurs exigences, personne n'oserait l'en informer.

Cette indulgente complicité de leur entourage n'était pas sans danger.

De concession en concession, trois jeunes gens du voisinage furent autorisés à pénétrer dans le magnifique jardin de Sidi Omar, sous le prétexte, bien anodin, d'y cueillir quelques fleurs. La cueillette fut abondante et fort animée. À leur départ, les jeunes amateurs de tulipes et de roses demandèrent à revenir. Aucune réponse favorable ne fut formulée, mais aucun refus ne leur fut opposé.

Les jeunes gens revinrent et devinrent des visiteurs assidus et empressés.

Sous les grands arbres et sur la pelouse, les conversations se prolongèrent et furent agrémentées de toutes sortes de jeux.

Les gardiennes veillaient au respect des convenances, et l'une d'elles se tenait à la porte extérieure pour éviter toute surprise désagréable.

Ainsi que nous l'avons mentionné, Sid Omar allait régulièrement vaquer à ses affaires et ne remontait de la rue Bab Azzoun qu'à la tombée de la nuit.

Il était toujours accompagné de son fidèle chien de garde, le nègre Moursouk.

Ce grand diable basané, aux formes massives, au museau de bouledogue, veillait avec vigilance sur la sécurité de son maître, prévenait ses moindres désirs, écartait de lui les importuns, lui servait d'espion. Il ne le quittait ni jour, ni nuit.

La nuit, il couchait au premier étage, à proximité de l'appartement occupé par le Maître et ses filles, prêt à répondre au premier appel.

Un matin, au cours de leur trajet habituel, Omar fut surpris de le voir se rapprocher de lui, avec la visible intention de lui faire une communication.

D'un mouvement de tête, Omar lui fit signe de parler.

— Maître, on te trompe, dit-il à voix basse. Le Démon s'est introduit dans ton logis. Un malheur pèse sur nous.

Et rapidement, dans un bredouillage pénible, mais expressif, Moursouk raconta tout ce qui se passait à la villa en leur absence.



Le démon s'est introduit dans ton logis

— Qui t'a renseigné ? objecta Omar.

— Miloud, le fils du jardinier.

— C'est bien. Tais-toi !

Moursouk se replaça derrière son maître, et ils continuèrent leur chemin.

Omar ne séjourna que peu de temps dans son logement de la rue Bab Azzoun. Dès l'après-midi, il sortit, s'engagea dans la rue Bab el-Oued, la suivit jusqu'au bout et s'assit sur la terrasse d'un café maure qu'il connaissait, mais qu'il ne fréquentait pas habituellement.

Il ne tenait ni à être reconnu, ni à engager une conversation avec un indifférent.

Vers le soir, après avoir absorbé de nombreuses tasses de thé à la menthe, il reprit le chemin du Télemly.

Son retour fut fêté par les cris de joie de ses filles, toujours débordantes d'entrain et de bonne humeur.

Il répondit à ce bruyant accueil par un maigre sourire, prétexta un violent mal de tête et se retira dans sa chambre.

Le lendemain, dès son lever, il prit dans un coffre une grosse clef, un peu ternie par le manque d'usage, la mit dans sa poche et descendit faire un tour dans son jardin.

Il s'arrêta dans l'angle où les murs faisaient saillie sur le ravin tout proche.

Là, se trouvait une sorte d'appentis qui avait été destiné à recueillir les outils de jardinage, mais que le jardinier n'utilisait pas, préférant garder ses instruments chez lui.

Omar l'ouvrit et se dirigea vers une petite porte qui avait été pratiquée tout au fond et donnait accès à l'extérieur. Il fit fonctionner la serrure, s'assura qu'elle était en bon état, referma et continua sa promenade à travers les massifs.

À l'heure habituelle, il prit la direction d'Alger, suivi par Moursouk.

Bientôt, il tourna à gauche, rejoignit le ravin et le remonta jusqu'à ce qu'il arrivât devant la petite porte donnant accès à l'appentis. Il entra, s'installa devant la fente de la clôture permettant de voir ce qui se passait dans le jardin et attendit.

Quelques heures s'écoulèrent.

Tout à coup, il perçut un bruit confus de voix, de cris, d'exclamations annonçant l'arrivée d'étrangers dans sa demeure.

Les voix se rapprochèrent. Jeunes gens et jeunes filles s'avançaient, en tumulte, dans sa direction, se dispersaient par petits groupes, s'interpellaient, se rencontraient aux croisements des allées, se heurtaient, et recommençaient leur joyeuse sarabande. Sur un signe de l'aînée, ils se groupèrent sous un vieux sycomore, formèrent le cercle et se mirent à raconter des histoires.

Une négresse leur apporta du thé et des pâtisseries au miel et aux

amandes.

Après une courte accalmie, deux esclaves étendirent, sur la pelouse, un grand tapis persan.

Les jeunes gens saisirent leurs tambourins, les élevèrent au-dessus de leur tête, et, d'un même geste, les abaissèrent et commencèrent à frapper en cadence :

Dov Dov Dov... Dov Dov Dov.

Les mains des jeunes filles claquèrent à l'unisson. Toute la joyeuse bande se mit à crier :

— Leïla ! Leïla el Ghezala ! (Leïla la Gazelle !)

Leïla était la plus jeune de tous et n'avait pas encore atteint sa douzième année.

D'un bond, elle sauta au milieu du tapis et mima la danse du mouchoir.

Sa poitrine menue, sa taille souple, ses jambes fuselées, nerveuses, et jusqu'à ses gestes inachevés, tout cela formait un ensemble puéril et charmant.

À la voir s'agiter comme un diabolotin déchaîné, on avait l'impression que, si elle n'était pas encore entrée dans l'éblouissant Palais des Rêves, elle dansait devant la Porte d'Or qui y conduit.

Elle fut remplacée par sa sœur cadette Bedra. Celle-ci était plus modeste, plus réservée, plus concentrée. Ses élans de vie intérieure se manifestaient plutôt dans le brillant de ses yeux noirs que dans des attitudes dirigées, commandées, imposées par le rythme sourd des tambourins. Il y avait dans son jeu quelque chose de retenu, de nonchalant, de non fini. Elle ne se livrait pas.

Quand l'aînée se leva, son apparition fut saluée par une bruyante ovation.

On l'appelait Nedjma (Étoile). La nature l'avait déjà modelée et en avait fait une vraie jeune femme.

Quelle prestigieuse danseuse !

Dès les premières mesures, elle suivait les évolutions du foulard de soie qui voltigeait au-dessus d'elle, se soulevait, comme si elle voulait se détacher de la marche reposée et chancelante de ce bas monde, pour s'envoler vers le plan des étoiles dont elle portait le nom. Quelquefois, elle souriait en tourbillonnant, pour montrer qu'elle était parvenue au but mystérieux qu'elle désirait atteindre. Puis, ses traits se contractaient, comme si elle rencontrait un obstacle, comme si elle subissait une contrariété imprévue. Mais d'un bond, elle franchissait la barrière invisible et retrouvait son sourire.

Elle continua ainsi jusqu'à l'épuisement de ses forces.

Après une pirouette savante, elle s'immobilisa, éleva ses deux bras, et, avec ses deux mains, teintes au henné, elle encadra sa figure, rayonnante de beauté et d'extase.

Alors, sa bonne volonté l'abandonna ; elle chancela et se laissa tomber dans les bras du jeune homme qui s'était précipité pour la soutenir. Un court instant, elle resta pressée contre lui.

De sa cachette, Sid Omar n'avait perdu ni un geste, ni un mouvement. Il était édifié.

Sans bruit, il redescendit dans le ravin et prit un chemin détourné pour rejoindre la ville. Son pas était normal, quoique plus lourd. Ses sourcils se contractaient durement autour de ses orbites. Son regard, devenu rigide, ne quittait pas le milieu du sentier.

Il éprouvait une sensation bizarre.

Il lui semblait qu'une rupture s'était produite derrière lui ; que sa villa se détachait, s'éloignait, l'abandonnait ; qu'il n'y rentrerait plus jamais ; que ses filles n'existaient plus. Il aurait voulu se retourner pour s'assurer s'il en était bien ainsi, mais il n'osait pas.

Quand il se retrouva dans la cohue des citadins, il ne put supporter le contact bruyant de cette foule anonyme, indifférente, égoïste.

Il se réfugia dans la Grande Mosquée, la maison d'Allah, où son besoin de solitude serait respecté.

Il s'assit, adossé à un pilier.

D'autres musulmans entraient ou sortaient par la grande porte, mais ces allées et venues ne l'intéressaient pas.

Il était mal à l'aise.

Une sorte de barre pesait sur son estomac et le gênait. Un grand vide se produisait dans sa poitrine, s'élargissait en tous sens. Ses épaules fléchissaient. Malgré tout, son cerveau se maintenait lucide.

De ses yeux secs, fiévreux, il poursuivait, dans le vague, des personnages qui s'enfuyaient en ricanant. Alors, il fermait les paupières et, devenu plus calme, sa pensée changeait de direction. Il revoyait l'heureux temps de sa jeunesse où, dans ce cadre splendide, il venait écouter l'interprétation des textes sacrés, par les Maîtres de l'Islam.

Où étaient-ils ? Qu'étaient-ils devenus, ces joyeux camarades qui, des heures durant, discutaient avec lui sur les sujets les plus divers ? Comment la vie les avait-elle traités ? La réussite de quelques-uns était notoire, mais le plus grand nombre avait disparu dans la masse grouillante de la foule indécise.

D'ailleurs, il n'avait gardé de tout cela qu'un ami, un véritable ami, son voisin de campagne Si Saïd le Fortuné.

En ce moment, le rappel de ce nom ne lui causait nulle joie. Il était lié au souvenir de cette malencontreuse demande en mariage qui, un instant, avait troublé sa quiétude et failli compromettre l'harmonie de son foyer.

Et pourtant ! s'il avait accueilli favorablement cette démarche si naturelle, si amicale, qui sait ? le terrible drame qui s'annonçait

comme de nature à bouleverser son existence et celle des siens ne se serait peut-être pas produit !

Trop tard ! À quoi bon ces regrets superflus ? Le Sage n'a-t-il pas dit : « Le passé est mort. »

Le présent lui imposait une obligation de justicier : il devait être inexorable.

Il ne lui appartenait pas d'adoucir la sentence, d'amoindrir la faute commise. S'il se laissait attendrir, il serait indigne de porter son nom, indigne des grands ancêtres.

Chacune de ses filles, et toutes ensemble, avaient fait un faux pas, le seul qui leur était interdit. Elles avaient cédé à l'emprise du djinn maléfique qui s'introduit dans le corps de la femme et le corrompt pour toujours.

Un souffle impur avait passé sur elles et les avait flétries.

La Mort seule pouvait effacer la trace de ces flétrissures.

Les trois jeunes filles étaient condamnées.

Avec un calme effrayant, Omar chassa brusquement de son esprit tout souvenir temporel et il se retourna vers le Maître des Mondes.

À voix basse, il récita la fatiha, la prière qui ouvre le Livre sacré, et avec une sûreté de mémoire digne du plus érudit des étudiants, il psalmodia, sans une faute, les trois cents versets des sourates où sont consignées les recommandations religieuses, sociales et pénales, qui régissent la vie des musulmans.

Fatigué par la tension nerveuse qu'il venait de s'imposer, il se mit à somnoler jusqu'au moment où il comprit que la fin du jour approchait.

Moursouk l'attendait dans les parvis.

Ils reprirent le chemin-du Télemly.

Avec la même sérénité que les jours précédents, ce père ulcéré accueillit les démonstrations de joie qui saluèrent son retour.

Pas un instant, il n'eut la pensée de lancer au travers de l'insouciance juvénile de ses futures victimes le terrible mouchoir noir et blanc qui, dans des cas semblables, notifie l'ultime décision du tout-puissant chef de famille.

Pas un geste ne trahit la férocité du tourment intérieur qui l'enserrait dans ses tenailles.

Il simula une indisposition et se retira dans son appartement, après avoir prévenu son entourage qu'il ne voulait être dérangé sous aucun prétexte, Moursouk, seul, ayant accès dans sa chambre.

Respectueux des coutumes traditionnelles, ce magistrat improvisé tint à accorder aux condamnées un sursis de trois jours, selon la règle.

Et, durant les trois derniers jours qui suivirent, il attendit froidement, sans une défaillance, le moment où il devait remplir son rôle de bourreau.

Était-il donc devenu subitement un monstre de cruauté, un père

dénaturé, un possédé du démon, lui aussi, un fou ?

Nullement. Il croyait à la nécessité de sa mission, à l'obligation impérieuse de défendre l'honneur de sa lignée, très ancienne et toujours respectée.

« Sans honneur, se disait-il, la vie d'une famille n'a pas de sens. »

Pour occuper les longues heures qui le séparaient de l'échéance fatale, il se plongea dans la lecture du Coran, le Livre des livres.

Il en possédait un exemplaire de grande valeur, que l'un de ses aïeux avait rapporté du Caire, à la suite d'un pèlerinage à la Mecque et à Médine. Le bercement de cette prose divine changea le cours de ses pensées et amena chez lui l'apaisement qui lui était si nécessaire pour terminer sa tâche.

Le soir du troisième jour, il donna ses instructions à Moursouk et se coucha.

À minuit, il réveilla son auxiliaire.

Tous les deux s'avancèrent vers la chambre où dormaient les trois pauvres colombes.

Doucement, ils soulevèrent la portière et entrèrent.

Et pendant que le Maître maintenait chaque victime et lui fermait la bouche, l'esclave lui coupait la carotide avec son yatagan, comme un boucher.

La triple exécution n'avait duré que quelques secondes.

Et ainsi, les trois filles de l'Islam passèrent des ténèbres de la Nuit aux ténèbres de la Mort, sans avoir poussé un cri.

Tout dormait dans la maison.

Le lendemain, à l'aube. Omar donna l'ordre à ses gens de faire les paquets, de remplir les caisses, de charger les mulets et de descendre à la ville.

Il recommanda de ne pas éveiller les jeunes filles.

Lorsque le personnel eut disparu, Moursouk ferma soigneusement la porte d'entrée et se dirigea vers le coin du jardin que le Maître lui avait désigné, pour creuser les fosses.

Les jeunes filles furent ensevelies dans leurs linceuls tachés de sang, et le sol fut nivelé sur leurs tombes.

Omar revint seul à la rue Bab Azzoun et il expliqua brièvement que ses enfants avaient été conduites, par Moursouk, chez leur oncle de la Mitidja.

Il n'en fut plus question.

Au surplus, la Justice de l'époque ne se mêlait jamais de ce qui se passait à l'intérieur du gynécée, où l'autorité paternelle était absolue.

Moursouk revint au bout de huit jours. Omar le chargea de répandre autour de lui la nouvelle de leur prochain départ aux Lieux saints.

Rapidement, le troupeau d'esclaves et de concubines fut liquidé, et Omar fit ses préparatifs.

Quelques jours après, ils cheminaient tous les deux vers l'Orient, au milieu d'une nombreuse caravane.

À son passage à Tunis, la caravane s'arrêta sous les remparts durant toute une semaine. Omar en profita pour visiter les célèbres souks de la ville et les curiosités des environs.

Un soir, il invita Moursouk à s'asseoir auprès de lui, sur la terrasse d'un café maure. Ils burent plusieurs tasses.

Moursouk se coucha comme à l'ordinaire, mais le lendemain il ne se réveilla pas.

Sans doute, avait-il absorbé un mauvais café !

Omar continua sa route.

Plus jamais personne ne donna de ses nouvelles.

Comme tant d'autres, il fut vraisemblablement enseveli dans les sables du Nedjed, le Plateau sacré que le soleil d'Orient vient inonder de ses rayons à chaque aurore.

N'est-ce pas la sépulture rêvée par tout bon musulman ?

Et, pour un vrai Croyant, il est si simple de mourir !



Le Mozabite et l'Arabe



LI EL-MAH'ROUK, habitant d'Ispahan, avait eu son heure de réussite et d'abondance. Il était apparenté aux familles notables de la ville. Sa signature avait de la valeur et ses avis étaient considérés. Il habitait une maison spacieuse et confortable dans les jardins de la grande banlieue. Des amis empressés venaient lui rendre visite, et la cordialité de son accueil était bien connue. Ses chameliers figuraient dans les caravanes les plus réputées. Son crédit était grand.

Hélas ! Lorsque les rides de la cinquantaine s'inscrivirent en arabesques sur son front, la fortune cessa de lui prodiguer ses faveurs, et ses nuits furent hantées par le rictus grimaçant de la déveine.

L'infidélité d'un associé, quelques mauvaises spéculations sur les tissus de haute laine et, peut-être aussi, de coupables irrégularités dans sa conduite accélérèrent sa ruine.

En conclusion, des créanciers implacables s'adressèrent aux gens de justice qui le dépouillèrent de tous ses biens. Ses larmes coulèrent lorsqu'il vit passer en mains étrangères la maison familiale que son père lui avait léguée.

Pour l'amour d'Allah et l'espoir d'une récompense dans le monde futur, le nouveau propriétaire, un Mozabite, rapace mais craintif, lui offrit un refuge dans une petite chambre située au fond de la cour et au-dessous de la galerie du premier étage.

Il accepta.

Ses enfants, établis dans divers quartiers de la ville, l'auraient volontiers reçu chez eux, mais il n'y tenait pas.

Il voulait rester seul.

« Avec ma conscience », ajoutait-il.

Le Destin lui avait porté un rude coup.

Durant plusieurs jours, il vécut prostré et indifférent. Accroupi sur le seuil de sa chambre, il se laissait bercer par l'alternance du jour et de la nuit, se bornant à dérouler inlassablement son chapelet aux grains de buis.

Peu à peu, cependant, il releva le capuchon de son burnous et s'intéressa davantage aux allées et venues des gens de la maison.

Le Mozabite recevait de nombreuses visites.

Un soir du mois de Ramadan, Ali crut s'apercevoir que des invités indiscrets se penchaient sur le balcon de la galerie et le regardaient sans aménité.

Les heureux de ce monde ne sont guère indulgents pour ceux que la malchance a vaincus.

À dater de cet incident, l'humeur du reclus volontaire se modifia.

Il commença à se lamenter bruyamment, et à toute heure, sans crainte de troubler la tranquillité de ses voisins.

Une nuit, le Mozabite l'entendit interpeller la Divinité dans ces termes :

— Ô Allah ! Ta grandeur est infinie et ta miséricorde inépuisable. Tu ne peux pas rester plus longtemps insensible à mon infortune. Vois, mon corps se dessèche comme le brin d'herbe auquel il manque sa goutte d'eau. Que faudrait-il pour me sauver ? Peu de chose ! Mille dinars. Tu me les donneras. Il n'en manquera pas un seul. Le nombre mille est un nombre magique et il ne doit pas être déformé. Si tu ne m'en donnais que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, je proclamerais tes louanges, mais je ne pourrais accepter la somme.

Les desseins du Tout-Puissant sont insondables. Le lendemain matin, à l'aube, au moment où Ali, tourné vers l'Orient, se préparait à faire la première prière, il aperçut dans l'embrasure de sa petite fenêtre un objet insolite qui ressemblait à une bourse.

Avec quel empressement il le saisit ! Il rentra dans sa chambre, poussa le verrou et s'installa sur son modeste tapis.

Que signifiait cette trouvaille inespérée ?

Est-ce qu'Allah, dans sa munificence, aurait exaucé son vœu ?

Rien ne lui paraissait impossible.

Il éleva la bourse à la hauteur de ses yeux, la secoua, comme pour en faire tinter le contenu, et, délibérément, desserra le cordon. Les précieux jaunets apparurent. La bourse en était remplie. Ali les compta et les recompta. Il eut une légère déception. Il en manquait un. Le total ne dépassait pas le nombre 999.

« Bah ! fit-il sans trop d'hésitation. Celui qui a le pouvoir de donner beaucoup, de donner tout, n'est pas avare pour le peu. Il l'ajoutera... demain, sans doute. »

Il enfouit le magot dans sa poche la plus profonde, inclina la tête et réfléchit.

Ce qui lui arrivait était tout de même extraordinaire. Malgré son fonds de mysticisme et de fatalisme, il n'était pas rassuré.

Il n'arrivait pas à trouver une explication plausible à la venue de ce céleste don.

Il se rendait bien compte que le Très-Haut n'était pas descendu de son trône pour lui apporter cette aumône invraisemblable.

Il ne fallait pas davantage attribuer cette démarche au Prophète le Bien-Aimé, le Bienheureux.

Quel était donc le messenger inconnu ?

Ali rappelait ses souvenirs de jeunesse, au temps béni où il poursuivait ses études à la mosquée d'El Hadjemi. Il avait lu et relu les prestigieux contes des *Mille et une Nuits*.

Dans ces récits fantastiques, des situations semblables à la sienne étaient fréquemment mentionnées. Combien de héros désespérés par le mauvais sort qui leur avait été momentanément infligé, voyaient leur condition subitement changée par l'arrivée d'un djinn bienfaisant, l'un de ces êtres qui ne sont ni anges ni démons, mais qui, dans un but qu'Allah seul connaît, poursuivent leur destinée mystérieuse au milieu des humains.

Son cas personnel n'avait rien d'anormal.

Et, philosophiquement, il conclut :

« Allah sait ce qu'il fait, et il fait ce qu'il veut. »

Trois coups frappés avec force sur la porte d'entrée le tirèrent brutalement de sa rêverie.

Il sursauta et une désagréable pensée l'assombrit.

« C'est le djinn qui revient pour reprendre la bourse », murmura-t-il.

Les coups redoublèrent. Lentement, il se leva et alla ouvrir.

Ce n'était pas le djinn, mais son propriétaire qui lui rendait visite.

— Que le salut soit sur toi ! lui dit le Mozabite.

— Sur toi le salut ! répondit Ali.

L'un après l'autre, ils s'assirent et restèrent un moment immobiles et silencieux.

Le Mozabite se décida à parler :

— Alors, Ali, tu es satisfait ?

Ali ne broncha pas.

Après une nouvelle pause, l'autre reprit :

— Naïf que tu es, tu n'as pas deviné qu'Allah n'était pour rien dans l'envoi des dinars ? C'est une plaisanterie ! C'est moi qui ai voulu t'éprouver et qui ai placé la bourse sur ta fenêtre. Maintenant, rends-la-moi !

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, répondit Ali.

— Prends garde ! lui dit l'autre. Tu aggraves ton péché par un

mensonge.

— Quel péché ? rétorqua Ali.

— Ne joue pas à l'innocent, ajouta le Mozabite. N'as-tu pas promis à Allah que tu n'accepterais pas la bourse, s'il manquait un seul dinar aux mille que tu lui demandais ? Or, tu sais aussi bien que moi que la bourse n'en contient que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Ce qui ne t'a pas empêché de garder le tout et de le cacher.

— Je réitère que je ne connais rien de l'affaire dont tu me parles, répéta Ali. Quant aux péchés que j'ai commis dans ma vie, ne t'en soucie pas ! Au jour du Jugement dernier, je ne te prendrai pas pour avocat, je me défendrai moi-même.

Et, à partir de ce moment, il se confina dans un mutisme irréductible.

L'autre usa, tour à tour, de la menace et de la persuasion ; ses efforts furent vains.

Lassé, se rendant compte qu'il se heurtait à un mur, il se leva et dit à Ali :

— Puisqu'il en est ainsi, je te cite à comparaître devant le cadi Aïas, dont les jugements sont sûrs et respectés. Nous irons dès demain.

— À ton aise ! lui répondit Ali. Je ne redoute pas le jugement du cadi Aïas ; je n'ai rien à me reprocher.

Impatient, le Mozabite revint de bonne heure, le lendemain, pour s'assurer qu'Ali se préparait à l'accompagner. Il le trouva couché et geignant.

— Pardonne-moi, lui dit Ali. J'ai passé une très mauvaise nuit ; j'ai eu une forte fièvre, et, ce matin, je me sens incapable de faire à pied le trajet qui nous sépare du tribunal où siège le cadi Aïas.

— Prends une monture, dit le Mozabite.

— Hélas ! je n'en ai pas. Ne pourrais-tu me prêter ton âne ?

Flairant la mauvaise volonté de son adversaire, le Mozabite alla chercher l'âne.

Lorsqu'il revint. Ali se plaignit encore.

— Vois, dit-il, je suis malade, je suis frileux, et je n'ai qu'un mauvais burnous pour me couvrir. Ne voudrais-tu pas mettre le comble à ton obligeance en me prêtant un de tes vieux habits ?

Le Mozabite monta dans son appartement et revint avec un burnous usagé, mais de bonne façon.

Enfin, ils partirent et arrivèrent sans autre incident au siège du tribunal.

Les plaideurs étaient nombreux.

Grâce à la connivence d'un chaouch, que le Mozabite s'était rendu favorable, moyennant une convenable rétribution, ils purent s'insinuer dans la foule grouillante et leur cause fut appelée l'une des premières.

— Quel est le plaignant ? dit le Cadi Aïas.

— C'est moi, répondit le Mozabite.

— Qu'as-tu à réclamer ?

Avec précision et avec chaleur, le Mozabite raconta l'histoire de la bourse miraculeuse.

Le cadi s'adressa à Ali.

— Qu'as-tu à répondre ?

— Sidi Cadi, il n'y a rien de vrai dans ce que vient de te raconter le demandeur. C'est une pure invention de son imagination. Je le connais bien : c'est mon propriétaire. Il est riche et il est affligé d'une singulière manie. Dans sa vie, il a eu beaucoup de débiteurs. Alors, il en voit partout. Dès qu'il se trouve devant un individu, il ne peut s'empêcher de lui réclamer quelque chose, et de lui dire, par exemple : « Quand est-ce que tu me rendras les dix dinars, les cent dinars, les mille dinars que tu me dois ? » Tiens, Sidi Cadi, fais une expérience ! demande-lui si le burnous que je porte et l'âne qui m'a servi de monture ne sont pas à lui, et tu verras ce qu'il te répondra !

— Parfaitement, cria le Mozabite sans attendre l'interrogation, l'âne et le burnous sont à moi !

— Tu te moques de nous, dit le cadi Aïas d'un ton courroucé.

Et il fit un signe aux chaouchs.

Immédiatement, deux d'entre eux saisirent le plaignant et l'expulsèrent de la cour de la Mahakma (tribunal) sans ménagement.

Ali s'inclina modestement devant le cadi et porta l'index de sa main droite à son front, comme pour signifier : « Vraiment, il y a des gens qui ont le cerveau dérangé ! »

Puis il remonta sur son âne et, fièrement, s'en alla, la conscience tranquille.



L'âne et le burnous sont à moi!

Le Juif et le cadi



ALOMON BEN KIMOUN était un négociant israélite réputé, riche et avare, ainsi qu'il se doit. Un jour – Jéhovah, seul, sait comment – il perdit une bourse contenant deux cents dinars. Après avoir réfléchi, il manda le crieur public et lui donna ses instructions.

— Écoute bien et retiens mes paroles, lui dit-il. Tu ne me nommeras point. Tu annonceras qu'un père de famille, homme de confiance, croyant sincère, a perdu une bourse contenant une somme importante, durant le trajet de la Porte du Nord à la Porte du Sud. Cet homme est le serviteur d'un gros commerçant de la place, et il sera renvoyé s'il ne retrouve pas ce qui lui a été confié. Ainsi, la famille d'un bon musulman retombera dans les jours de malheur et de misère. Tu agrémenteras le tout de citations tirées du Livre sacré, et concernant ceux qui s'approprient le bien d'autrui. Tu les menaceras. Tu leur diras qu'ils auront à en répondre lorsque sonnera la trompette du Jugement dernier, et qu'ils seront punis par Celui qui entend tout, qui voit tout, qui sait tout.

» Enfin, tu connais ton métier, et je suis sûr que tu agiras pour le mieux.

» Ah ! j'oubliais... Tu indiqueras le signalement de la bourse : elle est noire. Ou plutôt non, tu ne diras pas qu'elle est noire, car on pourrait y voir une allusion à la couleur du turban que l'on nous oblige à porter. Tu spécifieras seulement qu'elle est de couleur foncée. Lorsqu'on te la rendra, tu t'assureras que la fermeture, dont je suis seul à connaître le secret, est bien intacte... Et tu me rapporteras mon

bien. »

— C'est un dinar, dit le crieur en tendant la main.

— Comment ? Comment ?

— Je répète que c'est un dinar, payable d'avance.

— Je te paierai quand tu me rendras ce qui est à moi... N'as-tu pas confiance ?

— Si, si, j'ai confiance, mais, pour moi, un dinar dans ma main vaut mieux que dix dans la tienne.

Le Juif lui lança un mauvais regard, et, du bout des doigts, tendit la petite pièce.

Consciemment, le crieur se mit en campagne. Il parcourut les places et les marchés, s'informa. Son intarissable faconde groupa aisément autour de lui les passants et les désœuvrés.

— Ô hommes ! qui que vous soyez ! de la plaine ou de la montagne, du pays des lentisques ou de celui des jardins, approchez ! approchez !...

» Tout ce qui est rond n'est pas noix, tout ce qui est oblong n'est pas banane, tout ce qui est rouge n'est pas de la viande, tout ce qui est blanc n'est pas de la graisse, tout ce qui est vermeil n'est pas du vin, tout ce qui est de couleur fauve n'est pas datte.

» Ce qui est pointu s'émoussera, ce qui est caché se montrera, ce qui est perdu se retrouvera. Il la retrouvera, la bourse, celui qui l'a perdue. Elle est de couleur foncée, comme la tête d'un petit nègre. Elle contient une somme importante, mais la récompense ne sera pas petite. Son propriétaire est riche, mais celui qui la recherche est pauvre. Le maître chassera le serviteur, impuissant et malheureux, si les dinars égarés ne reviennent pas dans leur coffre. La faim et la gêne s'abattront sur une famille innocente. Ayez pitié, ô gens de bien ! Rends-la, cette bourse, toi qui l'as trouvée ! Est-ce que tu as oublié ce qui se produira le Jour de la Résurrection ? N'est-il pas écrit dans le Livre des livres :

» Ce jour-là, des visages seront baissés.

» N'avons-nous pas fait périr les premiers ?

» Ainsi, nous ferons avec les derniers.

» Ainsi, nous ferons avec tous, voleurs et criminels. »

Ô surprise ! Le crieur en était là de son boniment lorsque, du cercle des badauds, s'avança un individu qui murmura modestement :

— C'est moi qui ai trouvé la bourse. Viens.

Ils partirent, l'un suivant l'autre.

L'homme appartenait à la catégorie de ces pauvres types qui, chaque matin, vont ramasser, au hasard des rencontres, le prix des services qu'ils rendent, comme s'ils ramassaient une aumône. Il habitait tout au fond d'un vilain faubourg. Chez lui, comme chez beaucoup de ses voisins, il n'y avait ni tapis, ni chandelier.

À l'aide d'une petite clef pendue à sa ceinture, il ouvrit une mallette et, sans un mot, tendit la bourse à son compagnon.

Conformément aux recommandations du Juif, celui-ci s'assura que la fermeture était intacte, et il mit le tout dans sa poche.

— C'est très bien ce que tu as fait là, dit-il à l'Arabe, je te félicite. À ton tour, suis-moi ! Tu mérites une gratification : je la réclamerai pour toi.

Salamon ben Kimoun se frotta les mains quand il les vit entrer chez lui tous les deux. Il prit la bourse, se retira à l'écart, l'ouvrit, et, minutieusement, compta les dinars, les recompta, hocha la tête et dit :

— C'est bien ce que je pensais. Tu as déjà prélevé ta récompense. Il manque dix dinars. C'est beaucoup, je n'aurais pu te donner davantage. Enfin, je te pardonne. Va ! Que ce larcin te soit léger, mais ne recommence plus !

Indigné de tant de perfidie, l'Arabe explosa. Il cracha dans la direction du Juif et déversa sur lui toutes les mauvaises paroles qu'il avait entassées dans sa mémoire, en circulant de carrefour en carrefour. En vain, le Juif essayait-il d'endiguer ce débordement d'injures. On eût dit que ce fruste cerveau, entré subitement en ébullition, ne s'arrêterait plus dans son élan.

Il se fit un tel scandale que la police intervint. Ils lurent conduits tous deux devant le cadi Ould Khaquan, siégeant en permanence.

— Quel est le plaignant ? demanda le cadi.

— C'est moi, dit Salomon.

— Parle.

— Sidi Cadi, cet Arabe de basse condition a trouvé une bourse que j'avais perdue. Avant de me la rendre, il a soustrait dix dinars sur la somme. Alors que je le lui faisais remarquer, il m'a violemment insulté, et sans raison. Je demande justice contre le vol et contre les injures.

— Qu'as-tu à répondre ? fit le cadi à l'Arabe.

— Sidi Cadi, le plaignant ment. Je jure par Allah qu'il est faux et injuste de m'accuser d'avoir pris les dinars. J'ai trouvé la bourse, en effet, mais, honnêtement, je l'ai remise au crieur, sans y avoir touché et sans avoir cherché à savoir ce qu'elle contenait. Je le jure.

— Y a-t-il un témoin ? demanda le cadi.

— Moi, dit le crieur public en s'avançant.

— Parle !

— Sidi Cadi, j'ai été chargé par l'honorable Salomon ben Kimoun, commerçant bien connu, de retrouver une bourse qu'il avait perdue. Il m'a donné ses indications, fait ses recommandations, et je suis parti en recherche. J'étais devant la mosquée de Sidi Snoussi lorsque cet Arabe est venu vers moi et m'a invité à le suivre chez lui pour prendre la bourse que le hasard avait semée sur ses pas. Je le connais pour l'avoir

rencontré souvent dans mes pérégrinations à travers la ville. Comme le moineau, il vit dans la rue, mais il n'a jamais fait de tort à personne. C'est un simple. Il est incapable de distinguer la pistache de la noisette, mais il est aussi incapable de s'approprier le bien d'autrui. Quant au vol qui lui est reproché, il ne peut pas l'avoir commis. J'ai constaté moi-même que la fermeture de la bourse n'avait pas été fracturée, et, seul, le propriétaire en connaissait le secret. C'est lui qui me l'a dit.

Le Juif sentit que sa cause faiblissait. Il s'empessa d'introduire une diversion.

— Sidi Cadi, s'écria-t-il, je veux terminer au plus tôt cette affaire qui nous fait perdre notre temps, et j'offre une transaction. Si tu estimes que la gratification prélevée est insuffisante, je suis prêt à ajouter un dinar, deux dinars, cinq dinars, et même dix dinars, si tu le juges convenable, mais je ne pourrais aller plus loin, sans m'engager sur le chemin de la ruine.

Le cadi ne fut pas dupe.

— Où est la bourse ? ajouta-t-il.

— La voici.

— Bien ! Maintenant, remets-moi les dix dinars qui manquent pour parfaire la somme dans son intégralité.

Après une hésitation fort compréhensible, le Juif tira de sa poche les dix dinars.

— Voici quelle est ma décision, prononça le cadi.

« Attendu que le demandeur n'a pas fourni la preuve que la bourse était bien à lui.

» Que dans tous les pays deux cents dinars valent deux cents dinars.

» Que la bourse est d'un modèle courant chez les Israélites et qu'un autre que lui peut en être le légitime propriétaire.

» Qu'il convient d'attendre que des réclamations subséquentes se produisent, s'il y a lieu.

» Ordonnons que l'objet en litige soit confié à la garde de celui qui l'a trouvé, jusqu'à ce qu'une nouvelle décision intervienne. »

Et il remit la bourse à l'Arabe.

Stupéfait, le Juif se mit à crier :

— Justice ! Justice ! On m'assassine ! J'en appellerai en haut lieu. Mes relations sont puissantes. Et je n'aurai d'indulgence pour aucun de ceux qui m'ont spolié. Justice ! Justice !

Sans s'émouvoir, le cadi fit signe aux Chaouchs qui envoyèrent promptement le fils d'Israël à ses petites et à ses grandes affaires.

Le crieur et l'Arabe sortirent ensemble et se perdirent dans la foule.

L'histoire ne dit pas s'il y eut collusion entre les deux par la suite, mais quand ils se rencontraient, ils se regardaient sans rire, non sans sourire.

Et chacun d'eux pensait :
« Il a bien parlé. Il a bien jugé ! »



Le négociant et son compagnon de voyage



N grand savant a dit : « Tout homme a dans son cœur un oiseau migrateur qui sommeille. » Celui que possédait Mohammed ben Abd-er-Rahman, riche négociant en soieries de la ville de Mossoul, s'était réveillé.

Et, pourtant, Mohammed ben Abd-er-Rahman était un homme heureux. Rien ne lui manquait. Ses affaires prospéraient, sa santé était florissante, la plus parfaite harmonie régnait dans son foyer. Ses fils lui donnaient entière satisfaction : il pouvait envisager l'avenir avec confiance. Pourquoi voulut-il voir d'autres pays, d'autres horizons, d'autres agissements des fils d'Adam ? Nul n'est qualifié pour lever le voile de ce mystère intime.

Il réfléchit longtemps, se renseigna, supputa ses chances et conclut d'une façon optimiste.

« Qu'ai-je à craindre ? se disait-il. Ne suis-je pas capable de faire bonne figure en tout lieu ? Seuls, les faibles craignent l'imprévu. Sous l'œil d'Allah, le croyant ne redoute ni les aléas du voyage, ni les embûches des esprits maléfiques. Partons ! »

Et il fit ses préparatifs.

Soigneusement, il choisit dans ses magasins les plus beaux spécimens de ses précieux tissus, les rangea dans une volumineuse sacoche et attendit une occasion favorable.

L'annonce du prochain départ d'une caravane pour les pays du Levant le décida.

À prix d'or, il acheta un âne de forte taille, musclé, solide et d'une docilité irréprochable.

Le jour venu, il s'incorpora bravement dans la file qui se dirigeait vers Ispahan.

Or, dès la première étape, il fut embarrassé pour décharger sa pesante sacoche. Il avisa un voyageur qui stationnait près de lui et lui demanda son aide. Avec complaisance, l'inconnu lui rendit service.

Mohammed offrit une rétribution, mais l'autre, dignement, refusa.

Tout de suite, ils fraternisèrent.

L'homme était sans bagages. Ses habits, défraîchis et déchirés aux entournures, ne militaient guère en sa faveur, mais il avait une mine avenante, des manières polies et un langage correct. Rien ne laissait supposer en lui un aventurier ou un individu de basse extraction.

Mohammed l'invita à partager son repas. Il accepta.

Puis ils causèrent.

Mohammed interrogea son convive, sans curiosité déplacée et sans morgue.

— Mon histoire est simple, dit l'inconnu. Je m'appelle Ali bou Ras. Je suis obligé de travailler durement pour gagner ma vie. Je vais de ville en ville, espérant toujours un sort meilleur.

— Allah te viendra en aide, répartit le négociant.

— Jusqu'à ce jour, il paraît m'avoir oublié, mais que sa volonté soit faite.

— Écoute, lui proposa Mohammed, je vais te faire une offre. Pendant le voyage, tu me rendras quelques petits services, et je me chargerai de toutes tes dépenses. Lorsque nous arriverons à destination, tu reprendras ta liberté. Consens-tu ?

— Je consens, répondit Ali. Qu'Allah te récompense !

Durant les jours qui suivirent, aucun différend ne s'éleva entre eux, aucune ombre ne vint ternir la cordialité de leurs relations.

Un soir d'expansion, le jeune homme raconta sa vie.

— Le nom que je porte n'est pas le mien, dit-il. Je cache le vrai. Comme toi, j'ai appartenu à une famille de qualité. Comme toi, j'ai vécu dans l'abondance. En mourant, mon père m'avait laissé un héritage se chiffrant par des milliers de dinars. J'ai tout dilapidé. Mes invités étaient nombreux. Chez moi, les réunions de jour et de nuit se succédaient. J'étais choyé, encensé, adulé. Je jetais l'argent à pleines mains, pareil au semeur qui jette ses grains de blé dans des champs stériles.

« Sois généreux avec les autres, me disais-je, puisque la fortune a été généreuse envers toi ! »

» En souvenir de mon père, des gens d'âge et de bon conseil essayaient de m'arrêter sur la pente dangereuse où je m'étais engagé, mais je faisais fi de leurs recommandations.

» Moyennant cinq mille dinars, un courtier habile m'avait procuré une esclave, dont la beauté éclipsait toutes les autres. Pour un regard reconnaissant de ses grands yeux ensorceleurs, j'étais prêt aux pires folies.

» Un jour de malheur vint. Les hommes d'affaires se précipitèrent sur moi. Je fus ruiné, totalement dépouillé.

» Confiant et semblable au noyé qui attend son salut d'un ami, je me retournai vers ceux qui avaient tant usé et abusé de mes largesses. Démarches inutiles ! Les hommes ne pratiquent pas la reconnaissance, qui est une vertu.

» Dans mon effondrement, il ne me restait qu'une consolation, ma bien-aimée, la Perle de Bassora. Elle me conservait toute son affection, m'encourageait, cherchait à dissiper mes mauvais pressentiments, la hantise d'un avenir obscur et désespéré. J'entrevois la vie misérable qui, désormais, serait la mienne.

» Une nuit, je me sauvai, je l'abandonnai lâchement, fuyant à l'aventure, comme un homme traqué.

» Qu'est-elle devenue ? Je ne sais.

» Maintenant, partout je la recherche : elle ne peut m'avoir oublié.

» Quel que soit le lieu où elle est maintenue, cachée comme un trésor, je sens que je la découvrirai, que je la retrouverai, qu'elle me reviendra. Et c'est dans cet espoir que je supporte la poussière des routes, la promiscuité des bas-fonds, mon lot de misère. »

Mohammed l'écoutait, silencieux, sans essayer de le reconforter par des paroles vaines.

Dans la soirée du douzième jour, ils arrivèrent à Téhéran. Selon l'usage, ils s'arrêtèrent à l'extérieur, en dehors des remparts.

La caravane se disloqua.

— Écoute, dit Mohammed à Ali, nous serons obligés de passer la nuit ici. Je vais aller aux renseignements et aux provisions. Attention ! Je te confie tout ce que j'ai de plus précieux. Je ferai diligence pour venir te rejoindre au plus tôt.

Mais, dans cette opulente ville aux ruelles enchevêtrées et aux nombreux carrefours, Mohammed ne tarda pas à s'égarer. Il avança, recula, fit appel à des passants qui lui donnaient des renseignements contradictoires, et ne réussit à retrouver son point de départ qu'à la nuit tombante. Hélas ! La place était vide. Plus personne ! Ni Ali, ni l'âne, ni la sacoche. Pas un seul des gens de la caravane ! Aucun indice ! Aucune indication à espérer !

Quelle catastrophe ! Que faire ? Que penser ? Que décider ? Rester en cet endroit n'était pas prudent. Déjà, dans une demi-obscurité, rôdaient des ombres de mauvais augure.

Mohammed chercha un refuge plus sûr. Il aperçut la porte d'un fondouk et s'y engouffra.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il revint sur l'emplacement de la veille. Pas la moindre trace de son compagnon disparu.

Il fit le tour des remparts, scruta l'in vraisemblable grouillement de nomades et de sédentaires qui caractérise ces parages nauséabonds. Mais rien, toujours rien, concernant l'objet de ses préoccupations. Son angoisse s'accrut. Il s'assit à l'écart pour réfléchir.

— Comment ! se disait-il. Moi, si expérimenté, si perspicace, je me suis laissé éblouir par un vernis d'éducation, un soupçon de culture ! J'ai traité cet inconnu d'égal à égal, ou presque. Quelle naïveté ! Sans autre référence que le hasard d'une rencontre sur le bord du chemin, j'ai confié bénévolement à cet étranger une fortune, le plus clair de ma fortune ! Pourquoi ne me suis-je pas douté que ce ne pouvait être qu'un escroc, un bandit, comme tant d'autres ? Il m'a volé. Il attendait la belle occasion. C'est moi qui la lui ai fournie. Il m'a tout pris. Je suis ruiné, ruiné. Quelle pitié ! Doit-il se moquer de moi ! Parbleu, il a pu réaliser déjà, sur ma marchandise, la somme nécessaire pour s'acheter un habit neuf... Peut-être est-il reparti avec une nouvelle caravane, où il fait figure d'un riche négociant allant commercer avec ceux d'Ispahan ou d'ailleurs.

» Où me diriger ? Comment le poursuivre ? Comment l'atteindre ? Si, cependant, il n'avait pas quitté la ville ! S'il se cachait dans quelque arrière-boutique, attendant le moment favorable pour écouler, chez des comparses, le contenu de ma sacoche ! Le mieux ne serait-il pas de prévenir la police ? Et, si les agents officiels ne mettent pas assez d'empressement à me seconder, ne pourrais-je avoir recours à des auxiliaires rétribués ? Il en est de très habiles. J'ai encore, sur moi, quelque argent et quelques valeurs qui ne peuvent trouver de meilleur emploi. C'est dit ! Mettons-nous en campagne. »

Les autorités de la ville le reçurent avec une condescendance distinguée, mais les préposés à la sécurité des biens ne lui laissèrent pas ignorer que le vol dont il se plaignait était un vol banal, comme il s'en produisait journellement.

— Il y a beaucoup de la faute des intéressés, ajoutèrent les gens de la police. Notre temps est précieux : il importe de ne pas le gaspiller.

Mohammed sortit de cette entrevue peu rassuré quant aux sanctions possibles de sa négligence, et il reconnut que les remontrances qui lui avaient été adressées n'étaient pas si injustifiées.

Le propriétaire d'un café maure lui conseilla de se mettre en relations avec les dirigeants du Club des voleurs.

Ces messieurs l'accueillirent avec d'autant plus de considération qu'ils n'étaient pas fâchés de lier connaissance avec le malin collègue dont la présence leur était ainsi signalée.

Ils demandèrent des avances et, méthodiquement, fouillèrent les coins et les recoins où évoluaient les escarpes.

Le résultat de leurs démarches fut aussi inefficace que si les recherches avaient été entreprises par des professionnels dûment autorisés.

Mohammed était désolé.

Il envisagea successivement les solutions les plus diverses.

Pourquoi ne reprendrait-il pas le chemin des caravanes ? Le chasseur suit le gibier, et c'est toujours le gibier qui succombe.

Mais dans quelle direction porter ses pas ? Tant de chemins sillonnent les plaines, contournent les montagnes, s'enfoncent dans les ravins !

Le choix est bien difficile, surtout lorsque les ressources dont on dispose sont limitées et le but à atteindre si vaguement précisé. Au surplus, qu'advierait-il de lui si la fatigue, la maladie ou un accident possible le terrassait et l'obligeait à accepter l'hospitalité douteuse des peuplades hostiles ? Trop d'aléas s'accumulent sur ce projet. Le mieux est d'y renoncer et de songer à autre chose.

Revenir à Mossoul ?

Ce serait le plus sage, mais comment se présenter devant les siens et devant ses amis ? Comment leur annoncer sa déconvenue, sa ridicule mésaventure ?

Le bruit de son retour se répandrait vite.

Les ennemis, les envieux, les mauvais esprits, tous ceux qui n'ont d'autre aliment intellectuel que les commérages, se précipiteraient sur cette aubaine. Son aventure serait déformée, exagérée, amplifiée. Son prestige serait détruit et ses relations avec ses pairs amoindries.

Non ! Non ! Tout plutôt que cette humiliation.

Le cercle était fermé. Une seule conclusion logique : rester, attendre, avoir confiance dans l'aide d'Allah et compter sur soi-même. Qui sait ?

Nulle part il ne pouvait être mieux placé que dans ce centre, où se croisaient les caravanes. Il surveillerait les allées et venues, et il finirait bien par trouver quelqu'un de renseigné qui le mettrait sur la bonne piste.

Attente vaine ! L'un après l'autre, les jours s'écoulèrent, sans lui apporter une information digne d'être retenue.

Sa confiance en lui l'abandonna.

Malgré la prudence avec laquelle il ménageait ses deniers, le jour vint où il ne lui resta plus rien. Il vendit son habit pour en acheter un plus modeste et réaliser ainsi un bénéfice. Il chercha du travail, mais dans cette ville comme partout, la main-d'œuvre ne manquait pas : elle encombraient les rues.

D'ailleurs, on se méfiait de lui. Il ne se présentait pas avec l'aisance d'un habitué ; sans le vouloir, et sans le savoir, il restait distant. Son langage contrastait avec sa tenue, et ce n'était pas une recommandation.

En le regardant, les employeurs se demandaient quelle pouvait être la cause de cette déchéance et hésitaient à le recruter.

Les salariés ne le reconnaissaient pas comme un des leurs et l'appelaient le « Barrani », l'homme du dehors.

Faute de mieux, il dut bientôt se plier aux travaux les plus grossiers.

D'échelon en échelon, il dégringola tous les degrés de la vie sociale, et en toucha le fond.

Les privations et la détestable promiscuité qui lui étaient imposées le déprimèrent physiquement et moralement.

Il devint indifférent à tout. Sa vie passée disparut dans une brume tenace qui contrariait ses souvenirs. Il était très malheureux.

Une idée fixe s'ancra dans son cerveau comme une étoile dans le ciel de la nuit : revoir Mossoul, retourner à Mossoul.

Cette perspective de salut ne le quitta plus, jusqu'au jour où il put s'infiltrer dans une caravane qui s'en allait vers son pays natal.

Il y arriva, mais dans quel état !

Hâve, décharné, minable, le burnous en lambeaux, il avait honte de lui-même.

Sa barbe négligée avait pris la teinte indécise et grisâtre de celle des vagabonds.

Profitant de l'obscurité, il s'introduisit dans le premier fondouk qu'il rencontra et y passa la nuit.

Le lendemain, il se dirigea vers la demeure où il avait été si heureux, vers le magasin où il s'était enrichi.

Timidement, rasant les murs, dissimulant son visage, passant par les rues les moins fréquentées, il s'approcha de l'emplacement bien connu de lui. Malheur de malheur !

Une nouvelle épreuve, la plus terrible, lui était réservée.

De tout ce qu'il avait possédé, il ne restait plus rien que des murs calcinés et branlants. Un incendie avait tout détruit et avait fait le vide à l'entour.

Discrètement, il s'informa. De voisin en voisin, il apprit qu'après le sinistre sa famille avait disparu, sans laisser d'adresse.

Il reprit ses pérégrinations douloureuses.

Un soir, il aboutit au fond d'une ruelle sordide, où la présence des siens lui avait été signalée. Quelle réception !

Ses enfants, étonnés et surpris de le voir dans un tel dénuement, hésitaient à le reconnaître. Tout de suite, ils l'avertirent que sa femme, malade de chagrin et de misère, était couchée dans une pièce du fond, vide de tout confort. Il entra. Dès qu'il fut en sa présence, son épouse murmura faiblement :

— Quel est cet étranger ?

Après l'échange de quelques paroles, ils se reconnurent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et longuement pleurèrent.

Autour d'eux, les leurs se lamentaient.

Mohammed se leva, prit des ustensiles de ménage et sortit à la recherche de quelques provisions indispensables.

Toutes les boutiques étaient fermées. Déjà, l'heure était tardive et les gens dormaient. À tout hasard, il frappa à la porte d'une épicerie. Le propriétaire, brutalement réveillé, l'accueillit de mauvaise grâce et lui cria :

— Passez votre chemin !

Mohammed insista, prononça son nom et eut la grande satisfaction de voir une lumière filtrer à travers les fentes de la devanture.

Dès qu'il l'aperçut, l'épicier eut un léger mouvement de recul, mais avec une affabilité toute orientale, et sans lui poser de question importune, il le servit.

Machinalement, Mohammed inspectait la boutique. Ô stupeur !

Dans un angle était posée une sacoche, entièrement semblable à celle qu'il avait tant cherchée. Fébrilement, il s'en approcha, la souleva, la palpa dans tous les sens, et, sans ménagement, cria :

— Mais, c'est ma sacoche ! Es-tu un receleur ou un voleur ?

Avec calme, le boutiquier lui répondit :

— Ni l'un, ni l'autre, ô Mohammed ! Cette sacoche m'a été confiée par un inconnu, arrivé ici il y a quelques jours, un mois environ. Je ne sais ni ce qu'il fait, ni où il va. Il vient s'assurer régulièrement que son dépôt est toujours en place, fait quelques emplettes, et je ne le revois plus jusqu'au lendemain.

— Où est-il ?

— Il ne me paraît guère fortuné, et, chaque nuit, il couche dans les parvis de la mosquée toute proche.

— Je veux le voir.

— C'est très facile. Allons ensemble l'interpeller.

L'inconnu dormait. Mohammed appuya sur son pied, et l'autre se réveilla, tout éberlué. Quelle surprise ! Le dormeur n'était autre qu'Ali, le dépositaire de la précieuse sacoche.

— Oh ! mon Maître, s'écria-t-il, que je suis heureux de te revoir ! Que de fois j'ai désespéré ! Que de nuits j'ai passées dans l'inquiétude, depuis que tu m'as abandonné ! Mais tu es devant moi, et ma félicité est complète. Reprends ton bien, et que chacun de nous s'en aille vers sa destinée !

— Et l'âne ?

— L'âne est tout près d'ici, et tu pourras entrer en sa possession dès que tu le désireras.

— Mais pourquoi es-tu parti ?

— Écoute ! Je t'ai attendu des heures et des heures. Déjà, la nuit recouvrait de son voile noir les remparts de la ville. Voyant mon trouble, un passant, un homme de bien, me recommanda de quitter ce

lieu mal famé, où les coupeurs de bourse et les mauvais sujets faisaient de fréquentes rondes. Il m'indiqua un refuge où je serais en toute sécurité. Je m'y rendis. Le lendemain et les jours suivants, je n'osais quitter ta pesante sacoche. Je fis de courtes incursions dans la rue, espérant toujours te voir apparaître. Ce fut en vain. Comme tu m'avais fait part de ton intention de visiter les commerçants d'Ispahan et de Bassora, je crus plus sage de poursuivre cet itinéraire, convaincu qu'un jour je retrouverais ta trace. Et c'est à notre point de départ que le Ciel nous réunit. Louange au Tout-Puissant !

Mohammed lui donna une fraternelle accolade, le prit par la main et l'entraîna.

L'épicier voulut être de la fête. Il choisit ce qu'il avait de meilleur sur ses rayons et, dans le pauvre logis où, quelques instants auparavant, régnaient le désespoir et la douleur, la lumière reparut. La liesse familiale se poursuivit jusqu'à l'aube. La conversation fut très animée.

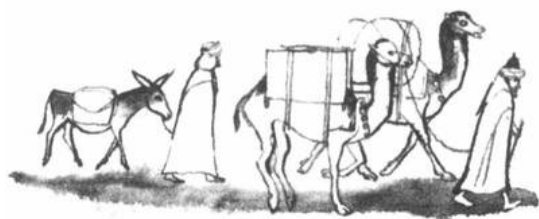
Au moment de la séparation, Mohammed dit à Ali :

— Je me repens d'avoir douté de toi. Tu ne le méritais pas, et c'est moi qui suis ton obligé.

— Pourquoi aurais-tu douté de moi ? Ne t'ai-je pas dit que j'étais fils de grande tente ? Crois-tu que l'aigle puisse devenir un moineau, et le lion se changer en chacal ?

— Tu as raison, conclut Mohammed. Soyons unis. Ne nous quittons plus. Je t'initierai à mes affaires, et tu m'aideras à remonter la pente. Allah bénira nos efforts.

Ainsi fut fait.



Le cadi Aïas et le dépositaire infidèle



Le cadi Aïas a laissé un souvenir impérissable dans les annales judiciaires de l'Islam. Nul, mieux que lui, ne savait remettre dans le droit chemin celui qui s'en écartait, trancher les différends, discerner le juste de l'injuste, le mensonge de la vérité, la vérité de l'erreur, l'erreur de la mauvaise foi. Les bandits et les voleurs le craignaient, et les honnêtes gens voyaient en lui un protecteur vigilant.

Un jour, il reçut la visite d'un Arabe notable qui lui :

— Sidi Cadi, je viens te demander un conseil. J'arrive de la Mecque et de Médine, où j'étais allé en pèlerinage. Avant de partir, j'avais confié à l'un de mes voisins, Lakhdar Ezzrouki, une cassette renfermant une somme importante en pièces d'or. J'avais une haute opinion de sa probité et j'étais parti sans inquiétude. Or, ce matin même, je lui ai réclamé ma cassette. Lakhdar m'a répondu : « Je ne sais pas ce que tu veux dire. Je n'ai rien à toi. Tu dois confondre. Tu as dû t'adresser à un autre que moi ».

« Sidi Cadi, que dois-je faire ? Que puis-je faire ? »

— As-tu mis quelque autre au courant de cette histoire ? lui demanda le cadi.

— Non, Sidi. Il n'y a que deux individus qui en ont connaissance : celui qui affirme et celui qui nie.

— Ton adversaire se doute-t-il que tu es venu me consulter ?

— Non, Sidi, je ne lui en ai pas parlé.

— Bien. Retourne chez toi. Dans une heure, tu iras retrouver ton dépositaire, tu le menaceras de le faire comparaître devant moi, et tu

viendras me rendre compte du résultat de ta démarche.

Dès que l'Arabe fut parti, le cadi dépêcha l'un de ses chaouchs auprès de Lakhdar, avec mission de le ramener incontinent.

Lakhdar arriva, peu rassuré sur l'objet de cette convocation insolite.

— Bonjour, ami Lakhdar, lui dit Aïas. Je t'ai convoqué pour te demander un service, un service personnel. Tu sais que je vis seul dans ma maison, avec ma vieille épouse. Je n'ai d'autre gardien que mon brave Miloud, bien cassé, bien usé, mais que je ne puis renvoyer, car, durant toute son existence, il a été, pour moi, le modèle des serviteurs.

» Or, je possède, chez moi, de l'or et des bijoux de grande valeur. Je voudrais mettre tout cela en sécurité. J'ai pensé à toi. Tu es considéré comme un honnête homme, un homme digne, un homme sûr. Tu as une maison vaste, bien agencée, et un personnel dévoué. Je ne crois pas que mon trésor puisse être mieux placé que dans ta demeure. Qu'en dis-tu ? »

— Je suis à tes ordres, Sidi.

— Alors, nous sommes d'accord. Dans la soirée d'aujourd'hui, tu prépareras une cachette convenable, et, demain matin, tu viendras me trouver chez moi. Apporte, si possible, une cassette un peu grande.

Lakhdar repartit d'un pas allègre. Il n'en revenait pas. Comment ! Le cadi Aïas qui lui témoignait une telle marque d'estime, de confiance ! Était-ce possible ? Est-ce que, vraiment, on le prendrait pour quelqu'un qui est sans reproche, et à tous points de vue ? Pourquoi pas ? Il était riche. Il faisait honneur à sa signature. Qu'exiger de plus ?

Une légère contrariété vint interrompre les compliments qu'il se prodiguait avec complaisance. En arrivant près de chez lui, il aperçut l'Arabe du dépôt qui stationnait devant sa porte. Il s'avança, les sourcils froncés, et il allait esquisser un geste de renvoi, lorsque l'autre le prévint :

— Si tu ne me rends pas mon bien, je te cite à comparaître devant le cadi Aïas, lui dit-il.

Lakhdar s'arrêta, interloqué, et après une seconde d'hésitation, il dit brusquement :

— Viens. Je vais te le rendre, ton bien, mais à la condition que tu ne me demandes aucune explication.

Et, de mauvaise grâce, il lui tendit le coffret.

L'Arabe alla prévenir le cadi.

Le lendemain matin, Lakhdar mit son plus bel habit et, porteur d'une belle cassette vide recouverte d'un foulard de soie, il se dirigea vers la maison du cadi.

Aïas l'attendait. Ce fut lui-même qui ouvrit la porte d'entrée.

— Arrière ! lui cria-t-il. Va-t'en, chien, fils de chien ! Tu ne mérites aucun crédit. Tu n'es qu'un homme cupide, capable de tout, même de

voler le dépôt qui t'a été confié.

Lakhdar fit demi-tour et s'en alla, la tête basse, honteux et déconfit, comme s'il avait reçu un soufflet.



Kaddour et son âne



UN suivant l'autre, Kaddour et son âne cheminaient lentement, posément, sur le sentier poussiéreux qui longeait le grand lac salé, la grande Sébkha. Autour d'eux, le silence impressionnant des grands espaces. Nul autre bruit que le bourdonnement léger et imprécis d'insectes passagers, ou celui des mouches importunes et tenaces qui s'agrippaient à l'homme et à l'animal.

De timides fumées décelaient, au loin, la présence des bergers et de leurs maigres troupeaux.

Sur la droite, les cristaux salins, déposés par l'eau s'évaporant, scintillaient au soleil.

Kaddour avait rabattu le capuchon de son burnous sur son front.

Signe d'inquiétude ou de méditation !

Kaddour était un de ces braves musulmans, comme on en trouve, à de multiples exemplaires, dans le bled nord-africain.

Concentré, méfiant à l'égard de ses voisins, il avait néanmoins le respect de la parole donnée et des traditions ancestrales.

Il portait au cou un chapelet de grains de buis, qu'il déroulait avec ferveur aux heures de repos.

Il croyait aux sorciers, au pouvoir occulte des marabouts, aux facéties de djinns malicieux, à l'emprise du démon. Les miracles les plus extravagants et les plus invraisemblables ne l'auraient pas surpris.

Toute sa philosophie était incluse dans les récits mystérieux et fantastiques qui se colportent, depuis des siècles, de café maure en café maure.

Jamais il ne se plaignait de son sort. Accroché à son coin de terre, il y travaillait avec mesure, sans lui demander autre chose que ce qui était nécessaire à sa subsistance et à celle de sa famille. Il possédait un champ de figuiers qui, bon an, mal an, lui assurait un revenu supplémentaire important.

Précisément, le mois précédent, il avait vendu sa récolte de figes à un négociant israélite du nom de Mardoché Chaloum.

Mardoché ne l'avait pas payé au comptant, mais il avait promis de lui envoyer la somme convenue, dès qu'il l'aurait retirée de chez son banquier.

Des semaines s'étaient écoulées, et Kaddour attendait toujours.

Sur les instances de sa femme, il avait décidé, ce matin-là, de se rendre au marché du Caroubier, pour essayer d'y rencontrer son débiteur. Il s'agissait d'une somme de deux cents douros : le voyage en valait la peine.

Derrière lui, son âne, inséparable compagnon de ses déplacements, réglait docilement son allure sur celle de son guide, sans tirer sur la longe, sans secousse capricieuse.

Apparemment, l'animal n'était pas de prime jeunesse.

Gardait-il encore souvenance de l'époque où ses braiments joyeux réveillaient, dans les douars, les espoirs des âmes-sœurs en quête de rencontres sentimentales ? Il ne le manifestait guère.

Ses oreilles quittaient la verticale et s'infléchissaient vers la droite et vers la gauche. Son œil larmoyait. Sur son pelage, on constatait des vides, de place en place, et le lustre de son poil s'atténuait. Malgré tout, son pied restait solide, et il rendait suffisamment de services à son maître pour que celui-ci tînt à le conserver.

Sur la piste, la chaleur devenait de plus en plus lourde, pénible, mais le but était proche.

Déjà, les ravins touffus qui striaient les derniers contreforts du Djebel Tessalah se dessinaient nettement. Bientôt, nos deux personnages quitteraient la plaine pour entrer dans un sentier plus ombragé, plus frais, plus agréable.

Tout à coup, Kaddour sentit une résistance au bout de la longe. Il se retourna, et, stupéfait, il vit un fils d'Adam à la place du quadrupède.

— Qui es-tu ? lui cria-t-il, furieux.

L'homme le regarda placidement et répondit :

— Pardonne-moi, Sidi, je suis ton âne. Que la bénédiction d'Allah soit sur toi ! Mon histoire est une triste histoire. Je vais te la raconter, si tu le permits.

— Parle !

— Comme toi, comme tous les gens de chez nous, poursuivit l'autre, je suis né dans une honorable famille. Mes parents cultivaient leur champ, et nous menions une vie paisible, heureuse, mes frères et moi.

Je suis le seul à avoir mal tourné.

» Pour mon malheur et celui des miens, je rencontrai, sur ma route, de mauvais sujets (que l'océan les engloutisse !), de ceux qui fréquentent les villes, ces lieux de perdition. Je subis leur influence, je contractai leurs vices, et, un soir, j'abandonnai le foyer où je suis né pour les suivre.

» Mon père me désavoua et ne voulut plus voir en moi qu'un réprouvé. Je devins paresseux et ne vécus plus que de rapine et de brigandage. Dans les jours de grande détresse, je me rendais auprès de ma mère, en cachette. Trop bonne et trop faible, elle me donnait toujours quelque argent, et je me sauvais, sans vouloir écouter les conseils qui m'auraient remis dans le droit chemin.

» Un jour qu'elle déclara ne plus rien pouvoir pour moi, et que, par habitude, elle me faisait des remontrances, je l'insultai gravement, et même (que le remords ne me quitte plus !), je levai la main sur elle.

» Outrée, tout en larmes, elle alla trouver le marabout Sidi Ahmed ben Youssef, dont tu connais le pouvoir, et lui raconta ce qui était arrivé.

» — Il faut qu'il soit puni, dit le marabout. Tu peux t'en rapporter à moi. Retourne en paix chez toi.

» Le lendemain matin, après une nuit de cauchemar, je m'éveillai dans un champ, attaché sous un olivier, et paissant l'herbe, ainsi que le font tous les ânes dans tous les pays du monde.

» Peu de temps après, tu m'achetas et tu m'emmenas chez toi.

» Or, il y a aujourd'hui sept ans que la malédiction du marabout s'est abattue sur moi. C'est le temps qu'il avait fixé. J'ai payé ma dette. Tout à l'heure, j'ai ressenti un grand ébranlement dans tout mon être et, je ne sais comment, je me suis retrouvé tel que j'étais auparavant. Voilà ma véridique et lamentable histoire. Tu es mon maître, fais de moi ce que tu voudras. »

De plus en plus étonné, Kaddour baissa les yeux et réfléchit.

Puis il s'avança vers l'individu, détacha son licol et lui dit :

— Va vers ta destinée ! Va te faire pardonner ! Que cela te serve de leçon ! Les desseins d'Allah ne sont pas connus. Glorifions-le !

Et ils se séparèrent.

L'effronté filou alla rejoindre son compère dans une dépression de terrain, et il y retrouva l'âne auquel il s'était si habilement substitué. Cette substitution avait été réalisée avec une aisance professionnelle remarquable. Sortis de leur cachette, les deux larrons, nu-pieds, s'étaient avancés, sans bruit, à proximité de l'animal. Prestement, l'un d'eux avait détaché le licol et l'avait passé autour de son cou, tandis que son camarade entraînait la bête, en la tenant par l'oreille.

Kaddour, encapuchonné et absorbé dans ses pensées, n'avait rien entendu, rien senti.

Maintenant qu'il restait seul sur la piste, il était un peu désemparé. Ses idées se brouillaient.

Certes, dans les contes qui avaient bercé son enfance et son âge mûr, les mutations de ce genre étaient fréquentes, mais jamais personne n'avait pu lui affirmer qu'il avait assisté, effectivement, à un tour de prestidigitation divine semblable à celui qui lui avait été réservé.

Que sur une route, en plein soleil, se présentât subitement une aventure aussi extraordinaire que celle à laquelle il venait d'assister, cela dépassait le cadre rétréci de son imagination. Il en était tout ému, et il avait un peu honte. Bien décidé à ne communiquer à qui que ce fût l'origine de cet incident, d'un geste brusque, il rejeta son capuchon en arrière et y cacha la longue devenue sans emploi.

À quoi bon essayer de comprendre les décrets d'En-Haut ! Autant vaudrait se heurter le front au tronc d'un palmier, pour demander à l'arbre le secret de ses fruits !

Il prit son chapelet à la main et le déroula tout en marchant.

Quand il arriva sur la place du Marché, il avait repris son calme et toute sa résignation de fataliste. Il eut la chance de rencontrer Mardoché, toucha la somme qui lui était due, fit quelques emplettes, s'enquit des prix de vente, entra au café maure, serra la main à des amis et repartit vers son douar.

Ainsi qu'il était à prévoir, sa femme l'accueillit par ces mots :

— Et l'âne ?

— Mardoché a payé, lui répondit Kaddour. Pour le surplus, ne m'interroge pas, je te raconterai tout.

Lui raconta-t-il tout ? Comment s'y prit-il ? Fut-il persuasif ? Fut-il autoritaire ? Il ne nous appartient pas de nous immiscer dans une conversation d'ordre conjugal.

Le samedi suivant, sa femme lui dit :

— C'est aujourd'hui jour de marché. Tu devrais te rendre au Caroubier et nous ramener un autre animal. Les semailles sont proches, et tu comprends bien que nous ne pouvons rester ainsi.

Kaddour retourna au marché du Caroubier. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en apercevant son âne dans la rangée des bêtes à vendre ! Il s'approcha, regarda à droite et à gauche, et lui murmura dans le cornet de l'oreille :

— Malheureux ! Tu as encore insulté ta mère. Tu en as de nouveau pour sept ans. Mais, sois tranquille ! Ce n'est pas moi qui te reprendrai dans ma maison !

Et, dignement, il le quitta.

L'âne secoua ses deux oreilles et baissa la tête.



Le lion, le corbeau, le chacal et le loup



L'ORÉE d'un bois, au pied d'une montagne, un superbe lion avait choisi son antre. Le lieu était favorable. L'anfractuosité du rocher formait un abri confortable, et, sur le devant, un petit plateau permettait au roi des animaux d'observer la plaine tout en somnolant.

Par ailleurs, il avait, auprès de lui, un personnel subalterne qui veillait à sa sécurité et lui était tout dévoué.

Ses gardiens étaient au nombre de trois : un corbeau, un chacal et un loup.

Ce bizarre assemblage s'entendait à merveille. Chacun d'eux avait un rôle bien déterminé à remplir.

Le corbeau était un guetteur vigilant. Perché sur la plus haute branche d'un figuier centenaire, il explorait l'horizon. Dès qu'il apercevait quelque chose qui bougeait sur l'étendue de l'immense domaine, il partait à tire-d'aile, se rendait compte, et revenait en informer son souverain.

Les deux autres étaient de la même famille, cousins germains, pour tout dire.

Ils assuraient le bon entretien du logis avec zèle. Os et détritrus étaient rejetés à distance, et si, pour son malheur, quelque parasite indésirable apparaissait, il était vite éliminé du nombre des vivants.

Inséparables, ils se retrouvaient tous les trois, le soir, dans le terrier qu'ils avaient creusé tout près de la caverne impériale, et, en toute quiétude, se racontaient de bonnes histoires.

Comme compensation de leur servitude volontaire et empressée, ils

étaient largement admis aux festins fréquents que s'offrait leur puissant seigneur. Les reliefs qui leur étaient réservés étaient de choix, et ils en faisaient un légitime et copieux usage. Leur santé se maintenait florissante.

Or, un matin, à l'aube, un personnage inattendu se présenta devant eux.

C'était un jeune chameau à double bosse qui les regardait, fixement, à travers ses longs cils ténébreux.

En apercevant le lion, l'imprudent animal se mit à trembler. Le lion le rassura.

— Ne crains rien, lui dit-il. Réponds simplement à mes questions. Qui es-tu ? D'où sors-tu ? Que veux-tu ?

Timidement, le chameau répondit :

— Je faisais partie de la caravane qui, avant-hier, a traversé la plaine. À l'heure du campement, on nous a laissés en liberté. Je ne sais comment, je me suis égaré et je suis resté seul. Ce matin, j'ai vainement cherché mes compagnons. De place en place, et tout en broutant, je suis arrivé jusqu'ici. Je m'en excuse. J'implore la magnanimité du roi des animaux, et je ferai ce qu'il m'ordonnera.

— C'est bien, dit le lion. J'ai le droit et le pouvoir d'être généreux quand il me plaît. Il ne te sera fait aucun mal. Tu peux avoir confiance dans ma parole. Tu es libre de parcourir les alentours. Tu y trouveras aisément ta nourriture. Et, le soir tombant, je t'autorise à revenir ici te mettre sous ma protection. Telle est ma volonté.

Ainsi, un long temps s'écroula, sans que l'harmonie fut troublée dans ce milieu privilégié.

Or, un jour, le corbeau signala la présence d'un animal inconnu de lui. Sa croupe dépassait la hauteur des arbustes et, dans les grands herbages, ses pas traçaient un sillon qui ne se refermait plus.

Le lion se dressa, renifla et poussa un formidable rugissement qui signifiait, sans nul doute :

« Allons-y, et de toutes nos forces ! »

En quelques sauts, le roi de la forêt se trouva en face du souverain de la plaine, un éléphant aux formes gigantesques.

Les deux adversaires se regardèrent, se mesurèrent, se préparèrent au combat.

Et la lutte commença, lutte formidable entre le mangeur d'herbe et le mangeur de viande, entre la force tranquille, sûre d'elle-même, et la force impulsive, désordonnée, dont la méchanceté n'exclut pas la faiblesse. Toute la puissance de l'éléphant résidait dans sa tête massive, dans ses défenses profondément enracinées, dans sa trompe agile, insaisissable et menaçante comme une main qui broie ce qu'elle touche.

Le lion avait pour lui les crocs de sa puissante mâchoire, les griffes

acérées de ses pattes nerveuses, la facilité de ses bonds agressifs et redoutables. Mais que pouvaient quelques égratignures sur l'épaisse carapace du mastodonte ? En lui, le seul point vulnérable était dans ses yeux, ces yeux mobiles qui surveillaient tous les mouvements du félin et les prévenaient. Chaque fois que le lion destinait une offensive dans leur direction, les cornes d'ivoire arrêtaient son élan et lui labouraient les chairs.

Courageusement, et avec rage, il persista jusqu'au moment où une douleur plus vive à la poitrine l'obligea à tomber sur le sol. L'une des défenses avait pénétré entre deux côtes et avait meurtri le poumon.

Pour la première fois, le champion invincible renonça à la lutte et, péniblement, reprit le chemin de sa tanière.

Quand il y arriva, il s'étendit en geignant, lamentable, à bout de souffle. La blessure principale le faisait horriblement souffrir et, des multiples coups qu'il avait reçus, l'un avait atteint profondément sa jambe gauche.

Consternés, ses serviteurs étaient accourus près de lui. Le loup et le chacal échangeaient des regards désespérés et, sur sa haute branche, le corbeau accroupi laissait pendre ses ailes noires, en signe de deuil.

Lorsque le chameau revint du pâturage, il comprit tout de suite qu'un grand malheur était arrivé et se coucha sans joie.

Le lendemain et le surlendemain furent des jours de consternation et de douleur.

Comme toutes les bêtes des bois, et même les autres, le lion comprit qu'il fallait laisser à sa robuste nature le soin de trouver, à l'intérieur de son corps, le remède le plus efficace pour panser ses blessures, et il se résigna. Ses grognements restèrent plaintifs, mais moins bruyants. Auprès de lui, les deux compères de même race s'étaient affalés et soupiraient longuement, semblant dire à leur maître :

« Comment ? C'est ainsi que tu nous abandonnes ? Qu'allons-nous devenir ? Qui pourvoira à notre subsistance quotidienne ? Notre dévouement t'est connu. Nous prévenions tes moindres gestes. Nous croyions en toi comme à la Providence, et nous n'avions d'autre souci que celui de te plaire. À ton service, nous avons perdu tout esprit d'initiative, toute énergie. Nos crocs se sont émoussés et notre flair s'est amoindri. Chez nous, l'esprit combatif de nos ancêtres a disparu, la graisse a envahi nos muscles, et tout effort nous est pénible. La catastrophe qui bouleverse notre existence est encore plus dure pour nous que pour toi. Toi, tu guériras avec le temps, mais, auparavant, nous, nous serons morts de faim et de détresse. Quel malheur ! Quel malheur ! »

Par quel fil mystérieux le lion fut-il informé de leurs lugubres pensées ? Nous ne pouvons le savoir, mais il leur fit signe d'approcher et leur recommanda d'appeler le corbeau.

Lorsqu'ils furent tous réunis devant lui, il leur dit paternellement :

— Mes pauvres enfants, il ne faut pas ainsi vous laisser abattre. Il faut réagir, et vigoureusement. Le Ciel nous envoie une épreuve, mais tout n'est pas perdu. Des jours meilleurs viendront. Voyons, corbeau, toi qui es le plus intelligent, ne trouveras-tu pas le moyen de vous redonner du courage ? Consultez-vous et revenez m'informer de ce que vous aurez décidé !

Les trois acolytes se retirèrent à l'écart. Flatté par les compliments que lui avait adressés son maître, le corbeau prit tout de suite la parole :

— Frères, il faut vivre. Ainsi qu'on nous l'a enseigné, la vie est une lutte dans laquelle les faibles succombent, alors que les forts continuent. Et c'est juste !... J'ai une idée... Il existe, dans la Nature, des êtres qui naissent pour être mangés, alors que d'autres, placés sur un plan supérieur, ont une destinée très différente. Nous devons en avoir conscience et remplir de notre mieux le rôle qui nous est assigné. Nul ne pourrait nous en faire un reproche. Réfléchissons ! N'avons-nous pas, près de nous, une victime expiatoire toute désignée ?

— Le chameau ! s'écrièrent avec ensemble les deux autres.

— Vous avez deviné. C'est en lui que réside notre salut. Il est gras, dodu, bien portant. À quoi sert-il ? À rien ! N'est-ce pas une honte ?... J'ajoute que c'est un morceau de roi. Et si nous, nous ne sommes pas des rois, nous sommes des approchants : c'est quelque chose, je pense. Donc, c'est dit, il faut diriger notre action dans ce sens.

— Jamais notre maître n'acceptera notre solution, dit le chacal. Il a promis l'aman à ce mangeur d'herbe, et nous le connaissons suffisamment pour savoir qu'il ne se déjugera pas.

— Laissez-moi faire ! ajouta le corbeau.

Et il s'en retourna vers le lion.

— Sire, dit-il, nous avons longuement médité sur les nécessités de l'heure tragique que nous traversons. Nous n'avons pas le choix. Nos estomacs réclament, et si, comme il se doit, nous ne trouvons moyen de les alimenter, nous sommes perdus, irrémédiablement perdus. Il faut manger. Il est trop tard pour aller quérir au loin la proie qui nous est indispensable. Nous n'avons d'autre ressource que de chercher autour de nous, à la portée de nos griffes et de nos dents.

— Que veux-tu dire ? repartit le lion.

— Sire, répliqua le corbeau, j'irai droit au but. Après mûre réflexion, le chameau nous paraît le seul...

Mais le lion ne le laissa pas achever.

— Impossible ! dit-il. J'ai donné ma parole, et les grands n'ont qu'une parole. Je ne puis déchoir. N'insiste pas, si tu ne veux pas me contrarier.

— Sans doute, sans doute, répondit le corbeau avec assurance. Nous savons fort bien que les scrupules du Souverain sont sacrés, et il serait malséant, à nous, de demander qu'ils soient transgressés, mais si la victime s'offrait elle-même en holocauste pour sauver les siens dans un moment désespéré, ne serait-ce pas différent ? L'Histoire nous apprend que des cas semblables se sont déjà produits. Je ne veux pas les énumérer tous, mais Allah lui-même a accepté de tels sacrifices. Il n'y aurait rien de répréhensible si le mangeur d'herbe...

Le lion ferma les yeux et fit comprendre à son interlocuteur qu'il désirait rester en repos.

Avant de partir, le corbeau lança un suprême argument, sans y être invité :

— L'éléphant aussi est un mangeur d'herbe !

Puis, en sautillant, il revint vers ses deux comparses.

— Ça marchera ! leur dit-il. Écoutez-moi bien ! Nous allons procéder ainsi.

» Nous nous présenterons tous les quatre devant le roi. Successivement, chacun de nous déclarera se dévouer pour sauver les autres, et pour sauver notre maître, ainsi qu'il est de règle dans les familles bien nées. Naturellement, ce ne sera pour nous trois qu'une feinte, une ruse. Solidaires, nous nous soutiendrons mutuellement, nous nous arrangerons pour qu'aucun de nous ne soit pris au piège. Si le quatrième se soumet de bon gré à ce qu'on attend de lui, tant mieux pour sa mémoire ; mais s'il ne comprend pas, tant pis pour lui, le résultat sera le même. »

Naïvement, et sans arrière-pensée, le chameau les suivit.

Devant l'assemblée, le corbeau commença, d'une voix grave, une aile rabattue sur sa poitrine :

— Écoutons les Anciens. On a vu les habitants d'une contrée se lever et, d'un même élan, sauver leur roi. On a vu une ville affamée sauvée par une caravane. On a vu une caravane en détresse sauvée par les gens d'une tente. On a vu une tente, sur laquelle l'adversité s'était abattue, sauvée par le dévouement d'un seul. Imitons ces grands exemples !

» Quant à moi, je mets ma vie, tout ce que j'ai de plus cher au monde, à la disposition de notre Souverain, pour le servir jusqu'à mon dernier souffle et pour soulager les maux qui nous assaillent tous. Disposez de moi comme vous l'entendrez : je n'existe plus. »

Sans en écouter davantage, le loup et le chacal se récrièrent.

— Tu exagères, camarade ! Tu ne t'es pas regardé ! Tais-toi, sauterelle ! Tes mollets ne sont pas plus gros que ceux d'une puce ! Est-ce que tu nous prends pour des mangeurs d'os ? À d'autres, vraiment ! Nous ne serons pas tes dupes !

— Je suis tout de même mieux planté que toi, dit le chacal, et un

peu plus consistant. N'hésitez pas, ô vous qui m'écoutez ! Prenez-moi tout entier !

— Non ! Non ! repartit le corbeau. Tu oublies que tes aïeux ont toujours cherché leur nourriture dans le sillage de l'animal hideux qui ne rôde que dans les ténèbres et se repaît de cadavres. Des mauvais germes sont véhiculés dans ton sang, et tu nous empoisonnerais.

— Pour moi, ajouta le loup, j'ai eu faim souvent, mais je n'ai mangé que de la viande fraîche, de la viande licite. Mon poids est respectable, et mon corps vous suffira pour faire un bon repas.

— Tu plaisantes ! poursuivit le corbeau. Ignorez-tu que de grands médecins, au diagnostic infailible, ont affirmé que celui qui mangerait de la chair de loup mourrait avant de l'avoir digérée ?

Un silence suivit.

Tous les regards se tournèrent du côté du mangeur d'herbe. Le malheureux balbutia, baragouina quelques paroles maladroites, et se décida.

— Sire, dit-il en s'adressant au roi, je vous dois tout. Lorsque le hasard m'a amené ici, vous auriez pu me mettre en pièces, sans attendre davantage. Vous m'avez fait grâce. Vous avez prolongé mon existence jusqu'à ce jour. Que le salut soit sur vous et sur tous ceux qui vous entourent ! Tous, vous m'avez accordé votre protection et prodigué vos bons offices. Je sais bien que je ne suis pas immortel et que mes jours auront une fin. Ma vie vous appartient. Usez-en au mieux de vos intérêts et de votre avenir !

En plein accord, le loup et le chacal lui sautèrent à la gorge et l'étranglèrent. D'un coup de bec, le méchant corbeau lui ôta la vue et tout fut consommé.

Le lion mangea sa part, en fermant les paupières.

Méfie-toi de ceux qui rampent, de ceux qui lèchent et de ceux qui piquent.



Le menteur de l'Est et le menteur de l'Ouest



N raconte qu'à une certaine époque les tholba (étudiants) de l'Afrique du Nord avaient introduit, dans les joutes oratoires qu'ils organisaient périodiquement, le concours du plus beau mensonge. Deux d'entre eux avaient acquis une notoriété indiscutable dans cet exercice. L'un était appelé le Menteur de l'Est, parce qu'il étudiait la médecine et la théologie à Kairouan, en Tunisie. L'autre, qui suivait les cours de jurisprudence à la Grande Mosquée de Fez au Maroc, était nommé le Menteur de l'Ouest.

Pour faire ample connaissance, ils se donnèrent rendez-vous à Bou-Saâda, dans le Sud algérien.

Leur rencontre fut des plus cordiales. Ils se prodiguèrent mutuellement les compliments les plus élogieux et parcoururent ensemble les allées de la célèbre palmeraie.

Le chergui (homme de l'Est) demanda à son compagnon :

— De quel pays viens-tu présentement ?

— Du grand Atlas, répondit l'autre, un pays merveilleux où, pour la première fois, j'ai entendu tourner le Moulin du Ciel.

— Est-ce qu'il y a des moulins dans le ciel ?

— Il y en a.

— Comment s'y maintiennent-ils ?

— Par la toute-puissance d'Allah, évidemment.

— Ce que tu me dis doit être vrai, ajouta le chergui, car un de mes amis m'en a déjà parlé et m'a affirmé avoir entendu le même bruit que

toi.

Ils firent quelques pas.

Tout à coup, l'homme de l'Est s'arrêta, porta la main à son oreille et se mit à l'essuyer avec son doigt.

— Tiens ! s'écria-t-il, ton moulin vient de laisser tomber un peu de farine sur ma joue.

Ils sourirent et continuèrent leur promenade.

L'homme de l'Ouest prit de nouveau la parole.

— Et toi-même, de quel pays es-tu ?

— Je suis né près des mines bien connues de Ras-el-Maden, répliqua son collègue, là où on a fondu une cloche si énorme, si lourde, qu'il faut une équipe de cent hommes pour la mettre en branle.

— En effet, mon cousin Sélim, qui est un grand voyageur, m'a déjà signalé cette cloche phénomène et m'a recommandé d'aller la voir.

— Le voyage en vaut la peine.

— Ce même cousin m'a raconté aussi, qu'étant de passage dans ton pays, il avait vu construire une marmite en fer si grande, si grande, que cent ouvriers forgerons étaient occupés à ce travail. Ils faisaient un tel tintamarre qu'il était impossible à chacun de distinguer les coups de marteau frappés par son voisin.

— À quel usage pouvait-on destiner un pareil ustensile ?

— Sans doute voulait-on s'en servir pour faire cuire la nourriture nécessaire à tes sonneurs de cloche.



Le mendiant arabe



UR le bord du trottoir, l'aveugle est accroupi.
De sa tremblante voix, pauvre être décrépit,
Il invoque d'Allah, l'immortelle puissance,
Et la sollicitude, et la munificence.
Pour les joyeux passants, qui sortent du Hammam,
Il prie avec ferveur tous les saints de l'Islam.
Mais les gens sont pressés, distants ou solitaires.
Qu'importent aux heureux nos plaintes éphémères !
On en voit qui, parfois, s'arrêtent cependant.
Oh ! le temps d'un éclair. N'est-il pas évident
Qu'ils veulent, simplement, en jetant leur obole,
Respecter du Coran, la très haute parole ?
Car, pour tout vrai croyant, celui qui fait le bien,
Ouvre un compte au Ciel bleu, dont il ne perdra rien.
De toi, né paria, de ta bouche édentée,
Sortent de divins mots, et jusqu'à la nuitée,
Tu rends grâce au Seigneur. À l'approche du soir,
Un enfant complaisant, près de toi, vient s'asseoir,
Pour guider ton retour au seuil de la demeure,
Où tu dois vivre, seul, jusqu'à ta dernière heure.
Tu n'as plus de famille, et ton pauvre œil vitreux
N'a jamais entrevu de beaux sourcils ombreux,
Qui, se penchant vers toi, en intime caresse,
Auraient mis, dans ta vie, un peu de grande ivresse.
Sur ton mince grabat, lorsque tu vas dormir,

Crois-tu donc, un instant, que tes maux vont finir ?
Pourquoi n'appelles-tu le djinn ailé des songes ?
Même s'il t'emportait au pays des mensonges.
Un gai soleil, pour toi, brillerait dans la nuit.
Dans un vaste décor, qui, tout au loin, s'enfuit,
Surgiraient, de partout, en leurs tuniques blanches.
De dansantes houris, et, sous les hautes branches
Des palmiers enchantés, d'amusants négrillons,
Contre des habits neufs, changeraient tes haillons.
Des ruisselets perlés tomberaient en cascades,
Et, tout en écoutant de folles sérénades,
Tu verrais, devant toi, quel spectacle imprévu !
Des plats garnis de mets que tu n'as jamais vus :
Le fin couscous miellé, des galettes en tranches,
Maints cuissots de gazelle et des colombes franches.
Tu pourrais y puiser sans fin, longtemps, toujours.
Ainsi font les élus, aux célestes séjours !
Et quand le muezzin, de son timbre sonore,
Soudain t'éveillerait, aux confins de l'aurore,
Tu sortirais d'un rêve, un rêve des plus beaux ;
Tu aurais oublié la dalle des tombeaux.



Rzala et la marmite



DANS un douar voisin d'Aïn H'mera, vivaient un pauvre homme, sa femme Rzala et leurs six enfants. Ils possédaient une natte, une jarre, une petite marmite en terre et une poule étique.

Un matin à l'aube, Rzala sortit de sa tente et trouva sa poule morte, mais pouvant faire un bon bouillon pour sa nombreuse famille. « Mais, se dit Rzala, dans quoi faire ce bouillon ? Ma marmite est bien trop petite. » Elle s'accroupit devant le kanoun(1), et tout en réfléchissant, se mit à alimenter un petit feu de broussailles pour chauffer de l'eau dans sa dérisoire petite marmite.

Le soleil étant levé, ses idées s'éclaircirent et Rzala se mit en route, pour aller au douar voisin chez sa cousine. Elle lui emprunta une grosse marmite et lui promit de la lui rapporter dès le lendemain.

De retour chez elle, elle prépara le repas et tous se rassasièrent. Ensuite, elle demanda à son mari de lui acheter une grande marmite semblable à celle de sa cousine.

— Ô femme, dit celui-ci, perds-tu la raison ? Dieu (qu'il soit exalté !) nous accorde quand il lui plaît ses bienfaits, mais ta petite marmite suffira maintenant puisque nous n'avons plus de poule à faire bouillir.

Rzala soupira, se mit à récupérer la marmite, et elle la convoitait dans son cœur.

Après avoir bien réfléchi, elle plaça, au centre de la marmite, sa propre petite marmite, les enveloppa soigneusement et apporta le tout à sa cousine.

Celle-ci empressée lui dit :

— Ô femme, pour quelle raison y a-t-il une petite marmite dans la

mienne ?

— C'est, lui dit Rzala, que ta grosse marmite a enfanté la petite, et celle-ci t'appartient aussi.

La cousine s'émerveilla, loua Dieu, remercia Rzala, et cette dernière revint au douar.

Quelques jours après, Rzala, poursuivant son plan, retourna chez sa cousine pour lui emprunter à nouveau la grande marmite. La cousine la lui prêta avec empressement et Rzala revint chez elle toute joyeuse.

Huit jours passèrent sans que Rzala donnât signe de vie à sa cousine. Le neuvième jour, cette dernière inquiète vint trouver Rzala et lui réclama la grande marmite.

Rzala se mit à s'égratigner le visage des deux mains en se lamentant et dit :

— Hélas ! Dieu te protège ! Mon affliction est immense et mon cœur éclate de peine ! Le ciel te donne du courage, ô ma sœur ! Ta grande marmite est morte !

La cousine s'étonna :

— Comment, ô ma sœur, une marmite peut-elle mourir ?

— Ah ! sanglota Rzala, ce qui enfante est mortel, tu le sais, et Dieu seul est le plus savant ! Louons-le de ce qu'il t'a accordé l'enfant avant de te prendre la mère !

La cousine revint chez elle songeuse, tandis que Rzala se réjouissait de sa ruse.



Les singes et le marchand de chéchias



N pauvre Kabyle, marchand de chéchias, cheminait sur la route poudreuse vers le village où il espérait tirer un bon prix de ces coiffures, lorsque arrivé au bord de la rivière il s'assit un instant pour se reposer. La chaleur était grande et il marchait depuis longtemps. « J'ai bien le temps de faire un petit somme », se dit-il, et s'installant sous un arbre il s'endormit.

Des singes, qui peuplent la forêt en cet endroit, l'aperçurent bientôt. Ils descendirent de leur rocher, s'emparèrent des chéchias, les mirent sur leurs têtes et remontèrent dans les arbres. Leurs cris de joie réveillèrent bientôt le pauvre marchand, qui chercha en vain autour de lui, quand il reçut une grêle de cailloux. Levant la tête, il aperçut une quantité de points rouges surmontant des faces grimaçantes et moqueuses, entre les branches et sur les rochers.

— Ah ! les maudits, s'exclama-t-il, ils m'ont volé ma pauvre marchandise, je suis un homme ruiné !

Il essaya de les atteindre en lançant des pierres à son tour, mais les petits voleurs étaient agiles, et ils continuaient à mener grand tapage en se moquant de lui.

Le Kabyle désespéré déversa à leur adresse un flot d'injures puis, levant les bras au ciel et se frappant le front dans la poussière, il gémit longtemps :

— Quel malheur ! Quel malheur !...

Cependant, un homme cheminant sur son âne vint à passer.

— Qu'as-tu, mon frère, à te lamenter si fort ?

L'autre à bout de souffle, leva le doigt vers le rocher où ces

chenapans, assis maintenant, regardaient ce nouvel arrivant, toujours coiffés de leurs chéchias.

— N'as-tu aucune ruse dans ta tête ? dit l'homme.

Et ce disant, il enleva sa propre chéchia, cracha dedans et la lança dans la rivière.

Aussitôt, les singes se mirent à en faire autant et toutes les coiffures volèrent dans la rivière.

Le Kabyle les repêcha, les mit à sécher et poursuivit son chemin vers le marché.

Et les singes furent bien étonnés de voir que l'homme les avait dupés.

Ben Abid, sa mère et la chèvre



EN Abid vivait pauvrement avec sa mère dans une petite maison de torchis, accrochée au flanc de la montagne. Tous deux possédaient une chèvre, mais l'été approchait et bientôt elle ne trouverait plus sa maigre pâture dans les rochers écrasés de soleil.

— Il nous faut vendre cette chèvre, dit Ben Abid, et demain tu te rendras au marché et tu en demanderas cinquante douros.

— Es-tu fou, mon fils ? Personne n'en voudra pour ce prix-là, tu sais bien qu'elle ne vaut pas plus de trois ou quatre douros.

— Fais ce que je te dis, et ne t'étonne de rien, mais surtout ne baisse pas ton prix, et fais semblant de ne pas me connaître.

Le lendemain la vieille femme tirant sa chèvre descendit au village. Ben Abid, revêtu de ses meilleurs vêtements, flânait déjà parmi les marchands, tâtant un mouton, hochant une tête méprisante devant quelque veau étique, échangeant quelques paroles avec des hommes venus d'autres villages. Tout à coup son visage s'illumina, et écartant ses interlocuteurs il se dirigea vers sa mère qui assise sur une pierre, la longe de la chèvre nouée à son poignet, attendait sans beaucoup d'espoir.

— Ô femme ! dit-il, feignant de ne pas la connaître, veux-tu me vendre cette chèvre ?

— Si tu m'en offres son prix, j'y consens.

— Vingt douros.

— Non, dit la femme, c'est trop peu.

— Vingt-cinq ?

— Non ! dit la femme.

Le visage de Ben Abid marqua le plus vif désappointement. Un homme était là, qui regardait et écoutait cet étrange marchandage.

— Eh quoi ! dit-il, tu offres vingt-cinq douros pour cette bête qui n'en vaut pas quatre ?

— Ah ! mon frère, dit l'autre, tu ne connais pas la valeur de cette chèvre et eussé-je cinq cents douros, je les offrirais volontiers pour entrer en sa possession.

— Par Allah ! quel avantage peut-elle bien avoir ? À première vue je ne lui en reconnais aucun. Mais si ce que tu dis est vrai, achetons-la à nous deux.

— Je suis trop pauvre, hélas ! mais crois-moi, ne laisse pas échapper une occasion pareille. Donne cinquante douros à la vieille et je te révélerai la fortune que tu peux en tirer.

L'homme réfléchissait, partagé entre la cupidité et la crainte d'être victime de ce marché. La cupidité l'emporta.

— Soit ! dit-il, et dénouant son mouchoir il en tira cinquante douros et les donna à la vieille.

— Maintenant me diras-tu ce que je dois en faire ?

— Égorge-la, dit Ben Abid, mange la viande, et avec la peau confectionne un grand tambour avec lequel tu iras mendier !

Et il s'enfuit en courant vers la montagne.



Le batelier et l'étudiant



Njour, un étudiant se promenait au bord de la mer dans le port d'Alger. Avisant un marin sur sa barque il lui dit :

— Hé ! l'homme, veux-tu m'emmener avec toi sur ton embarcation ?
Je voudrais visiter le port.

— Monte, dit l'autre, qui se mit aussitôt à ramer.

L'étudiant, heureux de montrer son savoir, dit à l'homme :

— Vois-tu ce bateau là-bas ? À quelle distance crois-tu qu'il est ?

— Je ne sais.

— Comment ? N'as-tu pas étudié ?

— Non, je n'ai pas appris cela.

— Vois-tu ce château fort ? Qui l'a édifié ?

— Je ne sais.

— Tu n'as donc appris ni le calcul ni l'histoire ?

— Non, je n'ai pas étudié cela.

— Vois-tu le phare ? Il est bien construit ! Connais-tu la géométrie ?

— Non, je ne la connais pas.

— Du moins sais-tu jusqu'à quelle distance il éclaire les navigateurs en mer ?

— Non, je ne le sais pas.

— Mais, mon pauvre homme, tu ne sais donc rien, tu n'as donc rien appris ? Tu as perdu la moitié de ta vie.

Cependant la barque était sortie du port, et la houle commençait à la secouer vivement. Une lame plus forte que les autres précipita les deux hommes à la mer.

— Eh ! dit le marin, toi qui es si savant, du moins as-tu appris aussi

à nager ?

— Hélas non, dit l'étudiant, je n'ai pas appris cela.

— Alors, mon pauvre ami, tu as perdu ta vie tout entière.



Djeha et les paniers de légumes



JEHHA s'introduisit un jour dans le beau jardin de légumes de Saïd, tandis que ce dernier était au bain maure, et sans perdre de temps se mit à remplir ses trois paniers de carottes, courgettes, aubergines, pommes de terre et salades. Mais comme il s'apprêtait à fuir avec son butin, Saïd surgit devant lui.

— Que fais-tu dans mon jardin à cette heure tardive ?

— Oh ! mon frère, dit Djeha, figure-toi que je passais le long du mur de ton jardin quand une grande rafale de vent s'éleva, qui me projeta à l'intérieur...

— Ceci me paraît étrange, mais je l'admets... Cependant me diras-tu comment mes carottes, mes courgettes, mes pommes de terre, mes salades, si éloignées les unes des autres dans le jardin, ont été cependant déracinées et arrachées ?

— Précisément, c'est le vent.

— Le vent ? il me semble que tu te moques de moi.

— Mais non, mon frère, comprends-moi bien. Le vent soufflait en tourbillons, me projetant de-ci de-là, ici, là-bas, et moi je me cramponnais à ce qui me tombait sous la main, que sais-je si cela était des carottes, des courgettes ou des pommes de terre.

— Admettons, dit Saïd, mais me diras-tu maintenant qui a rangé ces légumes dans les paniers ?

— Ah ! mon frère, j'étais justement en train de me le demander aussi... Seul Allah le sait !



Histoire d'un lapin et d'un gland



N lapin s'était endormi sous un chêne lorsqu'un gland tomba sur lui et le frappa à la tête.

Réveillé en sursaut, il se leva et s'enfuit. Dans sa course il croisa une gerboise qui lui demanda la raison de cette précipitation.

— Eh ! ma fille, un gland est tombé sur ma tête et m'a frappé comme une balle. J'en suis resté tout étourdi.

La gerboise alla trouver le hérisson.

— Ô mon cousin, sais-tu ce qui est arrivé aujourd'hui ? Une grosse branche de chêne est tombée sur la tête du lapin, aussi je vais vite rentrer dans mon trou de crainte qu'il ne m'en arrive autant.

Le hérisson courut trouver le porc-épic.

— Mon frère, prends bien garde, beaucoup de chênes sont tombés aujourd'hui, je crois bien que la forêt entière est dévastée et qu'il va nous falloir chercher un gîte pour la nuit.

Le porc-épic alla à la gazelle.

— Toi qui es agile, tu feras bien de fuir loin d'ici vers le désert, car, vois-tu, un vent terrible a ravagé hier toute la forêt.

La gazelle alla trouver l'antilope.

— Oh ! ma gentille sœur, viens, fuyons ! Sais-tu qu'hier un terrible sirocco roulant des nuages de sable a tout anéanti dans les régions voisines ?

Et l'antilope alla trouver le rhinocéros.

— Dépêche-toi de plonger, car sais-tu qu'il est tombe des flammes du ciel et que tout est brûlé ?

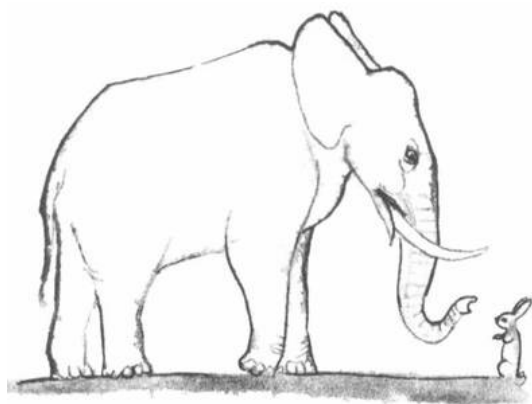
Et celui-ci avertit la girafe, qui fut d'avis de consulter l'éléphant qui

est le roi des animaux herbivores. On y envoya l'autruche qui fit le récit suivant :

— Ô toi, le plus puissant des animaux qui mangent de l'herbe, prends-nous sous ta protection, prodigue-nous tes conseils. Non loin d'ici hier, d'un seul coup un ouragan terrible s'est élevé, il a tout emporté sur son passage, la forêt est anéantie, le sol a tremblé, des flammes sont tombées du ciel, puis un déluge épouvantable. De nombreux animaux ont péri, et je crois bien que nous allons tous mourir.

L'éléphant médita un moment :

— Allah ! le tout-puissant, qu'il soit exalté ! me fait entendre sa volonté ! Va dire au lièvre de prévenir tous les animaux que Dieu leur ordonne de gagner le Sahara, car le feu du ciel va embraser presque toute la terre. Désormais nous vivrons dans le désert.



Le trésor de l'Avare



ELIM EL BEHAR était un homme sérieux. Il travaillait régulièrement et dépensait le moins possible.

Il n'avait qu'une passion : une petite bourse en laine grossière qu'il portait toujours sur lui et qu'il caressait de temps en temps pour s'assurer qu'elle était toujours à sa place.

Comme à la longue la bourse grossissait et devenait embarrassante, il résolut de la dissimuler dans un lieu sûr.

Dans le flanc d'une falaise qui se trouvait près de chez lui il creusa un trou, y plaça son cher trésor, ajusta habilement une pierre en guise de fermeture, puis s'en fut en poussant un long soupir.

Il revenait souvent vers l'endroit sacré pour s'assurer que tout y était en ordre.

Hélas ! Tout arrive, le bien et le mal ; un jour notre thésauriseur aperçut de loin le trou noir de sa cachette. La fermeture avait disparu, l'intérieur était vide...

Selim leva les bras au ciel dans un geste de désespoir puis il s'affala sur le rocher et se perdit en lamentations.

Tout à coup il vit venir vers lui son ami Lackhdar qui, devant le trou béant et le désespoir de son camarade, comprit vite ce qui s'était passé.

Il s'assit à côté de son camarade et lui tint ce langage :

— Ô mon frère ! ne te désole pas ainsi, la chose n'en vaut pas la peine. Tu n'as rien perdu. Les pièces que tu cachais, n'avaient pour toi aucune valeur puisque tu étais bien décidé à ne pas t'en servir. Crois-moi ! Va sur le bord de la mer toute proche, tu y trouveras nombre de

pierres jolies et brillantes. Remplis-en ta bourse vide et replace le tout dans la cachette. Tu viendras de temps en temps comme par le passé, et ce trésor aura pour toi la même valeur que l'autre ; pierres ou douros qu'importe, puisque destinés à être enterrés ?

Selim se leva, s'en alla sans se retourner et on l'entendit murmurer :

— Certainement l'un de nous deux est fou. Est-ce lui ? Est-ce moi ? Seul Allah le sait !...

1 Kanoun : Sorte de fourneau rond en terre.